

Les Veillées des Antilles

Marceline Desbordes-Valmore

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Tome 1 ·

LES

VEILLÉES

DES

ANTILLES ;

PAR M DESBORDES-VALMORE.

TOME PREMIER.

À PARIS,

CHEZ FRANÇOIS LOUIS,

À SA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE,

RUE HAUTEFEUILLE, N.° 10.

1821.

À

MA SŒUR EUGÉNIE.

M Desbordes-Valmore.

Tome 1 · Marie

C'était l'été ; le jour était aux deux tiers de sa course ; il brûlait sans accabler : ce beau jour n'en avait pas eu d'égal en beauté. Un berger pensif, et suivi d'un seul agneau, entrait alors dans un village de la Provence. Toutes les maisons en étaient fermées ; il le traverse sans trouver d'habitans : cette solitude, ces cabanes désertes ajoutent à l'ennui de son ame. Il arrive, en rêvant, jusqu'à la chaumière qui termine le hameau ; il voit sur la porte une bonne vieille qu'il salue.

« Ma mère, lui dit-il, êtes-vous seule dans ce village ? Je n'y vois personne. »

— « Nenni, berger, dit la bonne vieille ; mais c'est fête au hameau. Julien se marie : Julien est riche, et ne sera jamais plus heureux qu'aujourd'hui. Il a voulu que tout le monde se ressentît de sa joie, et tout le monde danse là-bas. Moi, mon fils, je ne danse plus. À mon âge, on ne peut courir où est le bonheur ; il faut l'attendre, et j'attends. Annette et Julien sont unis, je les ai vus ce matin à l'église que voilà. Je viens de les voir passer pour aller à la danse ; avant le coucher du soleil, je les verrai encore.

« La belle Annette m'a dit en s'arrêtant exprès : Bon jour, mère Geneviève. Moi j'ai dit à Annette : Dieu vous bénisse, ma fille ! Et Dieu la bénira, voyez-vous. Elle respecte la vieillesse, et s'arrête pour elle au plus beau moment de sa vie. Julien la chérit de tout son cœur, et fait bien de la chérir, car il est arrivé qu'étant aussi pauvre qu'elle est sage, Annette a pensé mourir d'amour pour Julien. »

Et le jeune berger, qui, appuyé sur sa houlette, écoutait Geneviève, lui dit : « On ne meurt pas d'amour, ma mère. »

« Dieu vous entende, mon fils, mais j'ai ouï dire qu'on en mourait. »

« D'où venez-vous ainsi, poursuivit-elle : êtes-vous du village voisin ? — J'en arrive. — Et comment ne savez-vous pas que Julien se marie ? On en doit parler là comme partout. — C'est que les nouvelles heureuses ne me cherchent guère. Je suis peut-être de ceux qui doivent courir après le bonheur ; il ne vient pas me trouver. — Ne tardez donc plus ; allez, allez danser à la grande prairie. — Danser ! répliqua-t-il avec un sourire triste ; je ne connais personne à la fête. — J'y connais tout le monde, moi ! Allez-y, croyez-m'en. Dites à Julien que c'est Geneviève qui vous invite à sa noce. Un beau visage de plus porte bonheur à une noce. Courez, mon fils, on ne refuse pas les fleurs. »

— Mais par où tourner, ma mère ?

— Par ici, dit Geneviève en montrant le chemin de la prairie : quand vous serez au bout de cette haie, vous entendrez les musettes, et puis vous regarderez, et puis vous verrez la plaine toute couverte de bergers.

— J'y vais, dit-il. — Dieu vous conduise ! dit-elle. —

Et Geneviève, toujours assise, le regarda courir. Elle se reprit à chanter, en tremblottant, une ronde qui lui ramenait doucement le souvenir du plus beau jour de sa vie ; car Geneviève avait eu aussi son beau jour. On dit qu'il y en a un pour toutes les bergères : et moi, je n'en sais rien.

Le berger d'abord s'était mis à courir, puis il s'arrêta, puis il avança encore. Quand il eut atteint le bout de la haie fleurie, il se retourna pour chercher l'appui de la bonne Geneviève ; mais il ne vit plus que son agneau ; qui, tout en suivant son maître, arrachait aux buissons de petites branches naissantes.

« J'entends les musettes, dit alors le berger ; Geneviève avait raison. Voilà cette plaine riante où pas un cœur ne souffre. Qu'irai-je faire au milieu de tous ces bergers riches et contens ? » Et il s'appuya sur sa houlette, qui n'avait à gouverner qu'un mouton.

Il fut aperçu de la plaine. En un moment tous les yeux furent tournés vers lui ; tous les bras étendus pour l'inviter à descendre. Il descendit ; aussitôt, entouré, mêlé dans la foule joyeuse et bruyante, il oublia qu'il était pauvre ; son regard fut moins timide, son maintien plus libre ; une douce confiance releva son cœur, et le plus beau des bergers en parut alors le plus aimable.

L'heureux Julien ne lui demanda ni d'où il venait, ni ce qu'il était ? On était trop pressé de s'amuser, pour être curieux : le nom de Geneviève fut son droit de présence. Annette n'avait des yeux que pour voir Julien ; une bergère aussi belle et plus pensive qu'Annette n'en avait déjà plus que pour le nouveau berger.

Àpeine avait-il eu le temps de regarder les autres, et de se reconnaître lui-même, qu'il fut entraîné dans la danse. On l'aurait admiré, si le plaisir de danser pour soi-même eût permis à quelqu'un de s'occuper d'autre chose. Sa grâce n'avait rien de rustique ; rien non plus de recherché : il était beau, il était simple, il était bien.

Annette, en dansant, perdit son bouquet : il fut foulé sous les pieds lourds des joyeux convives. La bergère plus pensive qu'An-

nette, s'en aperçut, leva en rougissant deux grands yeux noirs sur le bouquet du jeune étranger : il rencontra ces deux beaux yeux qui parlaient ; il en devint immobile, et le bouquet ne changea point de place. La bergère timide baissa ce regard qui avait dit : Ne le donnez pas.

Pour laisser aux joueurs de musettes le temps de reprendre haleine, on chanta ; tous ensemble d'abord, parce que chacun avait sa chanson qu'il était bien aise de dire. C'était un chœur de joie, renforcé de tous les échos voisins. Quand tout le monde se fut contenté, l'étranger se vit obligé de payer sa dette, et toutes les voix répétèrent le refrain de cette ronde villageoise :

Ne le croyez, si l'on vous dit, un jour :
On meurt d'amour.
Lise, en pleurant, le demande à sa mère :
S'il m'en souvient, dit la vieille bergère,
Il fait du mal. — Mais elle dit plus bas :
On n'en meurt pas.
C'est que Colin me disait, l'autre jour :
Je meurs d'amour !
Colin est mort ! s'écria la bergère ;
Il n'est pas mort. — Mais il mourra, ma mère.
Non, mon enfant, reprit-elle plus bas :
On n'en meurt pas.
Pour mieux t'aimer, qu'il dise encore, un jour :
On meurt d'amour.
Ce mal ressemble aux épines légères
Qui sont aux fleurs : c'est l'attrait des bergères.
Béni soit Dieu, dit Lise alors tout bas :
On n'en meurt pas.

Il paraît qu'au village, comme partout, on fait des chansons malicieuses contre l'amour. L'étranger, qui savait danser avec grâce, qui savait chanter, qui savait lire même, car c'était un berger instruit, ne savait pas encore de quoi il riait en riant de l'amour. Peut-être il venait de l'entrevoir ; mais au premier aspect, l'amour n'effraie pas ; loin de faire songer à la mort, il annonce la vie ; et l'indifférence, qui s'enfuit devant lui, est comme un nuage chassé par le soleil. Annette, qui le savait, souriait à Julien. La bergère aux yeux noirs, qui craignait de l'apprendre, en devint plus rêveuse ; et quand le voyageur s'approcha d'elle pour lui parler en tremblant de ce beau jour qui allait finir, elle le regarda avec douceur sans lui répondre, et se perdit au milieu de ses compagnes. Elle s'en éloigna bientôt tout-à-fait. Cette ronde joyeuse l'avait attristée.

« On n'en meurt pas ! répétait-elle ; on n'en meurt pas ! » Et elle suivait lentement un sentier peu frayé par les jeunes filles du hameau ; et ses lèvres murmuraient encore : On n'en meurt pas ! » Ce refrain lui rappelait Claudine, sa première amie. L'histoire de cette petite bergère lui revint à l'idée. Ses pas la conduisirent au dernier asile où reposait déjà Claudine. On l'y avait placée à seize ans. Trois étés avaient couvert cet asile de mousse et de fougère ; et les indifférens n'y voyaient déjà plus autre chose. On aurait ignoré au village qu'elle était là par la volonté de l'Amour, sans l'entretien qu'elle eut avec Marie, par un jour de fête, semblable au plus beau jour d'Annette. Marie l'avait alors raconté en pleurant à ses autres compagnes : ses autres compagnes l'avaient oublié, mais sa mémoire fidèle le lui retraçait encore. L'écho redit long-temps la plainte du malheur. Il fait survivre au malheureux ses derniers soupirs ; les traîne en gémissant dans les vallées lointaines. L'infortuné n'entend plus, son

adieu dure encore. Et les adieux de Claudine résonnaient dans le cœur de Marie comme une musique triste, une mélodie vague, un chant simple et douloureux.

MARIE.

Viens donc, viens donc vite, bergère ;
La noce est au hameau.

CLAUDINE.

Va danser ; laisse-moi, ma chère,
Pleurer près de mon troupeau.

MARIE.

Viens, viens ; mets des fleurs sur ta tête,
On en doit aux Amours.

CLAUDINE.

Hélas ! les Amours pour la fête
Ont oublié mes atours.

MARIE.

L'église est déjà disposée ;
Vois le pasteur venir.

CLAUDINE.

Tant mieux pour l'heureuse épousée
Que le pasteur va bénir.

MARIE.

Elle est riche la pastourelle,
Lubin lui doit son sort.

CLAUDINE.

Qu'il l'épouse donc, l'infidèle !
Moi j'épouserai la Mort.

MARIE.

L'Amour changera ton envie ;
Attends-le comme moi.

CLAUDINE.

J'ai seize ans : je quitte la vie…
Il m'a blessée avant toi.

MARIE.

Nos bergers, pour venger tes charmes,
T'appellent sous l'ormeau.

CLAUDINE.

Celui qui fait couler mes larmes,
N'était-il pas le plus beau ?

MARIE.

Cet Amour, si doux au village,
N'est-il pas éternel ?

CLAUDINE.

Va le demander au volage
Qui me renonce à l'autel.

MARIE.

Àdemain donc, pauvre bergère,
Je reviendrai te voir.

CLAUDINE.

Demain je serai sous la terre…
Viens me dire adieu ce soir.

En effet, le soir même, une cloche aiguë se mêla tout à coup aux joyeux instrumens de la noce. Ce son lugubre interrompit la danse, et consterna l'assemblée. Il changea pour un moment le tumulte en un silence morne. Peu à peu le mouvement et le bruit recommencèrent : les visages reprirent couleur ; la danse se ranima, et l'on dit aux violons de jouer plus fort, pour couvrir cette cloche importune, dont le tintement plaintif avait fait tressaillir un infidèle, et jeté la pâleur sur son front rouge d'orgueil.

Le vieux pasteur, qui le matin avait fait orner l'autel de rians symboles, passa silencieux et grave devant la bruyante veillée. Sa tête vénérable était penchée dans l'attitude de la méditation. On devinait, à son maintien recueilli, qu'il venait de bénir un être moins heureux que Lubin.

L'innocente victime fut apportée dans le chœur de l'église, de cette église parée encore des vestiges d'une noce. Sur cette vierge, endormie pour toujours, était posée une couronne d'églantines blanches, comme celles qui brillaient le matin sur le front radieux de l'épousée. La même main qui plaça le voile blanc sur ce front

coloré de pudeur et de plaisir, étendit le voile éternel sur l'innocence et la douleur : le triste cortége foula les mêmes fleurs dont l'église avait été jonchée sous les pas de l'ingrat Lubin : ces fleurs encore fraîches furent pressées par le cercueil de Claudine… Leurs parfums s'exhalèrent dans ces deux fêtes. En un jour la chapelle retentit d'un chant d'hymen et d'un chant de mort ; et Lubin avait pu dire : C'est pour moi !

Il est à croire que cette réflexion l'atteignit, et que la vanité ne prépare guère un avenir paisible. Il s'étourdit d'abord en courant dans ces belles vallées, sur ces riches côteaux, d'où il embrassait d'un coup-d'œil les vastes récoltes dont il était le maître. Ses yeux dévoraient tout. Peu à peu ses regards fatigués s'y promenèrent plus vaguement : il les y tenait souvent fixés des heures entières sans rien voir ; le jour le plus clair lui semblait noir et orageux. Un air d'ennui se répandit sur tout son être ; son teint brillant devint terne. Tout l'importunait ; tout excitait sa sombre humeur. Il semblait rassasié de ses biens en les voyant ; et il devenait avare avec les pauvres. On ne l'appelait plus le beau Lubin, mais le brusque Lubin. Il semble que la tristesse qui suit une mauvaise action prenne la teinte de l'action elle-même : ce chagrin farouche n'attendrit personne ; il repousse tout le monde. Tout le monde fuyait Lubin, quoiqu'il fût riche ; il fuyait aussi tout le monde, quoiqu'il n'aimât pas à se trouver seul.

Quand son intérêt l'appelait aux champs, il prenait de longs circuits pour éviter de passer contre le petit enclos qui entourait une chaumière abandonnée. La croix qui s'élevait de terre à cette place lui blessait la vue, l'air qui circulait autour l'oppressait ; il en détournait la tête en grondant les pâtres qui tremblaient devant lui.

Ainsi le tombeau d'une tendre fille effrayait un méchant : il y en a donc au village ! Hélas ! il y en a donc partout ! Ce tombeau, caché dans l'herbe, au pied d'une colline, était oublié des autres. Marie en avait seule retenu le chemin. Jamais elle n'avait évité d'y passer, jamais elle n'en approchait sans joindre avec ferveur ses deux mains, en offrant à Claudine une prière simple et touchante, et le bouquet de sa colerette.

C'est là que la bergère aux yeux noirs avait porté sa rêverie ; c'est là que le berger voyageur l'eût trouvée, s'il avait osé la suivre autrement que des yeux. Le départ du jour, l'ombre des arbres, l'avaient dérobée à ses regards inquiets ; quand il les ramena autour de lui, il fut surpris de ne pas voir tout le monde attristé de l'absence de cette jeune fille.

Le jour enfin s'éclipsa tout-à-fait. Julien le remarqua tout haut. Annette l'observait tout bas. On rentra en tumulte au village, et l'on chantait encore. Le berger n'entendait plus ; il cherchait dans la foule. Que cherchait-il donc ? Vraiment il ne le savait pas bien lui-même. L'assemblée lui paraissait moins nombreuse de moitié. Je crois pourtant qu'il n'y manquait qu'une bergère. Une bergère tient-elle tant de place ?

Geneviève était encore sur sa porte. L'heureuse Annette lui dit d'une voix émue : « Bonne nuit, mère Geneviève ! » Geneviève répondit avec amitié : « Dieu vous le rende, ma fille ! »

Le lendemain, au point du jour, la bonne vieille ouvrit sa fenêtre. Le jeune étranger l'y attendait.

— Vous voilà, berger ; quittez-vous ce hameau ? — Non pas sans vous avoir remerciée, ma mère. — Vous n'êtes donc pas fâ-

ché d'avoir vu la noce de Julien ? — Oh ! vraiment non, dit-il. — Et il soupira comme s'il était triste.

— Où allez-vous présentement ? Qui vous oblige à vous mettre en voyage ? Avez-vous quitté vos moutons pour long-temps ? — Je n'en ai pas. — À quoi sert donc votre houlette, si vous n'avez pas de moutons ? — Elle peut servir à défendre les troupeaux des autres, quand ils voudront me les confier. — Et vos parens, vous ont-ils ainsi laissé partir ? — Je n'en ai plus. J'ai perdu mes parens, qui ne m'ont laissé que mon amour pour leur mémoire ; ce bien ne me sera pas enlevé ; mais pour d'autres biens, ils n'en avaient pas. Forcé de servir les étrangers, n'ayant plus la douceur de servir mon père, qui fut jadis un berger puissant, j'ai quitté mon village où la servitude ajoutait un poids trop lourd au poids de mes regrets. — N'est-ce pas-là de l'orgueil, mon fils ? — Je n'en sais rien, ma mère ; mais j'aime mieux croire que c'est de la fierté, comme aussi du courage. Et mon père disait qu'on peut beaucoup en ce monde avec du courage ; il plaît à Dieu ; par lui, les bergers pauvres ne sont jamais méprisables, quand même les bergers riches les mépriseraient. — Enfin, vous allez donc servir ? — Il le faut bien, ma mère. — Mais, où ? — Je le savais hier : je n'en sais plus rien aujourd'hui. — D'où vient cela ? — Oh ! je ne sais pas d'où vient cela. Hier, je m'en allais avec confiance trouver un vieux pasteur que mon père m'a dit d'aimer comme lui-même, à cause qu'ils s'aimèrent dans leur jeunesse. Aujourd'hui, je préfère ce village à celui du vieux pasteur… il faut pourtant que j'aille vers lui ; mon père l'a désiré : je dois remplir le dernier vœu de mon père. — Mais vous reviendrez, berger ? — Il me semble que oui, Geneviève. Et il se mit à rêver.

Geneviève rêvait aussi. — Oh ! ça ! j'ai en pensée, mon fils, de vous obliger. Nous avons au village une bergère dont les troupeaux sont si nombreux, qu'elle pourra vous en confier au moins un. Je veux vous faire parler à Marie ; elle est aussi bonne qu'elle est riche. Ne l'avez-vous point vue hier à la fête ? — Oh ! je ne crois pas, ma mère, avoir remarqué la plus riche. — Mais seriez-vous content de la servir ? — Je le serai, Geneviève ; et charmé aussi de vous devoir sa préférence. — Écoutez donc bien ce que je vais vous dire. Ce n'est plus fête aujourd'hui. Marie est aussi matinale que le soleil ; vous la trouverez aux champs. Dites-lui que Geneviève lui veut apprendre une nouvelle. — Oh ! oui, ma mère, je l'aime mieux ainsi. — Courez donc, berger. Et le berger prit sa course vers le champ de Marie, que la bonne vieille lui indiqua de la main.

« Non, disait-il en lui-même, je n'ai pas remarqué la plus riche. Celle que j'ai vue hier, que j'ai revue en dormant cette nuit, est aussi simple, aussi pauvre que moi. J'ai lu dans ses yeux qu'elle est la plus douce, la plus timide des bergères. Elle est ainsi parce qu'elle est pauvre, sans doute. Les filles riches sont gaies ; cette belle fille ne l'est pas. » Et il ralentissait sa course parce qu'il trouvait du plaisir à parler ainsi tout seul.

Il y avait au même instant, à quelques pas, une petite bergère qui se parlait de même, qui rêvait, qui chantait en souvenir de la fête :

Un étranger vint un jour au bocage ;
On célébrait la noce de Julien :
Je crus qu'Amour arrivait au village,
Et mon regard s'arrêta sur le sien.
On l'entoura ; moi je restai muette :

Il fit danser l'épouse de Julien.
Le bouquet blanc tomba du sein d'Annette,
Et je tremblai qu'il ne donnât le sien.
Qu'elle est heureuse, Annette, mon amie !
Pour son époux elle a nommé Julien.
Quel nom, me dis-je, embellira ma vie,
Si l'étranger ne m'apprend pas le sien ?
Il m'aborda : Dieu ! que j'étais craintive !
Il me parla du bonheur de Julien.
En rougissant je m'éloignai pensive ;
En m'éloignant mon cœur chercha le sien.

Il me suivit ; je ne pus m'en défendre ;
Il était tendre et plus beau que Julien.
Sa voix tremblait ; mais si j'ai su l'entendre,
Notre hameau sera bientôt le sien.

Elle s'arrêta tout à coup parce qu'elle vit accourir de son côté le berger qui l'avait déjà fait taire une autre fois. Lui, qui aperçut une bergère assise au pied d'un grand arbre, la prit d'abord pour Marie. Il ouvrait la bouche pour parler ; mais sa bouche ne trouva rien à dire. Ce n'était point Marie. C'était cette fille silencieuse et charmante, qu'il avait perdue dans la foule et cherchée du cœur : et cette jeune fille, voyant devant elle l'étranger de la plaine, se leva pour le saluer avec politesse. Puis elle passa la main sur son front, croyant peut-être en ôter la rougeur, puis elle arrangea son tablier qui n'était pas dérangé. Ils demeurèrent ainsi long-temps à se regarder.

— Que cherchez-vous, berger ? dit-elle enfin avec un regard aussi pur que le jour qui se levait, et avec un sourire plus gracieux qu'on ne saurait dire. — Je cherche une bergère. — Je suis une

bergère. — Vous n'êtes pas celle que Geneviève me fait chercher… Et le doux sourire et le doux regard se voilèrent d'une teinte de tristesse. — Nommez-la donc, dit-elle d'une voix timide, et je vous la ferai trouver. — Je ne suis pas pressé de lui parler. — Vous couriez pourtant bien fort au-devant d'elle ! — C'est qu'elle peut m'arrêter dans ce village, qui est pour moi plus beau que tous les villages du monde. — Heureuse bergère ! dit la jeune fille ; et leur silence recommença.

La jeune fille mourait d'envie de soupirer. Elle en surmonta la crainte en parlant : il n'y a rien de si embarrassant qu'un soupir au milieu d'un grand silence.

— Eh bien ! reprit-elle, dites-moi donc son nom, afin que vous lui parliez plus vite. — Quel nom ? s'écria-t-il en revenant à lui-même. — Mon Dieu ! Geneviève sait-elle mieux que vous celui de la bergère qui peut vous arrêter ici ? — J'aime mieux savoir le vôtre ; car il me semble que j'ai comme oublié le sien. — Je suis Marie ; mais ce n'est pas moi que vous cherchez. — Marie ! la riche Marie ! répliqua-t-il avec surprise ! — Qu'importe, berger ? — C'est que Geneviève m'a dit ce nom, et en vérité, bergère, je ne pensais pas qu'il fût le vôtre. — Êtes-vous donc fâché qu'il le soit ? — Fâché ! oh ! oui, fâché de n'avoir pas prévu que j'allais tant l'aimer !

Elle eut encore besoin de passer la main sur son front. Ils restèrent de nouveau sans parler, regardant les arbres, qu'ils ne voyaient pas ; et cherchant des mots, qu'ils ne trouvaient guère.

L'heureux nom de Geneviève les sortit encore de peine : Marie ne songeait plus à lui en vouloir. — Bonne Geneviève ! dit-elle tout émue. — Oui, bonne, ajouta-t-il, puisqu'elle m'envoie vers

vous, belle Marie ; puisqu'elle veut vous prier en ma faveur. — Que pensez-vous qu'elle attende de moi ? — Le bonheur de celui qui vous parle, la grâce de vous servir, d'y consacrer mes jours. Je suis pauvre, et n'ai plus d'amis, plus de parens, point de troupeaux. Je veillerai sur les vôtres, et je me dirai heureux. Je le serai de ne pas quitter ce hameau, d'y borner mon voyage, et d'y cacher mon infortune. Si vous refusez Geneviève, je n'ai rien à faire ici ; dès aujourd'hui je poursuivrai mon chemin, j'irai…

— Berger, dit-elle vivement, vous savez mon nom, et moi je ne sais pas encore le vôtre. — Olivier est celui que m'a donné mon père. — Olivier, Olivier, répliqua-t-elle plus vivement encore, prenez ma place ; voici ma houlette. Veillez avec elle sur mes moutons. Je n'ai pas vu Geneviève aujourd'hui. On dit qu'elle porte bonheur à ceux qui lui parlent au matin ; et j'allais l'oublier !

Aussitôt la petite Marie, légère comme une chèvre qui fuit la contrainte, se mit à courir, sans attendre la réponse d'Olivier. Elle ne respira que lorsqu'elle se crut hors de sa vue ; s'arrêta pour retrouver son cœur qui battait avec violence ; et, songeant enfin qu'elle allait voir Geneviève, elle répéta vingt fois le nom d'Olivier, comme pour s'en ressouvenir.

Olivier, tout tremblant, s'appuyait sur la houlette de Marie. Elle me la confie, dit-il, elle me donne sa place… n'est-ce pas comme si elle avait répondu : « Berger, vous êtes mon serviteur. Je vous donne le droit que j'accorde aux pauvres pâtres qui reçoivent ce titre, de garantir mes troupeaux, de les défendre, et de les augmenter par votre active vigilance. » Ah ! Marie ! vous êtes aussi délicate que belle ; vous savez ménager les malheureux. Mais, hélas ! vous êtes riche, et bientôt, sans doute, j'aurai deux

maîtres à servir… Deux maîtres !… C'est trop pour un berger si fier. Il le sentit, regarda en soupirant les nombreux moutons de Marie, répandus au loin dans la plaine, et ses yeux revinrent avec tristesse sur son agneau, son unique agneau, qui, tout joyeux de n'être plus seul, courait et bondissait au milieu de ses nouveaux compagnons. Son jeune maître resta long-temps absorbé dans un mélange de joie et de douleur. Deux pensées l'y plongeaient : Je reste où est Marie ; que je suis heureux ! Marie est riche ; que je suis à plaindre !

Enfin Marie remercia Geneviève : Olivier les remercia toutes deux. Gardien vigilant des troupeaux de sa jeune maîtresse, il ne se plaignait plus du sort qui l'obligeait de servir. Il se rappelait parfois le vieux pasteur, le désir de son père ; puis il l'oubliait. Mais passait-il un jour sans bénir Geneviève et la noce de Julien ? Oh ! non. Ces souvenirs charmaient les rêveries de son cœur : l'image de Marie était au milieu.

Une fois, il l'observait de loin ; c'était presque toujours ainsi qu'il la voyait. Marie n'osait l'appeler que de ses yeux noirs et languissans. Le regard d'Olivier semblait dire : Est-il vrai qu'elle m'appelle ? et son cœur languissant, comme les yeux de Marie, n'osait répondre : oui, elle t'appelle. Comme il devait souffrir ! il ne se plaignait pourtant pas.

Il l'aperçut, un jour, tenant sur ses genoux l'agneau qui, moins craintif que son maître, courait au-devant d'elle et la suivait partout. Elle le parait alors d'un ruban pour mieux le reconnaître, disait-elle. En avait-elle besoin pour le distinguer des autres ? Elle le regarda, le pressa dans ses bras, d'un air plein d'amitié, et lui donna doucement un coup de houlette pour l'obliger à retourner vers son maître dans ce nouvel et galant équipage. L'agneau se

mit à fuir : Il m'entend, dit-elle avec joie ! comme si les agneaux entendaient !

Bientôt elle ne le vit plus. Elle fut d'abord contente, puis fâchée, puis inquiète. Si je l'avais blessé de ce coup de houlette ! c'est la première fois que je l'ai chassé ainsi ! où est-il !... s'il allait se perdre !... Pauvre Olivier ! Je t'aurais privé de ton agneau, ta seule richesse, ton seul amour peut-être !... tu dirais alors que je suis une méchante bergère ! Pour cette fois la crainte l'enhardit, et la douce Marie se crut autorisée à porter ses pas où l'appelait son cœur... Quelle joie pour elle d'y trouver en même temps l'agneau fidèle, et le pâtre solitaire qui le carressait à son tour avec un doux transport ! Les pieds légers de la petite Marie l'avaient apportée sans le moindre bruit : sa respiration précipitée la trahit. Olivier la devina sans la voir, et se leva plein de trouble et de saisissement, comme s'il venait de commettre une méchante action. Sa belle maitresse sut bientôt ce qui le faisait ainsi trembler.

« Ah ! berger, dit-elle, j'ai eu peur. Je le croyais perdu ; et... voilà ce qui m'amène de ce côté. »

Tandis qu'elle essayait à se justifier, Olivier tremblait de ne pouvoir se justifier lui-même. Marie, sans vouloir l'y contraindre, l'y contraignit pourtant. Elle se remit à flatter l'agneau de sa main carressante. Où donc est le ruban ? s'écria-t-elle : quoi ! petit agneau, tu as perdu mon ruban ! et ses yeux se portèrent timidement au chapeau du berger. Il est perdu, poursuivit-elle, ah ! je vois bien qu'il est perdu ! — Non, Marie, non, vous le retrouverez s'il vous est si cher, dit Olivier avec tristesse ; il ne tient qu'à vous de le reprendre. — Où donc est-il, berger ? — Il est là, dit-il en montrant son cœur ; il est là, Marie, sans cesser d'être à vous et

avec vous… — Eh bien ! dit-elle avec une joie naïve, qu'il y reste avec moi ! et que ne pouvez-vous, berger, posséder de même tout ce que Marie possède et pourra jamais posséder ! Hélas ! vous n'avez qu'un mouton, vous qui savez si bien les conduire ; et j'en ai tant pour moi seule !… quand je sais à peine les garder !

Olivier ne pouvait respirer ni répondre : il était à deux genoux devant elle, et, ne pouvant détacher de son cœur le ruban qu'il venait d'y cacher, il voulut pourtant essayer de le rendre : il saisit la main de Marie, et l'approcha de ce cœur éperdu. Dieu ! comme il palpitait !… Marie eut peur, oh ! oui, peur d'avoir fait du mal au berger. Elle retira doucement sa main… sans le ruban. Elle était si bonne ! il était si beau !

— Et vous, petit agneau, dit-elle en respirant de son trouble, vous vous en passerez pour cette fois. — Ah ! Marie ! il peut bien s'en passer, lui ! Votre amitié vaut infiniment plus qu'un ruban, vous en aviez paré cet agneau,… vous l'aimez… — Oh ! oui, berger, reprit-elle dans l'abandon de son âme, mieux que mes troupeaux réunis, mieux que ces champs, ce côteau, ces cabanes que m'a laissés mon père. J'échangerais tout pour ce charmant agneau qui me suit sans cesse. Il me suit, berger, poursuivit-elle avec un sourire tendre et expressif. — C'est que vous l'appelez, dit-il. — Non, non, je n'ai pas besoin de l'appeler. Il me suit simplement parce qu'il sait que je l'aime. — Il sait que vous l'aimez ! Ah ! quel bonheur de vous suivre alors ! Que cela est bien facile ! et qu'il est heureux ! — Vous le croyez heureux. Eh ! bien, tant mieux, berger. Qu'il soit heureux toujours comme je veux que son maître… que tout le monde le soit auprès de Marie ! — Et deux larmes, brillantes comme la rosée sur les fleurs, roulèrent sur les joues de cette tendre fille.

Olivier la regardait dans un muet ravissement. Rien n'altérait l'ivresse où son âme était plongée. Ses yeux étincelaient du feu de la vie et de l'amour. Il regardait Marie ; il ne voyait qu'elle. Nulle distance ne l'en séparait, l'espoir seul était entre eux deux, un rêve enchanteur endormait la fierté. Cette jeune bergère, simple comme un enfant, lui faisait oublier qu'il était sans héritage. Et comment songer alors qu'il était pauvre ? il avait son ruban.

— Voyez, dit-elle, voyez, Olivier, ces riantes plaines qui s'étendent au loin, ces arbres courbés de fruits, cette moisson protégée du ciel et de la bénédiction de mon père, les voyez-vous ?... Ces biens, si fort estimés des habitans du hameau, sont devenus le partage d'une orpheline : qu'en ferai-je ?... qu'en feriez-vous, Olivier, s'ils étaient le vôtre ?

— Belle Marie, pourquoi demander à qui ne possède rien ce qu'il ferait d'un trésor qu'il n'aura jamais ? Dieu seul connaît le cœur et les pensées de ceux dont il enchaîne les actions. — Vous n'êtes donc pas heureux, berger, reprit-elle timidement ? — Heureux ! s'écria-t-il, je le suis de vous servir, ô Marie ! comme cet agneau l'est de vous suivre. Il n'a pas d'autre ambition. Je n'ai pas d'autre félicité. — Servir ! répéta Marie ; servir !... ne dites plus ce mot, Olivier ; il fait du mal à Marie... Ah ! si je pouvais le changer ! et elle porta les yeux au ciel ; puis se penchant doucement vers l'agneau : Écoute-moi, lui dit-elle, écoute-moi bien ! et l'agneau n'écoutait pas. Mais le berger écoutait, et elle continua. — J'irai à la prairie, à cette place heureuse où j'ai vu l'amour... de Julien pour Annette. Viendras-tu, petit agneau ? — Quand irez-vous à la prairie, bergère ? — Je ne sais, berger, mais j'irai. — Ce soir, Marie ? — Et Marie ne répondit pas. — Ce soir, répéta-t-il

encore, comme s'il implorait sa réponse. — Oh ! dit-elle en s'échappant, il le devinera bien. —

Quand elle fut un peu loin, il lui vint en tête de se retourner pour s'assurer si l'agneau l'avait devinée. Elle ne vit qu'Olivier dont le regard suppliant semblait lui répéter : Ce soir, Marie, ce soir.

Pourquoi cet entretien tomba-t-il dans l'oreille d'un méchant ? Il faut donc toujours parler bas quand on parle d'autre chose que du soleil et de la moisson. Mais alors il faudrait être bien près l'un de l'autre pour s'entendre, et Dieu sait ce que les méchans en pourraient penser ! Celui qui le fut assez pour surprendre à travers les feuilles d'un bouquet d'arbres le premier secret de Marie, sans en respecter l'innocence, était aussi un berger, mais avare et jaloux ; assez instruit dans l'art de conduire les troupeaux ; mais mieux instruit de beaucoup dans toutes sortes de noires malices. Or, puisqu'il en faut parler, il est juste de dire tout ce que l'on en raconte.

La jalousie qui le piquait au cœur, n'avait pas en vérité l'amour pour son excuse. Il avait bien les yeux assez grands pour voir que Marie était belle ; mais ses yeux s'ouvraient avec plus d'envie sur ses beaux troupeaux qu'il avait autrefois gouvernés, et voilà pourquoi il était fâché de leur voir un autre gardien. Ce pâtre ingrat était pourtant riche par le bon cœur de Marie. Cette généreuse bergère lui ayant retiré la conduite de ses moutons, en faveur de l'étranger de la prairie, n'avait pu supporter une idée d'injustice. En gardant ses autres serviteurs, serviteurs choisis, estimés par son père, elle avait comblé celui-ci de bienfaits, et lui avait dit avec sa grâce touchante : « Écoute, Lucas, voici une pannetière nouvelle ; prends-la, prends encore cette jolie houlette.

Sais-tu pourquoi je te fais ce présent ? Eh bien ! Lucas, c'est pour t'avertir que tu vas avoir un petit troupeau, dont tu seras le maître à toi seul, dont tu pourras faire tout ce que tu voudras. J'y joins aussi cette jeune chèvre et son chevreau. Si quelque mouton vient à te manquer par la faute du loup ou bien autrement, viens aussitôt me le dire. Avec cela tu peux devenir riche et te marier à Rose qui t'a déjà donné son ruban, de quoi sa mère était fâchée. Elle ne sera plus fâchée quand elle te verra berger pour ton compte ; et moi je serai contente d'avoir ainsi fait ton bonheur et celui de Rose. Accepte donc, Lucas, et songe à moi le jour de ton mariage. »

Lucas prit tout sans rien dire, et s'en alla. Marie disait : « Il ne parle point, parce qu'il est surpris et troublé de joie. Que Dieu m'a fait de grâces en me rendant une riche bergère ! »

Depuis lors, ce mauvais pâtre n'avait pas osé murmurer tout haut ; on lui aurait dit : Lucas, tu n'as pas raison de te plaindre, et tu devrais rougir. Il ne murmurait donc pas, mais il roulait dans sa tête quelque complot de haine contre l'innocent Olivier. On peut juger en quoi ce jeune berger méritait sa haine. L'envieux Lucas passait souvent presque sur ses pieds sans lui dire une seule fois : Dieu vous garde, berger, ou d'autres choses qui marquent un bon cœur. Olivier n'y songeait guères, il songeait à Marie. Seulement il portait la main à son chapeau ; car l'amour n'empêche pas d'être poli ; mais il l'empêchait de s'apercevoir que ce noir Lucas le regardait en-dessous comme s'il lui avait dit : Prends garde !

Voilà comme il se fit que rôdant incessamment autour des champs de Marie, il vit ses beaux yeux attachés sur ceux du ber-

ger attentif, et devina tout ce que des yeux si beaux peuvent dire quand l'âme y vient toute entière.

Il n'eut plus alors la patience d'attendre une autre fois pour insulter l'étranger de la prairie : c'était toujours ainsi qu'on le désignait au village.

Oh ! que l'Amour aurait bien dû le rendre aveugle ! et ne l'ayant pas fait, peut-être par pitié pour Rose qui était jolie, le rendre au moins muet, afin d'enchaîner cette méchante langue qui va causer tant de mal ! Que n'était-il là quelque enfant malin pour chasser ou distraire ce curieux insensible ! Mon Dieu ! n'y avait-il personne pour empêcher ce qui va survenir !

« Ah ! ah ! dit-il dans son grossier langage, c'est donc pour ensorceler les bergères que tu viens ici, berger ? »

Olivier regarda d'où sortait tout à coup cette voix grosse et dure. Ah ! qu'elle lui sembla rude ! celle de Marie résonnait encore à son oreille. Il chercha l'autre, mais avec peine, car ses yeux, son âme, ses pensées, tout était fixé sur le ruban de sa bergère chérie.

« Vraiment ! poursuivit Lucas, tu fais déjà, je m'en doute, le compte de tes moutons et de l'argent qu'ils peuvent valoir ; et Marie croit que c'est à elle seule que tu rêves. Mais à qui n'a rien comme toi, il faut d'autres dons que des rubans, n'est-il pas vrai ? »

« Tu es un lâche berger, s'écria Olivier. Qui t'a dit que ce ruban vînt de Marie ? je te trouverais bien osé de le croire, et de le soutenir devant moi ! » « Osé ! dit Lucas, en raillant, ose donc, toi, démentir ce que j'ai vu. Mais non, ce n'est point Marie qui t'a

donné ce ruban ; c'est toi qui l'as pris, comme aussi la place d'un autre ; et qui prend cela peut prendre tout le reste, encore qu'il n'ait rien à donner en retour. »

« Va ! dit Olivier, tout tremblant de colère, s'il m'était permis de lever le bras contre un seul de ce village où j'ai trouvé l'hospitalité, tu serais déjà renversé à terre, et pour long-temps, vil espionneur de bergers. Je te tiens plus méchant qu'un loup : j'en ai tué plusieurs, prends-y garde ! et si tu n'as pas avec ta noirceur, la prudence de t'enfuir au plus vite, tu verras que le pauvre pasteur que tu insultes, est puissant et riche en courage ! »

L'attitude et le regard d'Olivier que l'on croyait timide, glacèrent tout à coup la brusque ironie de Lucas, qui était lâche, à vrai dire. Il fut décontenancé de frayeur, devint pâle, de rouge-brun qu'il était, et s'éloigna à reculons pour choisir tout doucement la minute de prendre sa course. « Va ! va ! cria-t-il en s'enfuyant, je ne te ferai point de tort ; épouse seulement notre bergère, si tu as autant de courage pour porter ta honte, que tu en as pour menacer ceux qui voient clair dans tes ruses et tes sortiléges d'amour. »

Olivier s'élança pour courir après lui, car le sang lui montait du cœur au visage, et avec lui le besoin de se venger. Mais l'humiliation ! ce trait amer qu'on venait de lui jeter droit dans l'âme, l'humiliation l'enchaîna sur la place ; et le jeune berger, couvrant de ses deux mains les larmes brûlantes qu'il rougissait de répandre, se laissa tomber sur l'herbe, où il pensait tant à la fois, qu'il ne pensait plus.

Cependant, que Marie était heureuse ! Qu'elle était calme et soulagée ! tout la charmait, tout s'animait pour elle. Il lui sem-

blait voir pour la première fois des choses qu'elle avait vues mille fois et davantage. Qu'il a raison, disait-elle, de trouver ce village charmant ! Comme le ciel y est bleu, clair et serein ! Comme les fleurs sont gaies, vives et brillantes ! Et tout en parlant, en rêvant, elle en cueillit pour sa coiffure. Elles brillaient dans ses cheveux noirs, et semblaient tenir leur éclat de son bonheur : elle en mit dans sa collerette, elle en assembla d'autres en bouquet ; on voyait bien, à son sourire caressant, sur quel cœur il devait se reposer.

Ce jour passa, il n'avait pas eu un nuage. Ah ! Marie ! n'en souhaitez pas la fin : il est si pur ! si c'était le dernier ?

Marie, dans la plus tendre ivresse, courut enfin au bocage. La campagne se reposait de la chaleur du jour. Vers le soir, le silence des champs est si expressif, il dit mille choses qui pénètrent le cœur, et Marie les entendait. Le soleil brûlait encore ; par degrés il brûla moins ; puis il pâlit, puis il s'effaça ; ce ne fut que lorsqu'on ne vit plus que le nuage rouge qui le suit à l'horizon, que la bergère en détourna ses yeux éblouis ; ils parcoururent en vain la grande prairie, elle n'y vit que quelques bergers qui déjà regagnaient le hameau. Elle porta la main sur son cœur oppressé : il faut croire qu'il l'était beaucoup, car elle parlait ainsi tout haut, se persuadant peut-être qu'Olivier en entendrait quelque chose :

Olivier, je t'attends ; déjà l'heure est sonnée :
Je viens de tressaillir comme au bruit de tes pas.
Le soleil qui s'éteint va clore la journée ;
Ici j'attends l'Amour, et l'Amour ne vient pas.
Le berger lentement regagne sa demeure.
Tout est triste au vallon ; Olivier n'est pas là !
De notre rendez-vous lui-même a fixé l'heure :

Je n'avais rien promis, et pourtant me voilà.
Adieu, mon Olivier, je m'en vais au village ;
Pour toi je l'ai quitté ; j'y retourne sans toi.
Demain pour t'excuser tu viendras au bocage ;
J'y laisse mon bouquet, il parlera pour moi.

Elle jetta son bouquet à la place même qu'elle venait de quitter ; et sa plainte n'ayant que bien peu soulagé son cœur, elle sortit du bocage, porta son tablier sur ses yeux brûlés des derniers rayons du soleil ; et peut-être aussi pour essuyer quelques larmes : qui sait ? une bergère amoureuse pleure souvent.

Elle s'en retournait donc cette belle Marie, la tête penchée ; effeuillant, sans y songer, les marguerites et les roses qui lui restaient pour parure : qu'avait-elle besoin d'y prendre garde ? que lui faisait-il à cette heure d'en être ornée comme aux jours de fêtes ? Hélas ! pour qui veut-on être belle au village ? ce n'est pas pour soi-même.

« Bonsoir, bergère, » lui dit-on ; et ses yeux se levèrent à peine, car elle entendit bien que cette voix n'avait rien à lui dire de plus que bonsoir. « Bonsoir, Lucas », répondit-elle avec sa douce manière. Pouvait-elle croire qu'il fût la cause du chagrin qu'elle emportait avec elle ? Pauvre bergère ! vous étiez triste avec l'innocence au fond du cœur ; il était joyeux avec la malice au fond de l'âme. Il voyait bien ce qui vous rendait pensive, il savait bien pourquoi les roses et les marguerites vous tombaient des mains : il en riait dans sa méchante joie, et suivait d'un œil moqueur la démarche inégale et triste de celle qui n'avait jamais su être joyeuse que du bonheur des autres.

Elle rentra dans sa chaumière avec sa douleur, cette vague douleur que la nuit nourrit trop bien dans l'âme. Elle n'avait pas de colère, pas de jalousie ; qu'avait-elle donc ? que disait-elle pour ses raisons ? Elle ne disait rien, elle pleurait. Ce fut ainsi qu'elle passa la moitié de cette nuit, appuyée sur une petite fenêtre, regardant courir la lune tantôt claire et radieuse, tantôt obscurcie par des nuages qui couraient plus vite qu'elle ; ce qui attristait beaucoup les rêveries de la bergère. Elle regardait aussi parfois la petite cabane de berger où dormait sans doute Olivier. Ses yeux seuls, je crois, pouvaient l'apercevoir à cette heure et de si loin. Mais ne lui enviez pas son sommeil, Marie,… Olivier ne dort pas plus que vous.

Par degrés le vallon disparut dans une obscurité profonde ; les arbres, les côteaux, la petite cabane même, tout se voila d'une ombre noire, la chaleur devint étouffante, un bruit sourd effraya la nature endormie, les nuages s'abaissèrent ; on aurait cru pouvoir les toucher de la main ; des éclairs les entrouvrirent bientôt ; et l'orage éclata de tous les points du ciel. Quelques oiseaux effrayés fuyaient leurs nids en jettant un cri d'allarme ; et en se rencontrant dans leur vol inégal et rapide, semblaient s'annoncer leurs craintes et leur danger en poussant dans l'air des cris plus aigus.

Marie n'osait plus ni rester à la fenêtre, ni rentrer dans sa chambre. Point de lumière, personne pour la rassurer. On a bien plus peur quand on ne peut dire à quelqu'un : j'ai peur !

Était-ce d'ailleurs pour elle seule qu'elle était tremblante ? « Olivier ! disait-elle à voix basse, Olivier !… » Ce nom commençait et finissait sa prière ; et en priant, elle regardait ce désordre, ces torrens de pluie qui paraissaient devoir inonder le village :

elle respirait à peine ; un éclair vint encore rougir l'obscurité, et Marie crut entrevoir au pied de sa maison… Un coup de tonnerre plus fort que tous les autres lui fit fermer les yeux et lui arracha un cri perçant : une voix douce lui répondit jusqu'au fond de l'âme. Oh ! la voix des anges est-elle plus ravissante que ne le fut cette voix pour l'effrayée Marie ? Elle osa donc rouvrir les yeux, et, s'approchant encore de la fenêtre, elle entendit ces mots prononcés tristement : « Calmez-vous, Marie, calmez-vous ! Demain, ô mon amie !… Demain je vous verrai encore ! »

Cet accent plaintif était celui de l'Amour même, c'était l'accent d'Olivier. « Cruel ! » dit la bergère ; et sa voix, faible de tendresse et de frayeur, ne put trouver une plus longue réponse. Le pauvre Olivier l'avait bien entendue.

Le silence succéda. Le tonnerre s'éloigna en roulant au loin sa force épuisée. Le calme revint au ciel, et Marie ferma sa fenêtre. Elle tomba sur son lit où la fatigue et le sommeil effacèrent de son esprit le rendez-vous, l'orage et la frayeur.

Les rêves prirent la place de la réalité. Ils se plaisent à distraire une âme agitée ; celle de Marie s'ouvrit à leur impression : dans cette foule variée et légère, qui s'évanouit sans laisser de trace, une erreur touchante la reporta vers sa douzième année. Heureuse année où les bergers ne font pas encore pleurer les bergères !

Elle était seule sur le penchant d'une colline, bordée d'arbres touffus et de buissons parfumés. De cette colline descendait un ruisseau qui courait dans les prés émaillés de fleurs, s'enfuyait en serpentant à travers les champs voisins, et les ornait d'une bordure d'argent. Une petite chaumière dominait sur cette colline :

c'était la seule habitation de ce lieu le plus solitaire de la contrée. Les fleurs y venaient sans culture et mouraient sans avoir été cueillies. C'est là que Claudine avait reçu la vie, c'est là qu'elle dormait au murmure des feuilles et de l'eau : le soleil couchant semblait abandonner à regret ce lieu paisible et le caresser de son dernier rayon. La lune se levait pour l'éclairer à son tour, et cette heure vague entre le jour et la nuit, enchaînait la pensée entre la joie et la tristesse ; nul être vivant n'animait ce tableau, nul bruit ne se mêlait au léger bruit du vent qui formait dans l'air une plainte aussi douce que la dernière plainte de Claudine.

Marie était sans frayeur, mais elle respirait à peine, pour ne pas troubler la paix silencieuse qui régnait autour d'elle ; toute entière à la rêverie, ses pieds semblaient attachés au sol ; immobile, et muette dans sa contemplation, elle souriait au ciel pour le prier de ramener Claudine dans sa chaumière inhabitée… Et le ciel ne rend pas les anges qu'il reprend à la terre ! Mais il faut croire qu'il accorde à ceux qui les ont aimés la faveur de les entrevoir parfois dans le sommeil. Aussi Marie crut entrevoir une jeune fille qu'elle reconnut pour Claudine ; elle était belle comme la vierge qu'elle priait à l'église du hameau. Marie la regardait avec ravissement s'élever au-dessus d'elle en lui tendant les bras : la joie et la surprise lui rendirent la voix. Viens donc, Claudine, viens donc, dit-elle ; nous irons jouer à la prairie. Et Claudine la regardait sans répondre.

Dis-moi, bergère, qui t'a donné ce voile blanc comme celui d'une vierge ?… Et Claudine déploya sans parler un autre voile qu'elle étendit sur la tête de Marie… Oh ! Claudine ! pour qui est celui-ci ? s'écria-t-elle… Elle crut le sentir tomber sur elle ; et, le-

vant les bras pour essayer de s'en dégager, elle s'éveilla en appelant Claudine.

Je rêvais, dit-elle, et Claudine m'est venue voir. Elle se leva sans trouble, mais abattue et faible. Le jour qui se levait aussi, se ressentait comme elle de la fatigue de l'orage. L'air était épuré, mais le soleil manquait de force. L'automne approchait ; les oiseaux n'osaient plus chanter gaîment : ils gazouillaient en secouant leurs petites ailes mouillées.

Marie entrouvrit sa chaumière, elle fut émue d'y trouver Olivier qui paraissait l'attendre ; les vêtemens du berger semblaient tout pénétrés de la pluie, et Marie n'eut pas la force de mettre un reproche dans son regard. Il y en avait peut-être de plus touchans dans son maintien, dans le désordre de ses beaux cheveux que ne retenaient ni chapeau, ni ruban ; enfin dans la rougeur légère qui monta sur son front. Tout cela pouvait parler au berger, dont l'aspect n'était pas plus joyeux. Il venait, ce pauvre berger, prendre un long congé de sa jeune maîtresse, et cherchait avec quels mots il pourrait dire : Adieu, Marie ! Ceux-là lui ôtaient la respiration.

— Quelle nuit ! dit enfin la bergère en regardant la campagne attristée. — Quel orage ! dit Olivier en posant la main sur son cœur. Il semblait que l'orage fut là ! — La soirée était si belle à la prairie, ajouta-t-elle d'une voix tremblante. — Les yeux d'Olivier troublèrent son âme : ces yeux-là étaient si tristes ! Ce fut pourtant avec le courage d'un honnête berger qu'il se justifia dans l'esprit de Marie, qu'il lui rendit grâces du bonheur qu'il avait eu de la servir, et qu'il lui apprit la nécessité cruelle où il se voyait de quitter le village, parce qu'il était pauvre et qu'il l'adorait, qu'elle était riche et ne pouvait pas l'aimer. — Je vais trouver le vieux ami de mon père, continua-t-il, je ne rentrerai dans ce village

trop chéri, que si je puis un jour mêler des troupeaux à ceux de ma belle maîtresse, car encore et toujours Marie sera la maîtresse du fidèle Olivier, qui la prie à genoux de reprendre sans colère cette houlette qu'elle confia généreusement au malheureux étranger. — Comme aussi tout mon amour, dit Marie à voix basse, et que je ne saurais reprendre comme on reprend une houlette. — Ce mot d'amour prononcé presqu'en gémissant, traversa le cœur d'Olivier, déjà tout navré de tristesse ; mais il porta dans cette tristesse une joie indéfinissable, car cette joie est sans gaîté, et s'exprime avec le silence et des larmes.

Il restait à genoux. Marie était plongée dans sa douloureuse surprise. Elle le regarda long-temps sans parler. — Olivier, dit-elle enfin, ne t'en va pas, car je mourrai. — On ne meurt pas d'amour, Marie ! — Et son regard troublé le démentait. — Ah ! berger ! c'est ta chanson qui dit cela, mais mon cœur dit autrement ! et un soupir s'échappa de ce cœur profondément blessé ! — Quel mal vous me faites, Marie ! — Ne souffrez pas, reprit doucement la bergère, il me semble que je souffre assez pour nous deux. Allez, ajouta-t-elle, allez chercher ailleurs tout ce qui manque ici pour vous rendre heureux. — Oh ! ne parlez pas ainsi, ma bien-aimée Marie ! Ne dites pas des choses qui déchirent le cœur. — Que faut-il dire, berger, pour vous rendre content ? — Content ! hélas ! je ne puis l'être, mais soyez-le du moins. Que je n'emporte pas votre image attristée. — Oh ! Marie ! faites qu'elle me console, puisqu'elle sera la compagne de ma vie ! oh ! que je voie encore une fois votre bouche sourire !

Marie le regarda en s'efforçant de sourire. Hélas ! il ne savait pas ce qu'un sourire coûte à la douleur ! Ce tendre effort le trompa, il lui donna le courage de s'éloigner enfin de cette belle Marie,

qui resta immobile sur le seuil de sa porte. Sa bouche conserva long-temps la même expression ; et ses larmes coulaient depuis une heure, que sa bouche souriait encore.

On ne peut savoir comment Olivier trouva son chemin en s'arrachant d'auprès d'elle ; il cacha sa figure sous ses mains tremblantes : c'était sans doute par le simple effet de l'habitude, car il ne recouvra la vue, la pensée et la vie, qu'en traversant la grande prairie. Là, s'appuyant à l'entrée du bocage où Marie l'avait attendu la veille, il crut sentir son cœur entr'ouvrir sa poitrine pour se jetter sur le bouquet effeuillé qu'il aperçut dans l'herbe... Il saisit ce trésor que l'orage avait flétri, et l'emporta pour le seul prix de ses soins et de la paix de ses beaux jours. En quittant ces lieux, il ne se plaignit pas : qu'avait-il encore à dire ? il avait dit adieu à Marie.

La reconnaissance le conduisit à la porte de Geneviève. La bonne vieille laissa tomber sa quenouille en l'écoutant. Elle s'était dit à elle-même. Marie est orpheline et maîtresse de son héritage ; mon étranger est pauvre, mais il est jeune et beau ; je les verrai peut-être un jour entrer à l'église comme Annette et Julien. Tous deux s'arrêteront aussi devant moi, en souvenir du jour où je le fis descendre dans la plaine. Cette idée la rendait fière et joyeuse. L'adieu d'Olivier dissipa ce beau rêve ; on les aime à tout âge ; Geneviève perdit celui-ci à regret ; elle n'avait plus guère de rêves à recommencer. — Adieu donc, mon fils, lui dit-elle, je ne saurais blâmer ni louer votre courage ; mais je vois qu'il faut vous plaindre, et je vous plains. Que le ciel vous conduise et vous ramène ! Oui, je le prierai pour Marie, qui est une si bonne bergère. Il saura bien, s'il lui plaît, défaire tout l'ouvrage du méchant pâtre qui vous fait fuir. — Oh ! ma mère, dit

Olivier, je ne fuis pas ! je m'en vais pour le repos de cette belle Marie. Hélas ! je ne puis l'honorer par ma tendresse, puisque le mépris tombe sur ceux qui n'ont que de l'honneur ! Et il s'en alla.

Geneviève ramassa lentement sa quenouille : son rouet tourna languissamment jusqu'au soir. Il ne fit pas clair ce jour-là au village ; l'absence de la gaîté est comme l'absence du beau temps. Tous les jours se ressemblèrent pour Marie. Le hameau s'agrandit pour elle, et devint désert : il lui semblait que tous les habitans s'en étaient allés ; qu'on l'avait oubliée dans sa chaumière, et qu'elle restait-là pour attendre et pleurer. Le temps se traînait sur son cœur, l'étouffait de son poids ; sa douleur, qui ne s'exhalait par aucune plainte, devint l'unique sentiment de sa vie.

Un soir, au retour des champs, elle rêvait sur sa porte. Lucas guettait pour connaître l'effet de son manége ; il passa si près d'elle, que son ombre lui fit peur. En s'excusant de la distraire, il s'arrêta, enhardi par la nuit, parla du temps, dit qu'il était orageux, nuisible à la terre, et trop chaud pour l'automne.

— Oui, dit-elle sans lever les yeux, le temps me pèse ! mais toi, Lucas, malgré l'orage, tu dois être content. — Il faut l'être de tout, dit-il en essayant de rire. — Oui, reprit-elle tristement, même du chagrin des autres. — Par votre bonté, s'écria-t-il, je n'ai pas un si mauvais cœur, et quand je vois de l'ennui sur un visage, cela m'empêche de chanter. — Ne me regarde jamais au visage, dit elle, car tu ne chanterais de long-temps. — Oh ! reprit-il, en cherchant une voix plus douce, elle doit être heureuse celle qui fait le bien, qui donne de petits troupeaux aux pâtres de son village, l'hospitalité à ceux qui n'en sont pas… — Ah ! cette bergère n'est plus heureuse, s'écria Marie, depuis qu'elle craint de voir des méchans autour d'elle. —

Lucas rougit, mais il faisait sombre, et il répondit hardiment : « Une bonne bergère doit-elle craindre les méchans ? Tout son hameau la chérit, la respecte. Ceux qui l'ont vue petite, qui l'ont servie dans son enfance, la défendraient contre les étrangers qui voudraient lui nuire. Ceux-là, j'entends, qui s'arrêtent par hazard, par ennui, par curiosité, qui se disent malheureux pour éprouver les bons cœurs, qui prennent un air triste pour intéresser les jeunes bergères. »

— Que veux-tu dire, Lucas ; interrompit Marie avec émotion ? — On a vu de pareilles choses, poursuivit-il, en cherchant à lier dans sa tête ce qu'il disait au hasard. Mais on reconnaît bien les bergers des habitans des villes. Il en est qui cherchent les aventures de village ; le village les fatigue bientôt, et ils s'en vont. —

Marie ne l'entendait plus. Plongée dans une rêverie qui absorbait jusqu'à sa raison, elle semblait attentive à la voix qui venait de lui déchirer l'âme. Mais la voix trompeuse n'y arrivait plus : cette âme faible se refermait sur le trait mortel qu'elle avait reçu. Trop naïve pour démêler l'artifice, trop sensible pour ne pas accueillir un nouveau motif de larmes, elle crut sans réflexion tout ce qu'il plût à Lucas d'inventer pour noircir Olivier, se justifier lui-même, et regagner les bonnes grâces de la bergère. La voyant silencieuse, il ajouta mystérieusement qu'Olivier n'était qu'un jeune seigneur s'en allant recueillir un héritage ; sans doute l'héritage qui le rendait glorieux, jusque-là de lui avoir reproché de n'être qu'un rustre et un grossier villageois. Tout le monde ici, continua-t-il, sait bien comme moi qu'il n'est pas berger, car il était fier, et dansait mieux que nous ; sans compter qu'il lisait en gardant vos moutons, au lieu de ne penser à rien et de dormir comme font les pâtres.

« Va-t-en, Lucas, dit alors Marie à voix basse, va-t-en. J'en sais plus qu'il n'en faudrait pour être contente. Si l'étranger n'est pas à plaindre, je connais d'autres infortunés ! Ma pitié sera pour eux. Va-t-en. »

Lucas partit joyeux. Marie devint alors tout à fait malheureuse, elle n'espéra plus. Olivier n'était donc qu'un trompeur !... Ah ! disait-elle, s'il fût né aux champs, il m'aimerait encore ; mais, hélas ! il n'est pas de mon hameau : je l'aime pourtant comme si j'étais née le même jour et dans la même chaumière... C'est donc à la ville qu'il s'est en allé !... — Ce fut la première fois qu'elle s'occupa de la ville. Enviée dans son village, elle mourait de douleur de n'être qu'une bergère ; cet orgueil d'amour était le seul qu'elle eût jamais connu. On ne la voyait plus aux jours de fêtes. Elle restait isolée et sombre ; et les jours où tout le monde se livrait au travail, elle abandonnait le sien pour pleurer sous le grand arbre qui lui servait de retraite. Sa voix, qui commençait à s'affaiblir avec ses forces, exhalait des plaintes perdues ; elle les adressait à l'image cruelle et chérie qu'elle voyait errer partout. Olivier, s'écria-t-elle, Olivier !

Que n'as-tu comme moi pris naissance au village !
Que n'as-tu pour tout bien un modeste troupeau !
Olivier ! les trésors d'un brillant héritage
Valent-ils le bonheur que t'offrit le hameau ?
Sans regret, tu l'as donc quitté ce simple asile !
Le calme pour le bruit, et les champs pour la cour !
Tes beaux jours, Olivier, couleront à la ville,
Et moi dans un hameau je vais mourir d'amour.
Si jamais au village un regret te ramène,
Si tes pas incertains s'égarent au vallon,

Tu verras nos deux noms gravés sur le vieux chêne,
Et le cœur qui t'aima, couvert d'un froid gazon.
Comme la fleur des bois qui se dessèche et tombe,
Le soir d'un jour brûlant verra finir mon sort ;
Et notre bon pasteur écrira sur ma tombe :
« Olivier ! ne plains pas la douleur qui s'endort. »

« Tu chantes, Marie, et tu as l'air triste. » Marie leva sa tête languissante, et vit l'heureuse Annette portant dans ses bras le premier fils de Julien. — Bonsoir, Annette. Que parles-tu de chanson ? — Tu en essayais une, Marie ; mais peut-on chanter si tristement ! — C'est que j'étais seule, dit-elle. — Et ses yeux, encore humides, se portèrent sur l'enfant qui dormait au sein de sa mère.

« Écoute, Marie ; j'ai été seule comme toi ; je perdais mes couleurs comme tu vas perdre les tiennes : regarde-moi ! Julien me les a rendues. Oh ! Marie ! Serais-tu triste encore si tu tenais dans tes bras un enfant beau comme le mien ? si tu le voyais rire et s'agiter comme pour te remercier de l'avoir fait naître ? »

Marie embrassa le bel enfant sans répondre, et soupira profondément : les deux amies restèrent alors immobiles en face l'une de l'autre ; elles se regardaient d'un air touchant, mais ne se parlaient pas ; Annette n'osait plus paraître heureuse, et Marie se reprochait d'attrister Annette.

La voix de Julien les sépara. Il appelait de loin son Annette, qui le rejoignit rêveuse. Marie les vit s'embrasser et se disputer le plaisir de porter l'enfant endormi ; ils rentrèrent ensemble sous leur toit paisible ; elle regagna le sien, seule ! toujours seule ! Que ne devinait-elle les tourmens d'un cœur qu'elle croyait avoir per-

du ! qui avait tant souffert pour elle ! Triste et froide absence ! hiver de l'amour ! quel voile vous étendez sur la vérité même ! qu'il est facile de la méconnaître sous les ombres vagues dont vous l'enveloppez !

En quittant le hameau, se traînant au hasard, suivant à peine les routes qu'on lui indiquait pour gagner un autre village, Olivier s'arrêtait souvent accablé de lui-même. Souvent il retournait sur ses pas, s'arrêtait encore, et reprenait le chemin qu'il venait de parcourir deux fois ; il s'assit enfin au bord d'un ruisseau qui semblait causer avec lui, et le plaindre. Les brûlantes chaleurs de l'été avaient changé la couleur des campagnes ; la verdure était flétrie ; les fleurs n'avaient plus d'éclat, leurs feuilles détachées tombaient dans le ruisseau qui s'enfuyait avec elles ; les bois recevaient à chaque heure l'adieu de tout ce qui les avait embellis : le bruit du vent, des feuilles et de l'écho, leur disait lentement adieu ! Ce mot plaintif circulait partout, et venait mourir dans le cœur du jeune berger.

Une seule marguerite se balançait encore sur sa tige, au milieu de l'herbe desséchée ; cette reine modeste des prairies attacha les regards d'Olivier, elle lui retraçait Marie : tout ce qui était simple et gracieux lui ressemblait ; et il se plaignit à cette fleur comme à sa bien aimée.

Marguerite, fleur de tristesse,
Je t'aime mieux qu'une autre fleur :
De ma jeune et simple maîtresse
Ne m'offres-tu pas la candeur !

L'auréole qui te couronne
Attire et repose les yeux ;

Le doux éclat qui l'environne
Est l'aimant d'un cœur malheureux.
Ruisselet, dont l'eau calme et pure
Parle tout bas au voyageur,
Le bruit égal de ton murmure
Est moins égal que son humeur :
Ton onde ranime en sa course
Le tremble et le frêle roseau ;
Ainsi, sa belle âme est la source,
Chaque jour, d'un bienfait nouveau.
Et vous qui gémissez encore
Du doux gémissement des bois,
Triste écho, votre voix sonore
Est moins sonore que sa voix !
Si vous plaignez ma rêverie,
Répétez l'accent du malheur ;
Rendez-moi le nom de Marie,
Et soyez l'écho de mon cœur !

L'écho le redit et le promena long-temps ; il était perdu dans l'air, qu'Olivier l'écoutait encore… puis, comme sortant d'un songe, il se retrouva seul, et s'éloigna.

Les routes inégales qu'il suivait, reculèrent le but de son voyage ; de lourds nuages couvraient les journées, et ôtaient aux nuits leur fraîcheur salutaire. Un soir, égaré du chemin, excédé de fatigue, il s'arrêta au pied d'une cabane, n'osant y frapper si tard : un banc de gazon, qui se trouvait à la porte, lui servit de lit ; il attendait impatiemment l'heure où les bergers vont aux champs, pour leur demander et reprendre sa route, lorsqu'il entendit ouvrir une fenêtre de la cabane. L'obscurité couvrait en-

core la vallée et les maisons ; mais il distingua les voix de deux femmes qui causaient ainsi entre elles :

« Peux-tu dormir, paresseuse bergère !
Dans ton laitage a-t-on mis des pavots ?
Éveille-toi ! l'alouette légère
Chante le jour et l'heure des travaux. »
« Non, non, ma sœur, ce n'est point l'alouette ;
Elle sommeille avec son chant d'amour :
C'est un berger dont la tendre musette
Durant la nuit te fait rêver au jour. »

« Ouvre les yeux ! vois l'étoile brillante
Qui vient chercher le pasteur matinal.
Son doux rayon chasse la nuit brûlante,
Et du ruisseau fait blanchir le cristal. »
« Non, le rayon qui perce la feuillée,
D'aucun pasteur n'avance le réveil ;
Et cette lampe éclaire, en sa veillée,
L'impatient qui trouble ton sommeil. »
« Quoi ! ta paupière est encore accablée,
Tu dors !... Pour toi la nuit règne toujours.
Mais nos bergers causent dans la vallée,
Et ta lenteur fait déjà leur discours. »
« Non ! c'est l'écho qui m'appelle dormeuse.
Tous les bergers ne sont pas amoureux !
Je n'en vois qu'un... et je suis si peureuse !
J'irai, ma sœur, quand il en viendra deux. »

« L'amour les éveille, dit Olivier, pour les réunir aux bergers qui les aiment. Qu'il est heureux de s'éveiller ainsi ! » Il se disposait à s'éloigner, lorsqu'il crut voir quelqu'un marcher dans

l'ombre ; un chien accourut vers lui en grondant, et retourna pour avertir son maître, qui, surpris de rencontrer à cette heure un étranger, lui demanda ce qu'il voulait ? Olivier l'aborda, lui dit qu'il s'était écarté de sa route, s'étant perdu la veille dans la vallée.

Ils continuaient à s'entretenir quand les deux sœurs accoururent. « Que le plus importun soit puni, dit la dormeuse en se frottant les yeux, je porterai contre lui mes plaintes à ma mère ; mais elle récompensera celui qui laisse dormir les bergères. » — « Je ne demande, dit Olivier, que la route que j'ai perdue. » La jeune fille, toute honteuse, s'enfuit dans la cabane, et sa sœur l'y suivit. Le berger matinal, riant de la méprise et de leur frayeur, conduisit l'étranger sur le bord du grand chemin, lui souhaitant un bon voyage et d'heureuses amours.

Vers la chute du jour, il arriva au village du vieux pasteur ; sa maison à demi cachée dans les arbres lui fut montrée par un enfant. Il en passa le seuil en invoquant son père, au nom duquel il s'offrit aux yeux du vieillard. La bienveillance suit le nom d'un honnête homme ; et le vieillard assis devant un grand feu, suivant l'habitude des campagnes après la moisson, se leva aussi vite que son âge le lui rendait possible, regarda long-temps le jeune voyageur avec émotion, l'attira vers lui, et le pressa en silence contre sa poitrine. Olivier, plus ému encore, regardait avec respect cette tête vénérable qui s'inclinait vers lui ; et lorsqu'il sentit fléchir ses genoux devant le vieillard, il crut s'agenouiller devant son père, et il pleura.

« Olivier, lève-toi, lui dit le vieillard d'une voix calme et affectueuse. J'ai perdu l'ami de ma jeunesse, tu seras celui de mes vieux jours. Je ne puis te rendre ton père… qui peut rendre un

père ! Mais je t'en parlerai, et tu m'aimeras. Ma mémoire chancelle sur mille souvenirs, mais mon cœur est plein de lui. Ta mémoire aidera la mienne ; mon cœur répondra au tien ; car je le vois, tu es un bon fils, tu pleures en voyant l'ami de ton père, comme tu pleurerais en voyant son ombre : lève-toi donc, et viens t'asseoir à mon foyer ; nous parlerons de lui ! »

Olivier se croyait charmé d'un rêve heureux ; et craignait de s'éveiller. Il suivait les regards, les gestes du bon vieillard… Oui, pensait-il, c'est l'ombre chérie de mon père. Oh ! que cela fait de bien, seulement d'en entendre parler avec tendresse !… Cette maison tranquille, cet accueil paternel, tout ranimait son âme, tout y versait la confiance qui guérit… qui soulève au moins le poids d'une longue tristesse.

En peu de jours, il fut établi, reconnu et salué dans le village comme l'ami d'un homme chéri des vieillards et des enfans. On respecte ceux que la vertu protège. Olivier ne voyait donc enfin autour de lui que la bienveillance et l'amitié ; mais l'amour gémissait au fond de son cœur. C'est là qu'il entendait sans cesse la douce voix de Marie. Elle y vivait, elle y régnait avec ses grâces naïves, avec ce sourire de douleur qui la rendait si charmante dans leurs adieux. Poursuivi par cette image tendre qui semblait lui reprocher sa fuite, il l'emportait le matin dans les champs attristés par l'hiver ; après en avoir soupiré tout le jour, il rentrait avec elle, consumé d'une morne tristesse. Les veillées où la joie éclatait par des chants n'étaient pour lui qu'un surcroit de déplaisir ; sa voix ne se fit jamais entendre au milieu de cette mélodie rustique qui fatiguait son âme, au lieu de la distraire. Les jeunes serviteurs du vieillard, encouragés par le sourire de leur maître,

rassemblés autour du feu, se livraient à toute leur gaîté ; mais c'était en vain qu'ils chantaient chaque soir aux oreilles d'Olivier :

La chanson du pêcheur
A frappé le rivage ;
Et les échos en chœur
L'ont portée au bocage.
Berger, réveillez-vous !
Cherchez votre bergère ;
Elle est au rendez-vous,
Peut-être sans sa mère.
Suivez ce bel agneau,
Messager de tendresse ;
Il rejoint son troupeau,
Rejoignez sa maîtresse !
Si vous cherchez l'Amour,
Belles de haut parage,
Abandonnez la cour,
Et venez au village.

Le pauvre berger les regardait rire : l'ami de son père l'observait en silence, remarquait sa pâleur, et cherchait à pénétrer la cause de l'ennui profond qui paraissait miner sa vie.

Retiré sous un vieux chêne dont les branches à moitié dépouillées offraient un triste asile à son affliction, Olivier se croyant seul, livrait un jour sa pensée à Marie, la regardait dans le passé, la voyait dans l'avenir ; mais quel avenir !... Un soupir s'échappa vers lui ; ses yeux, en se levant au ciel, rencontrèrent l'œil attentif du vieillard, qui depuis long-temps était attaché sur lui. Il quitta vivement le tertre où il était assis. Le bon vieillard y prit place : Olivier se tint à son tour immobile devant lui. Il crai-

gnait la raison d'un vieillard : Pouvait-elle être plus sévère que la sienne ? N'avait-elle pas résisté aux larmes de Marie ?

« Olivier, lui dit le pasteur, pourquoi t'isoler des bergers de ton âge ? Pourquoi cette humeur grave, ce front distrait, au milieu des tableaux rians qui entourent ta jeunesse ? Je fus l'ami de ton père. Parle-moi, car si tu l'avais encore, tu lui devrais le secret de ton ennui, comme lui s'efforcerait de l'adoucir. Olivier ! parle-moi, car je fus l'ami de ton père ; et tu me vois ici pour le remplacer. »

Olivier n'eut pas la volonté de résister au nom de son père ; et, les yeux baissés par la crainte, il laissa toute son âme s'épancher dans l'âme du vieillard qui l'écoutait avec attention.

« Je venais vers vous, dit-il ; je suivais l'ordre de mon père ; votre nom m'était cher et sacré, je l'avais recueilli dans son dernier soupir. Le hasard... non !... mon sort, me fit traverser un village, le plus beau de la terre ; il a donné le jour à Marie !... Une jeune fille me regarda, ce regard enchaîna mes pas et mon cœur, j'y vis le ciel ; mais un ciel nouveau, plus ravissant, plus pur, je crois, que celui qu'habitent les anges et mon père ! Je la croyais pauvre, parce qu'elle était simple ; je l'aimai, parce qu'il faut aimer dès qu'on la voit ; j'appris qu'elle était riche, je l'appris avec douleur, car je n'osai plus l'aimer ; et pourtant, je ne pus résister à la douceur de lui parler ; de la voir, de la servir !... Comment ne pas se croire heureux de servir Marie ! Son premier regard m'avait dit : je t'ordonne de m'aimer ; son sourire ajouta : je te prie de m'obéir. Bonne, belle, sensible, Marie me distingua malgré ma misère, je ne cherchais point à être remarqué ; elle me distingua de même sans le chercher. Douce et cruelle faveur du ciel ! ne deviez-vous un moment charmer mon âme, que pour déchirer l'âme

tendre de Marie ! Je fus envié d'un méchant ; sa basse jalousie épia les naïves paroles de la bergère ; il surprit son secret et le mien ; il vint me reprocher lâchement mon infortune, m'accuser de séduire l'innocente Marie… ô mon père ! de la séduire, de n'aimer que son héritage ; et il railla jusqu'à mon respect pour elle. Je ne pus venger cet outrage sur le serviteur de ma jeune maîtresse ; il s'enfuit après cette grossière injure ; je dédaignai de faire un pas pour l'atteindre. En punissant ce mauvais pâtre, il fallait fuir comme un coupable ; tout le hameau se fût soulevé contre un malheureux étranger, et la douce Marie blâmée de m'avoir accordé son choix. Je m'en allai, mon père, ou plutôt je m'arrachai de cette belle fille qui doit rester l'honneur et la gloire de son village. Je remplis alors le vœu de mon père, mais trop tard pour le repos de mon cœur, qui, vous le voyez, ne peut se consoler, même auprès de vous, de ne plus voir Marie. »

— Marie ne partage donc pas ton amour ?

— Elle m'a dit en me voyant partir : « Olivier ! ne t'en va pas, car je mourrai. »

— Et tu as pu la quitter ?

— Hélas ! j'avais ouï dire qu'on ne mourait pas d'amour ; et je le croyais alors. —

Il détourna ses yeux pleins de larmes.

« On n'en meurt pas, dit le vieillard en se levant. Pauvre Olivier ! tu me ferais croire le contraire. » Il s'éloigna.

Son jeune ami le regarda tristement aller, et retomba dans sa rêverie habituelle. Il trouva le lendemain l'ami de son père, qui l'avait devancé aux travaux, s'occupant lui-même à passer en re-

vue ses troupeaux nombreux. Il tendit la main à Olivier, et lui dit : « Chacun a ses peines ; tu vas en juger. Une bergère obscurcit ton sort ; tu languis loin d'elle, et l'âge destiné au bonheur pour les autres hommes, se passe pour toi comme une nuit d'hiver. Mon âge, moins brillant, mais paisible, se voit tout-à-coup tourmenté ; ma vie, troublée vers son déclin, est un jour qui va s'éteindre dans les nuages… Olivier, tu m'as donné ta confiance, reçois la mienne.

« Si je ne puis te guérir d'un chagrin qui charme ceux qu'il tue, aide-moi du moins à chasser le mien ; je veux m'endormir en paix. J'ai un fils, et un fils digne de moi ; mais si l'on meurt loin d'une maîtresse, il est difficile de vivre loin d'un fils ! Il s'est choisi une compagne ; mais, hélas ! hors de ce village. Comme Marie, elle fait la gloire et l'ornement du sien. Je n'ai pas exigé qu'il l'oubliât pour son vieux père ; rien ne pouvait lui tenir lieu d'elle ; mais qui peut me tenir lieu de lui ?… Veux-tu me suivre, Olivier ? Tu seras le témoin de ma joie ; et ta tristesse en sera plus légère : le temps, l'amitié pourront te consoler du mal que t'a fait un amour imprudent. Veux-tu me suivre ? »

« Partout », dit Olivier.

« Chasse donc devant toi ces troupeaux ; c'est l'héritage de mon enfant : un sûr gardien veillera le reste pendant notre absence ; car si je reviens mourir dans cette maison qui m'a vu naître, Olivier ! promets-moi d'y revenir encore avec moi. »

Le berger posa la main du vieillard sur son cœur, et ne répondit que par un regard expressif.

Quand le jour eut dissipé les brouillards légers qui couvraient le village, ils en étaient déjà loin.

Un froid sec, un ciel épuré que le soleil égayait d'un souvenir, rendirent leur marche facile. On lisait sur le front du vieillard qu'il allait au-devant du bonheur. Les rayons blancs du soleil de l'hiver tombaient sur ses cheveux, et rendaient leur blancheur plus éclatante. Il guidait de l'œil son jeune compagnon, qui, souvent distrait, veillait sur le troupeau ; mais il avait beau cheminer, ce n'était pas le bonheur qu'il voyait devant lui !

Ils s'arrêtèrent la nuit dans une riche ferme, dont le vieux pasteur connaissait le maître ; et, au point du jour, ils se remirent en chemin. Olivier s'efforçait de vaincre sa tristesse, pour répondre aux discours du vieillard qui s'égayait à mesure qu'il approchait du but de son voyage.

« Les chemins coupés que je t'ai fait prendre, dit-il enfin, en atteignant le sommet d'une montagne, ont abrégé la route. J'ai tant de fois parcouru ces belles campagnes, que tous les détours m'en sont familiers. Si je t'avais laissé le soin de nous conduire, nous aurions voyagé long-temps ; car je le vois, Olivier, tu ne connais pas ce sentier qui tourne autour de la colline ; presse-toi d'arriver au bout, et dis-moi si rien de plus beau s'est jamais offert à tes regards ? »

Olivier s'avança, troublé d'un sentiment inexplicable ; mais arrivé à la fin du sentier, il pensa tomber aux pieds du pasteur, suffoqué de saisissement et de joie, en se retrouvant près de la maison de Geneviève qui filait auprès de la fenêtre. « Dieu ! s'écria-t-il en pressant les mains du vieillard dans ses mains tremblantes, ô Dieu ! où sommes nous ?... » Et sa voix expira dans un sourire délirant.

« Tu reconnais donc ce village ? dit le vieillard avec douceur. J'avoue qu'après le mien, il me paraît ainsi qu'à toi le plus beau de la terre ; j'y viens jouir du bonheur de mon fils, et l'unir moi-même à celle qui le distingua, le croyant pauvre et orphelin. N'es-tu pas jaloux de voir cette généreuse bergère ? et sera-t-il besoin que je te dise son nom pour l'aller chercher ? »

« Oh ! mon père ! dit Olivier, mon père ! venez, venez ; car j'ai peur de mourir avant de l'avoir revue. » Et de toutes les forces qui lui restaient, il entraînait le vieux pasteur.

« Crois-moi, mon fils, dit le pasteur en riant, va m'anoncer à cette bergère ; demande lui la permission d'amener ton père devant elle. Il faut ménager une jeune fille ; la présence d'un étranger lui ferait peur. Je t'attendrai dans cette chaumière ; j'ai plus besoin que toi de m'y reposer. »

Il entra chez Geneviève, et le berger balbutiant encore sa reconnaissance, s'élança vers le champ de Marie, n'y vit rien que des moutons et un pâtre, qu'il renversa dans sa course rapide comme le vol d'un oiseau. Le pâtre resta par terre, frappé de l'apparition d'Olivier. C'était Lucas, qui, tout étourdi de sa chute, et plus encore troublé par la frayeur, le regarda courir, persuadé qu'il voyait voltiger un esprit.

Olivier, hors d'haleine, s'arrêta tout à coup. Son cœur palpitant se resserra quand il fut près de la maison, et qu'il la trouva fermée. « Où est Marie ? se dit-il avec terreur ; sa maison est déserte ; les ronces croissent à la porte ; elles en gênent le passage… Marie n'y est donc pas entrée depuis long-temps ? Où est Marie ? où est Marie ? » s'écria-t-il encore, et il se remit à courir hors de lui-même.

En passant près de la cabane de berger qu'il avait habitée quelques mois auparavant, il en vit sortir un mouton qu'il crut reconnaître ; c'était le sien, c'était l'agneau qu'avait aimé Marie ; il se baissa vers lui pour lui rendre les caresses qu'il semblait lui faire ; et le mouton retourna vivement dans cette cabane où le suivit son maître. Oh ! qu'il fit bien de l'y suivre ! Marie, assise la tête baissée sur son sein, le front voilé de ses beaux cheveux, s'offrit aux yeux d'Olivier ; une douce pâleur couvrait son charmant visage : elle semblait dormir. C'était l'ange de la douleur. Mais si rien n'était plus triste que son repos, rien ne fut plus touchant que son réveil.

« Olivier ! dit-elle en le voyant à genoux, et en fixant sur lui ses regards enchantés, Olivier ! c'est toi !… »

« Marie ! ma douce maîtresse, je suis près de vous ; mon cœur m'y ramène. Oh ! reconnaissez-moi ! »

Et la jeune bergère pencha sa tête sur le cœur d'Olivier pour y cacher ses larmes.

« Plus de larmes ! lui dit-il avec tendresse ! — et ses larmes tombaient sur les mains de Marie.

« Est-ce que je pleure, dit-elle avec sa douceur angélique ? Eh bien ! laisse-moi pleurer devant toi, non pour te punir des larmes de l'absence, mais pour en effacer l'empreinte brûlante. La vois-tu sur mes joues, cette chère et cruelle empreinte ? Les larmes du retour, Olivier, ont une douce fraîcheur ; elles calment la fièvre… laisse-moi pleurer !

« Mon amie ! veux-tu voir mon père ? veux-tu voir celui qui m'a conduit vers toi ? »

« Ton père ! reprit-elle en rappelant ses idées ; tu n'en avais plus autrefois… M'as-tu trompée ou me suis-je trompée ? Sait-il que je ne suis qu'une bergère, et vient-il aussi pour s'en aller ?… »

« Crois à mon amour, Marie, il est vrai comme toi-même ! Confie-toi au respect que ta vertu, que ta bonté m'inspirent. Tu sauras tout, ma bien-aimée ; mais veux-tu voir mon père ? Laisse-toi conduire sans crainte ; laisse-moi te guider vers le vieillard si bon qui m'a rendu l'existence et Marie ! »

Elle se leva, le regarda timidement, et se laissa conduire par la main, sans rien comprendre à tout ce qui se passait autour d'elle et dans son âme.

Geneviève avait déjà raconté trois fois au vieux pasteur qu'elle était cause qu'un jeune berger, beau comme le jour, était descendu à la grande prairie ; elle recommençait une autre fois, lorsqu'Olivier entra précédé de Marie, qui, les yeux baissés, salua le vieillard et rougit.

— Bergère, dit-il en lui prenant la main, je viens vous demander le bonheur de mon fils, car il l'a laissé dans ce village. »

— Oh ! dit Marie, si vous êtes son père, il n'a pu vous cacher que tout mon cœur avait payé son chagrin. »

Olivier, dans une ivresse muette, se précipita aux genoux du vieillard, et les tenait embrassés. Marie y tomba pénétrée de la même émotion ; et leur silence confondit les pensées de leurs âmes.

Geneviève, tout émerveillée du retour d'Olivier, du riche troupeau qu'il ramenait, du ravissement qu'elle voyait dans les yeux de Marie, ne pouvait se lasser de bénir le ciel et de rappeler le

jour de la noce de Julien. — Mon rêve est rempli, leur dit-elle : je vous verrai entrer à l'église de mon village ; et ce beau berger n'oubliera pas qu'après Dieu, c'est la main de Geneviève qui l'y a conduit. »

Marie pressa vivement cette main sur son cœur reconnaissant. Lorsqu'elle parut à l'autel, conduite par le vieillard, parée enfin pour l'hyménée, elle se serra doucement contre le cœur d'Olivier, sourit sous son voile à Claudine, morte d'amour à seize ans !... et retrouva pour elle un soupir au milieu de sa joie.

Le bon vieillard, fier un moment d'être riche, invita le hameau tout entier à la fête. Tout le monde y accourut gaîment. Annette surtout sentit et partagea le bonheur de Marie, la regarda en souriant, et lui montra le bel enfant qu'elle allaitait encore.

On avait retenu la ronde de l'étranger de la plaine. Annette, que cette ronde avait fait sourire, dit tout bas à Julien de la demander, afin qu'elle l'apprît tout entière ; car son refrain consolant roulait toujours dans sa mémoire. La voix faible encore de Marie fit un doux effort pour s'unir à celle d'Olivier ; mais son cœur et sa voix tremblèrent longtemps de souvenir, en répétant, même avec lui : On n'en meurt pas !

Toutes les jeunes filles entouraient le père d'Olivier ; elles le regardaient curieusement comme un bon génie qui préside aux mariages. Il leur prenait les mains, riait, les poussait à la danse, en essayant lui-même quelques pas.

Ce beau jour semblait finir l'hiver ; les rubans et les feuillages tapissaient les murs ; les jeunes filles remplaçaient les fleurs ; on se croyait aux champs ; l'amour y jetait du soleil.

Le noir Lucas fut obligé de danser ; mais, plus lourd que de coutume, il marchait sur les pieds de tout le monde ; et Rose, qui était rieuse, se moqua de lui.

Enfin le vieux pasteur emmena chez lui les jeunes époux. — Ô mes enfans, leur dit-il en les recueillant tous deux sur son cœur, je bénis mon voyage sur la terre : près d'arriver au terme, je vois votre bonheur ; et mes yeux se fermeront doucement sur mon ouvrage. »

FIN.

Tome 1 · Lucette

Sur les bords gracieux de l'Adour, au pied des Pyrénées qu'elle arrose, une cabane égayée par les rayons du soleil levant s'ouvrait dans la vallée. Le printemps portait sa couronne d'un front calme et serein ; qu'elle est belle et brillante dans les vastes campagnes de ce pays enchanté !

Lucette, sur sa porte, les yeux encore pleins de sommeil, livrait sa pensée du matin aux rians présages qui éclataient dans les prairies couvertes de rosée ; on devait y danser tout le jour, et l'Aurore ouvrait la fête en y jetant des fleurs.

Après avoir caressé d'un regard les plaines et la colline, après avoir fixé long-temps une autre cabane qui venait aussi de s'ouvrir, Lucette, tout agitée d'une grande idée, rentra précipitamment dans la chaumière où sa mère préparait les atours de cette belle journée.

Ma mère, dit-elle, aviez-vous déjà quatorze ans, quand votre père vous dit : Ma fille, il faut choisir un berger pour vous conduire aux prairies les jours de fêtes ? — Et sa mère, interdite à cette question, s'arrêta au milieu de la cabane, en regardant sa fille avec surprise. — Si le temps passé t'intéresse, dit-elle enfin, j'en avais seize et bien des jours. — Seize et bien des jours ! s'écria Lucette. Ah ! que je me suis trompée ! Et ses yeux se baissèrent ; car elle n'avait que quatorze ans.

Vraiment, reprit Marguerite, je crois, Lucette, que tu as rêvé de mon père ; mais aurait-il dit à une enfant de se choisir un berger ? — Une enfant ! répéta Lucette, le cœur gros… La sœur d'Alexis n'a pas plus que moi, et vous lui disiez un jour : Rose, te voilà grande, il ne faut plus courir comme une enfant ; tu fâcherais ta mère, et je veux que tu deviennes l'exemple de Lucette, qui est plus folle que son chevreau. — Justement, ma fille, plus folle qu'un chevreau ; et tu n'as pas changé depuis cette leçon, qui était pour toi. — Oh ! ma mère ! reprit vivement Lucette, vous n'avez pas vu comme je suis changée, comme je reste quelquefois une heure à la même place, si profondément occupée, que l'on m'y croirait tenue par des racines. — De quoi donc si profondément occupée ? demanda Marguerite avec un regard pénétrant. — De ce qu'il faut faire pour n'être plus une enfant, ma mère. — Nous avons du temps pour y songer, Lucette ; car vous êtes une trop petite fille pour penser toute seule. — Il faut donc avoir pour cela seize ans et bien des jours ? dit Lucette d'une voix timide. — Il n'est pas l'heure de t'en parler, mon enfant : habillez-vous, allez à l'église, et demandez à Dieu d'être sage. — Que me donnera-t-il, ma mère, si je suis bien sage ? — Il vous donnera, ma fille, une bouche riante, un sommeil sans rêve, et vous ôtera les larmes

qui roulent dans vos yeux. — Hélas ! dit Lucette, qu'il me laisse rêver, et me donne seize ans !

Les habits de fête furent lentement ajustés. Le ruban bleu noué avec distraction, la collerette jetée au hasard dans le corset où Lucette respirait avec peine, quoiqu'elle ne l'eût guère serré. Elle eut pourtant la force, quand tout fut fait, de se lever sur ses pieds jusqu'au petit miroir qui pendait à la muraille, pour juger au moins comment tombaient ses cheveux sous son chapeau. En la voyant ainsi se hausser, Marguerite prit dans ses deux mains sa taille délicate, et la souleva jusqu'au miroir, en lui disant : Tu es si petite, ma Lucette, que tu n'atteindras de longtemps à cette hauteur.

Cette réflexion attrista tout-à-fait le maintien de Lucette, qui oublia devant elle le lait et le pain de son déjeuner, et qui se leva deux fois, croyant entendre la cloche, qui ne sonnait pas. À la fin, cette cloche appela tout le village à l'église ; les yeux de Lucette se tournèrent vers la cabane de Rose, qu'elle vit descendre en courant au-devant d'elle. Allez, mes filles, dit sérieusement Marguerite, priez pour vos mères.

Lucette et Rose entrèrent à l'église en se tenant par la main. Rose voulut appeler son frère Alexis, qui, plus rouge que les œillets attachés à son habit, se cachait près du portail. Mais Lucette arrêta sa compagne, et lui dit : Il faut prier, Rose ; et ton frère nous distrait toujours. Elles se mirent toutes deux à genoux. L'orgue, qui remplissait l'humble enceinte d'un bruit imposant, saisit Lucette d'une crainte religieuse. Il lui sembla cette fois entendre la musique du ciel, dont la voix lui répétait mot à mot tout ce que lui avait dit sa mère. Pénétrée de cette idée, elle crut voir, en priant Dieu, sa sainte et douce image courroucée contre elle ;

cette vue lui perça le cœur. Elle joignit les mains avec une humilité profonde, et promit à l'image qui la fixait de ne plus répondre au frère de Rose avant d'avoir seize ans et bien des jours… Elle offrit la même prière à la Vierge, qu'elle osa regarder avec moins de frayeur, en lui faisant une grande révérence ; et sortit de l'église, réunissant dans son cœur plus de dévotion et de tendresse qu'on n'en peut d'ordinaire éprouver à quatorze ans.

Alexis, dans la foule, se glissa moitié craintif, moitié riant, entre les deux compagnes. La pauvre Lucette, en se retournant, toucha presque son visage avec le sien ; tout son sang lui monta au front. Elle y porta les deux mains en fuyant vers sa cabane, sans répondre à Rose, qui criait : Viens donc ! et qui, toute surprise de l'humeur sauvage de Lucette, s'en alla en sautant, quoique un peu triste, jouer dans le village.

Marguerite, qui vit rentrer Lucette hors d'haleine, et colorée jusqu'aux yeux, lui dit : Tu ne saurais parler maintenant ; et ton cœur bat comme celui d'une fauvette qui s'est laissé prendre. Oh ! que les enfans aiment à courir ! — Me voilà, ma mère, dit Lucette ; puis elle ajouta tout bas : Hélas ! comment donc faire ?

Marguerite avait le secret de sa fille ; elle-même l'avait livré dans sa candeur. Savait-elle aussi le nom du berger qui l'éveillait avant le soleil ? La fête, sans doute, allait le lui faire deviner. Mais Lucette s'y tint constamment près de sa mère, les yeux baissés comme à l'église. Elle ne voulut pas danser dans le rond des petites filles, formé un peu loin des autres groupes ; Rose y régnait seule ce jour-là. Seule, elle instruisait ses plus jeunes compagnes, leur apprenait les figures et les chaînes, en profitant du même hautbois dont les sons perçans étonnaient les échos les plus lointains, sans pouvoir distraire un moment la pensive Lucette. Elle

refusa tous les bouquets qu'on lui vint offrir, changea seulement le sien avec Rose, qui un instant après l'avait déjà perdu ; et ce jour, qui s'était levé riant et couronné de fleurs, se coucha sans avoir tenu sa promesse à Lucette. Elle rentra lasse de n'avoir pas dansé, triste d'avoir vu rire des bergères de seize ans, honteuse de n'avoir été appelée que par les petites filles ; ce qui troubla ses idées, les mêla de tristesse, de confusion, et fit tomber sur son cœur un poids douloureux qu'il s'efforçait de soulever à tout instant par un profond soupir.

Le lendemain, le temps était malade, comme le cœur de Lucette. Marguerite, qui l'aimait, ne voulut pas l'envoyer aux champs par la pluie. La jeune bergère disait, en regardant les nuages : Ah ! s'il pouvait pleuvoir demain encore, et tous les jours ainsi, jusqu'à ce que j'aie seize ans, je resterais à la chaumière ! Alexis n'oserait peut-être m'y venir chercher ; il ne saurait pas la réponse de ma mère ; je ne serais pas obligée de lui dire que je suis encore un enfant, que j'ai deux ans à l'être, que je ne puis choisir à présent le berger qui me plaît le mieux dans le village, et qu'il faut oublier que c'est Alexis !... Mon Dieu ! s'il faut seize ans pour aimer, pourquoi les a-t-il avant moi ? S'il allait ne pas m'attendre ! s'il choisissait une grande bergère ! si je le voyais un jour la conduire aux prairies et danser avec elle !... Ah ! faites, mon Dieu, que je devienne aveugle comme la vieille Manette ! que je perde le souvenir de mon Alexis d'aujourd'hui, et que je garde, seulement pour vivre, le souvenir d'Alexis d'autrefois !

Ces pensées ne faisaient pas courir la journée bien vite ; jamais Lucette n'en avait passé qui lui ressemblât. Si elles sont toutes pareilles, jamais ces deux années ne finiront, disait-elle encore ; et, malgré le vœu qu'elle avait fait le matin pour qu'il

plût deux ans, elle ne put s'empêcher, vers le soir, de regarder au coq de l'église pour savoir s'il tournait au beau temps.

Rose ne parut pas sur la colline où les yeux de Lucette erraient avec tristesse. Lasse de n'y voir que les vignes agitées par le vent et la pluie, elle tourna le dos à la porte, et se pencha sur son ouvrage, car la nuit commençait à rembrunir les objets. Marguerite veillait, dans la seconde chambre, à des soins de ménage ; n'ayant pas de raisons pour s'attrister de la pluie, elle chantait, d'une voix monotone, une chanson qu'elle avait apprise de son père. On oserait presque dire, d'après cette chanson, que Marguerite avait eu aussi besoin d'une leçon avant seize ans ; car on ne fait guère au village que ce qu'on a vu faire à ses parens. Quoi qu'il en soit, Lucette apprit à son tour cette chanson de Marguerite :

Mères, ne dormez plus ! on parle de printemps ;
Il apporte des fleurs pour le tourment des mères.
Imitez le berger ; aux agneaux imprudens
Il donne avec des fleurs quelques herbes amères.
Le mouton veut brouter ; la chèvre veut gravir :
Il faut un doux lien à la chèvre volage ;
Et le petit mouton pousse en vain un soupir ;
Le berger mieux que lui connaît le pâturage.
Toi, qui trop jeune encor, veux danser sur les fleurs,
Prends garde, pastourelle, au choix de ta couronne ;
Le printemps en a deux, qui tombent à l'automne ;
L'une laisse des fruits, l'autre laisse des pleurs.

Lucette rêvait à ces deux couronnes. Tout absorbée dans son premier chagrin, elle n'entendit pas que la porte s'ouvrait, qu'on marchait doucement, qu'on respirait près d'elle… Voilà qu'en

étendant la main qui lui couvrait les yeux, elle rencontre la main d'Alexis qui allait jeter des fleurs dans son tablier. Elle eut bien peur, car sa tête se pencha sur sa chaise, et son visage devint si pâle, si pâle, qu'Alexis croyant qu'elle avait froid, s'approcha pour lui rendre un peu de chaleur. Cette intention, qui prouvait un bon cœur, fut pourtant mal payée de Lucette. — Alexis, dit-elle en le repoussant, va-t-en vite, ne viens plus où je suis ; c'est la première fois que tu m'as fait peur ! — Alexis, les mains pleines d'œillets, fut si interdit, qu'il les laissa tous tomber sans dire un mot. Lucette, en grande hâte, les ramassa, et les jeta hors de la chaumière, sans guère savoir ce qu'elle faisait. Aussi, par distraction, en laissa-t-elle tomber dans sa collerette, tandis qu'Alexis, muet de surprise, suivait tristement des yeux les fleurs qui volaient en l'air par la porte.

Ô Lucette, dit-il enfin, voilà donc comme tu me consoles de ne m'avoir pas regardé hier à l'église ? et… Lucette, troublée, posa sa main sur la bouche entr'ouverte d'Alexis, et lui répéta plus bas : Va-t'en, va-t'en vite, ne viens plus jamais. Et le petit berger, sans savoir plus qu'elle ce qu'il faisait, baisait presqu'en pleurant cette main cruelle qui lui ôtait le moyen de se plaindre. Son chagrin était si vif, qu'il pressa l'ingrate Lucette contre sa poitrine oppressée. La frayeur de la jeune fille devint alors si grande, que, se dégageant de ses bras avec effort, elle lui dit d'une voix étouffée : Va, méchant ! je te crains plus que ma mère ! et si tu ne t'enfuis, je ne demanderai plus à Dieu d'avoir seize ans pour toi.

Il s'en alla donc, ce pauvre Alexis, et gagna la porte comme un criminel ; mais, hélas ! en ignorant son crime. Lucette retomba sur sa chaise, où sa mère la trouva immobile et comme endormie. Elle s'approcha d'elle, l'observa quelque temps en silence ; et,

mettant la main sur son cœur qui battait avec plus de violence que quand on a couru, lui dit, pour l'éveiller : Est-ce encore mon père que tu vois en rêve, Lucette, ou quelque mauvais songe te fait-il palpiter ainsi ? Lucette, confuse, passa son tablier sur ses yeux, et balbutia des mots que Marguerite n'entendit pas. Le sommeil t'accable, mon enfant, couche-toi. C'est peut-être le vent qui t'endort ; mais il fera beau demain ; et ta chèvre, que tu as oubliée deux jours, a besoin de courir dans l'herbe fraîche.

Lucette se déshabilla, et ce fut alors qu'elle vit tomber de sa collerette les œillets placés là dans sa distraction ; son regard craintif chercha celui de sa mère, qui, voyant ce bouquet s'échapper de son sein, lui dit : Ramasse-le donc, Lucette ; tu n'as pas plus de soin de tes bouquets que de ta chèvre. Ces œillets sont beaux, et les jeter dès qu'ils sont cueillis, n'est pas d'un bon cœur. Hélas ! comment donc faire ? dit encore tout bas Lucette. Elle releva les innocentes fleurs, les mit sur son lit, où, s'il faut le dire, aucun rêve ne troubla son sommeil ; elle écouta si le vent n'était plus en colère ; elle pensa toute la nuit qu'en effet sa chèvre reverrait avec joie la prairie, et qu'elle avait bien besoin de soleil et d'herbes nouvelles.

Aussitôt que le jour entra par la petite fenêtre, elle courut, pour obéir à sa mère, donner la clef des champs à la chèvre captive, qui s'y jeta joyeusement et se mit à brouter. Sa jeune gardienne, la voyant si vive et si hardie, se promit bien de ne pas la quitter des yeux. La chanson de Marguerite lui roulait dans la mémoire ; elle voulut la chanter, et s'assit au bord du ruisseau. L'air de Marguerite n'allait pas à sa voix, car elle ne fit que songer aux paroles, qui amenèrent une foule de pensées. Ainsi la matinée s'écoula moins lentement que la veille. Le soleil ranimait les

paysages ; l'âme attristée sent son influence comme la plante, qu'il pénètre d'une vie nouvelle, et qui se relève de la terre, où le vent l'avait courbée.

L'autre moitié du jour commença ; il fallut retourner à la plaine. Elle était grande, cette plaine, et l'on n'y voyait que Lucette et la chèvre, la chèvre et Lucette ; c'était peu pour cette immense solitude où il n'y avait guère d'ombrage ; et la chaleur y devint excessive.

La bergère, quoiqu'au bord du ruisseau voilé par les saules, en fut bientôt accablée. Elle se pencha pour sentir un peu la fraîcheur de l'eau, dont le bruit seul lui avait répondu tout le jour. Elle se vit dans cette eau claire qui courait sur les cailloux, et s'aperçut que quelques fleurs cueillies le matin pour sa coiffure languissaient sur son front. Quand on souffre, on plaint tout ce qui a l'air de souffrir ; elle les plaignit. Pauvres fleurs ! dit-elle, vous étiez gaies ce matin, et vous voilà tristes, comme si vous attendiez quelque chose… Si c'était un peu de fraîcheur, ce ruisseau vous la donnerait… Allez y donc, et soyez plus heureuses que moi.

Elle les regarda tournoyer et suivre le courant. Cette eau va vite, pensait-elle, le temps ne va pas ainsi ; il s'arrête auprès des bergères de mon âge. Je sens bien qu'il s'arrête, et déjà les petits flots qui passaient tout à l'heure sous mes pieds sont perdus dans la campagne. Que ne puis-je leur confier deux de mes années comme ces fleurs ! Ah ! quel poids de moins sur ma vie ! qu'elles sont lourdes !… qu'il fait chaud !… Et la bergère laissa tomber sa tête sur son épaule.

Rose n'avait point paru, et pourtant Lucette l'avait beaucoup cherchée des yeux, tantôt sur la colline, tantôt dans la vallée.

Cette absence de sa chère compagne était peut-être la cause de l'abattement de Lucette. À la fin, ne pouvant plus résister à l'ardeur du jour, elle imagina qu'elle serait plus calme ailleurs.

Dix fois elle avait oublié sa chèvre, qui la désolait par sa pétulance. Comment garder une chèvre quand on regarde sans cesse après quelqu'un qui ne vient pas ? Elle appela le petit-fils de la vieille Nanette, qui jouait aux papillons, et lui remit le soin de cette chèvre indocile, lui promettant du lait pour payer sa peine. L'enfant s'assit, charmé de garder une chèvre ; et Lucette s'avança vers le bois, où elle espérait au moins respirer librement.

Elle se trompait ; ce n'était pas le soleil tout seul qui la rendait brûlante. Enfin elle se l'avoua ; car, après une heure d'attente, ne voyant pas venir le repos qui la fuyait, de grosses larmes coulèrent sur ses mains, tandis qu'elle écoutait l'alouette et les chants lointains de quelques bergères.

L'alouette était trop haut pour l'entendre ; elle lui disait pourtant dans sa douleur :

Alouette, hélas ! petite alouette !
Ton cœur est content, ta voix peut chanter ;
Tes œufs sont éclos, et la bergerette
Ne t'écoute au loin que pour t'imiter.
De ton nid d'amour tu prends la volée
Pour aller aux cieux dire ton bonheur ;
Sitôt que des cieux la route est voilée,
Tu reviens au nid reposer ton cœur.
Alouette, hélas ! sois toujours heureuse,
Au milieu des blés, du ciel et des fleurs !

Mais dans la saison qui rend amoureuse,
Demande à l'Amour d'essuyer mes pleurs.

Un bruit léger qu'elle entendit dans les feuilles la fit taire. Elle y prêta long-temps l'oreille, comme si les feuilles avaient eu quelque secret à lui apprendre ; mais le bruissement cessa, et sa tête se pencha de nouveau sur son épaule. Elle n'entendit plus l'alouette ni les bergères, ni les abeilles qui bourdonnaient dans l'air, et qui passaient près de son visage, en revenant des fleurs, ni les sons vagues de quelques musettes que le vent promenait dans le bois ; elle n'entendit plus même ce calme des campagnes, cette harmonie paisible qui endort ceux qui n'ont pas les yeux gros de larmes.

C'est ainsi que Rose la trouva, quand elle accourut de son côté. — Est-il vrai que tu pleures ? dit-elle en regardant ses yeux. — Qui te l'a pu dire ? répondit tristement Lucette ; personne ne m'a vue depuis que je pleure. — Ta chèvre est-elle perdue, pour te désoler ainsi ? — Nenni, Rose, elle est là-bas qui se réjouit dans l'herbe ; un petit garçon la surveille. — Et pourquoi viens-tu pleurer ici toute seule ? — Ah ! Rose, c'est que j'ai appris à pleurer depuis deux jours, et pour deux ans. — Quoi ! s'écria Rose, peut-on pleurer deux ans ! Où y a-t-il des causes pour une si longue peine ? — Si tu m'étais venue voir hier, tu le saurais ; mais tu n'as fait que jouer à la fête ; et à peine t'avais-je donné mon bouquet, que tu l'avais perdu. — Pour cela, non, Lucette, il n'est pas perdu. Alexis m'a appelée derrière tout le monde, et m'a tant demandé ces belles roses, que je les lui ai laissé prendre. — Alexis les a prises ? dit Lucette en rougissant. Ah ! que je suis contente de savoir qu'il n'y a pas de ta faute ! Mais hier, quand je travaillais contre la fenêtre, quand j'ai tant regardé vers ta maison, tu n'as

pas une seule fois paru pour me crier bonjour. — Eh bien, Lucette, crois-moi, j'ai voulu souvent me mettre sur la porte, c'est encore Alexis qui la tenait fermée pour regarder à travers. Il m'a fait rester là jusqu'au soir, et le soir il est sorti sans moi, disant que la colline était glissante. Après quoi il est rentré tremblant d'avoir vu de loin, nous dit-il, le vieux pâtre qui fait des sortiléges. Ma mère a ri de sa frayeur, pour l'empêcher de trembler ; mais le badinage de ma mère l'a touché jusqu'aux larmes, disant qu'il avait du courage contre les loups, mais non pas contre les sortiléges. — Est-ce tout ce qu'il a dit à ta mère ? demanda languissamment Lucette. — Oui, car il n'a plus parlé. Mais toi, Lucette, as-tu vu aussi le vieux pâtre qui jette des sorts ? — Je crois que oui, Rose... Mais tiens, poursuivit-elle en s'animant un peu, tu sauras qu'Alexis est cause de tout le mal. Et Rose, d'un air attentif, écouta les graves plaintes de Lucette, qui lui dit :

Rappelle-toi bien le jour où nous étions voilées et vêtues de blanc ; tu sais qu'après la communion nous sortîmes de l'église pour aller embrasser nos mères. Ma mère Marguerite me bénit, et me permit d'aller chez la tienne. Quand j'entrai, Alexis lui dit : Mère ! regardez Lucette ! elle ressemble ainsi à la bergère que l'on a mariée l'autre jour. Ta mère me regarda et sourit. Alexis me regardait de même, mais tant, tant, que je rougis. Je le sentis, parce que ma figure brûlait. Ta mère, qui est bonne, passa la main sur mon front, et dit : Vraiment, la voilà grande ; bientôt il y faudra rêver. Alexis rêva, et moi aussi. Quand nous retournâmes, il m'aida à descendre la colline, car mon voile m'embarrassait ; et il ôtait les cailloux qui me gênaient pour marcher. Avant d'entrer, il me dit : Si jamais tu choisis un berger pour te conduire aux fêtes, qui prendras-tu, Lucette ? — Je ne sus que dire, car je rougissais de tout, ce jour-là — Veux-tu répondre, Lu-

cette ? répéta-t-il encore ; mais d'une voix si petite, si douce, que je n'avais rien entendu de si joli. Ne retrouvant pas encore la mienne, malgré mon désir, je jouais avec ma ceinture, qui se détacha peu à peu. Un coup de vent l'enleva de mes mains, et la porta sur la figure d'Alexis. Je laissai faire le vent, qui semblait jouer avec nous, et je m'enfuis jusqu'à notre cabane. Alors je me retournai, je vis le ruban flotter dans ses mains, et je rentrai contente, parce qu'il paraissait content.

Depuis ce jour je n'ai fait que rêver à la prière d'Alexis ; mais quand il me demandait si j'y avais pensé, je disais : Je l'ai oubliée ; car je n'osais en parler à ma mère ; et il devenait sérieux. L'autre matin il faisait si beau ! la fête allait être si belle, que mon cœur sautait à l'idée d'y danser avec Alexis. Je demandai tout à coup à ma mère la permission de choisir un berger pour m'y conduire, comme elle avait fait autrefois. Mais, Rose, que j'ai été punie ! Ma mère a dit qu'il fallait seize ans avant de penser à quelque chose, que j'étais une petite fille curieuse, aussi folle que toi, plus folle qu'un chevreau ; de ces reproches qui couvrent de honte ; enfin, qu'il fallait seulement demander à Dieu d'être sage, et de ne plus rêver. Je ne fais pourtant pas autre chose. Tantôt je vois Alexis disant : Mère ! regardez Lucette, elle ressemble à la bergère qu'on a mariée l'autre jour ! Une autre fois, je l'entends dire, avec cette voix qui me descend dans le cœur : — Lucette, si jamais tu choisis un berger, qui prendras-tu ? Hélas ! Rose, si tout cela offense Dieu, juge si j'ai tort de pleurer ! — Je ne sais, dit Rose, en ta place, au lieu de pleurer, je dirais à mon frère : Je t'ai choisi, mais tu ne le sauras que dans deux ans. Je le connais, il se paierait de cette excuse, et n'oserait plus te le demander ? — Attends, Rose, ce n'est pas là tout ! J'avais essayé mon courage pour obéir à ma mère, pour ne plus re-

garder Alexis, pour n'y plus rêver même, si l'on peut vouloir quelque chose en dormant ; mais hier au soir… ah ! c'est d'hier au soir que j'en veux à ton frère ! Il est entré comme une ombre ; il ne marchait pas, et pourtant il s'est trouvé devant moi. J'ai eu peur, il l'a vu ; mais au lieu de sortir, il m'a jeté des fleurs. Ah ! si ma mère les eût trouvées !… Je lui ai dit : Va-t'en ; il est resté ! Je le repoussais, il restait toujours, et voulait encore se plaindre… Alors j'ai fermé sa bouche avec ma main… Juge comme j'étais fâchée. — Que n'appelais-tu ta mère, si tu étais fâchée ! — Hélas ! reprit Lucette, je ne pouvais ; ma mère serait venue, il eût été grondé par elle ; ne valait-il pas mieux souffrir un moment de plus ? Mais je me réserve de lui dire… ou plutôt de lui cacher mon chagrin. Oh ! n'en avais-je pas assez pour lui, sans qu'il l'augmentât lui-même !… Rose ne savait que dire ; car si elle voyait pleurer Lucette, elle venait de voir pleurer son frère ; et son frère et Lucette étaient encore ce qu'elle aimait le mieux au monde. Elle n'osa confier à sa chère compagne, de peur d'aggraver les torts du jeune berger, qu'il était venu la chercher, l'ayant vue pleurant, et parlant à l'alouette. Lucette aurait dit : Il m'a donc suivie, malgré ma défense !

Après avoir vainement cherché des raisons contre des peines si sérieuses, Rose embrassa Lucette, et lui dit : — Cela est triste ! mais viens chez ma mère, qui m'attend ; nous lui dirons tout ; et, comme elle est bonne, elle te consolera. — Oh ! non, Rose ; elle croirait que je veux me plaindre de ma mère, et j'aime mieux pleurer. Laisse-moi là, si elle t'attend ; et garde-toi de lui dire tout ce qu'a fait Alexis ; c'est à toi seule que je veux m'en plaindre… laisse-moi là. — Au revoir donc, Lucette ! Et Rose s'en alla en la regardant jusqu'au tournant qui ramenait aux prairies.

Pendant cet entretien, Alexis rôdait tristement, et se cachait avec soin de Lucette. En passant dans la plaine, où il savait bien qu'elle n'était pas, il reconnut sa chèvre enchaînée par l'enfant, qui n'osant courir, et s'ennuyait d'être si long-temps sans jouer. Cette chèvre t'appartient-elle ? dit Alexis. — Non, dit l'enfant ; Lucette m'a promis du lait pour la lui garder. Il y a long-temps que je la garde, et Lucette m'a peut-être oublié. — Va jouer, reprit Alexis, je te promets d'en prendre soin pour toi. — Mais mon lait, demanda l'enfant. — Viens-en chercher demain chez ma mère ; je te donnerai le mien pendant trois jours. L'enfant s'éloigna content, et Alexis se vit avec joie en sa place. Mais cette joie s'évanouit peu à peu, car, tout en regardant du côté où il savait bien qu'était Lucette, il pensa qu'elle allait paraître, et il trembla. Que dirait-elle en le trouvant là, au lieu d'y trouver le petit garçon ? lui pardonnerait-elle jamais après avoir témoigné la veille tant de mépris pour ses fleurs ?... Cette idée le pénétra de crainte. Il délibéra avec lui-même, et se décida, en soupirant, à rappeler le petit-fils de Nanette ; mais il était déjà loin. Quelle position ! comment en sortir sans s'exposer au plus grand des malheurs, à celui d'offenser Lucette, qui la veille avait forcé son goût pour les œillets, jusqu'à les jeter par la fenêtre ; et sa douce voix, jusqu'à paraître sévère !...

Le temps, qui va vite, courait pendant l'indécision d'Alexis ; il ne pouvait plus ni rester, ni abandonner cette chère petite chèvre à son humeur volage ; c'était exposer sa bien-aimée Lucette au reproche de sa mère. Cette dernière idée l'emporta ; et, tirant le petit animal par son lien de saule, il prit avec lui le chemin de la chaumière de Marguerite, qu'il salua timidement, disant qu'il ramenait la chèvre de Lucette, parce que... — Quoi ? dit Marguerite qui le fixa. — Parce que... je l'ai vue. — Qui ? Lucette ? — Non !

répondit-il d'un air triste ; je n'ai pas vu Lucette ; mais le petit-fils de la vieille Nanette m'a dit qu'elle lui avait confié sa chèvre ; et comme il voulait aller jouer, j'ai pensé lui faire plaisir en prenant sa place ; et quand j'ai vu l'heure où… — Où, reprit Marguerite, pour l'engager à finir ; car elle voyait de l'embarras dans les grands yeux d'Alexis. — Où vous seriez bien aise de revoir la chèvre, je l'ai ramenée. — Tu es un bon berger, dit Marguerite ; il faut entrer et t'asseoir ; car je veux que Lucette te remercie elle-même, en voyant le soin que tu as pris de me sauver de l'inquiétude. Pour moi, je t'en aime mieux ; mais pour Lucette, elle peut venir présentement, je vais devant toi lui faire encore une leçon dont elle a besoin. — Oh ! Marguerite ! dit Alexis d'un ton suppliant, ne dites rien à Lucette, grondez-moi en sa place, puisque me voilà… — Marguerite ne fit pas semblant de l'entendre, et l'obligea de s'asseoir sous la grande cheminée, où il était presque caché.

La pauvre Lucette, en voyant disparaître Rose, était retombée dans sa rêverie. Repassant en idée tout ce qu'elle venait d'apprendre, on ne saurait deviner si elle en fut un peu consolée, tant la joie était loin de son visage. Quand toutes ses réflexions furent épuisées, et que, lasse de regarder l'avenir, elle ramena ses yeux autour d'elle, l'ombre avait gagné jusqu'au pied des arbres ; cette ombre projetait cent formes bizarres, qui, jointes à l'écho, répondant de la vallée aux aboiemens des chiens, mêlèrent un peu de frayeur à sa tristesse. Elle se leva donc en grande hâte, pensant d'ailleurs que sa chèvre l'attendait. Mais que devint-elle en entrant dans la prairie, et que ses yeux, en la parcourant, n'y virent plus la chèvre ni l'enfant ! Qui peindra son saisissement à l'idée de retourner seule chez elle, coupable d'une si grande faute ? Ce fut bien alors qu'elle crut avoir offensé Dieu, et qu'elle en pensa

recevoir la juste et terrible punition. Elle erra plus d'une heure en appelant à haute voix le cruel enfant, qui ne l'entendait pas ; l'écho répondait seul à ses cris, que par degrés la frayeur affaiblissait ; ce fut quand elle n'eut plus la force de crier qu'elle s'achemina lentement, et parut à nuit close sur le seuil de sa cabane.

Toutes sortes de saisissemens l'attendaient ce soir-là ; à peine fut-elle arrivée, plus morte que vive, à la porte, que Marguerite vint la prendre par la main, et l'entraîna en face d'Alexis, qui était assis dans la cheminée, tenant entre ses genoux la petite chèvre de Lucette.

— Voilà qui doit te rendre confuse, dit Marguerite. Rends grâce à Alexis, rends grâce à sa vigilance, et tâche de l'imiter. Pour toi, Alexis, va chez ta mère ; car il fait nuit : va ! je suis fière de toi pour elle. Fasse le ciel que cette petite fille te ressemble quand elle aura ton âge ! mais elle en est aussi loin que tu es loin de sa folle humeur. Adieu donc, berger, car je vois que tu es las de ta journée.

En effet le jeune berger se traînait plutôt qu'il ne marchait ; il gagnait du temps, pour recueillir peut-être, en sortant, un regard de Lucette, qui, debout et les yeux à terre, ne bougeait non plus que la cabane. Il passa si près d'elle, qu'elle entendit un profond soupir. Mais son propre cœur était si plein, si étouffé, que le soupir d'Alexis n'y trouva point de place. Elle ne respira tout à coup que quand elle le devina sorti ; et, relevant alors ses yeux désolés sur sa mère, qui la regardait en silence, elle se jeta dans ses bras, où son cœur gonflé s'ouvrit en mille sanglots, qui émurent Marguerite. Elle adoucit sa voix, qu'elle avait rendue grave ; elle serra même doucement Lucette, qui mouillait son cou de ses larmes. —

Parlons ensemble, ma fille ; je ne veux que te voir sage ; et, je te le répète, ce n'est pas en pleurant qu'on le devient. Parle-moi donc ; dis-moi une raison, j'aurai du plaisir à l'entendre, et à te pardonner. Pourquoi, Lucette, as-tu quitté ta chèvre ?... — Mais elle pressa vainement la pauvre coupable, qui, par obéissance, ouvrit vingt fois la bouche pour répondre. Hélas ! les mots expiraient chacun à leur tour dans les sanglots qui lui coupaient la voix. Marguerite, en la voyant ainsi suffoquée, l'embrassa tout de bon, et peu s'en fallut qu'elle ne pleurât elle-même du chagrin de sa chère Lucette, qu'elle porta dans son lit, où elle la pria de dormir pour l'amour d'elle. Lucette ferma les yeux par soumission ; ce qui charma sa mère, qui ne voyait pas les larmes tomber sur son oreiller. Elle gagna le sien, croyant que l'on dort sitôt qu'on veut dormir. Cependant l'inquiétude l'éveilla elle-même dans la nuit, et la ramena au lit de la petite bergère. Des mots entrecoupés, de tendres plaintes lui échappaient dans son mauvais sommeil ; et Marguerite, en prêtant à ces plaintes une attention de mère, toucha de son visage le front brûlant de Lucette. Ce front brûlant, les sanglots de la veille, la nuit qui porte à penser, tout s'unit pour éclairer entièrement Marguerite, pour la reporter peut-être à sa première saison. — Ce souvenir parle, il décide le sort de Lucette ; elle n'est plus une enfant, elle est fiancée !

Aussitôt que la lune s'effaça devant le jour, elle entr'ouvrit doucement la chaumière, guetta le réveil de Rose, qui était matinale, et l'appela de la main, dès qu'elle la vit levée. Rose accourut gaîment, croyant voir Lucette ; mais Marguerite, l'arrêtant, lui dit à l'oreille : Préviens ta mère que j'ai une nouvelle à lui apprendre ; que je l'attends tout à l'heure. Rose dit oui, et courut comme un oiseau rendre tout bas à sa mère ce que Marguerite avait annoncé. Alexis, qui avait tout vu, vint pour savoir le reste ;

mais sa mère, sans répondre, ferma sur eux la porte, et descendit la colline.

Marguerite la reçut au passage, et la fit entrer d'un air mystérieux dans la première chambre, où elles s'assirent toutes deux. — Bien des choses se passent, dit-elle tout bas. J'ai une fille malade, ici près, depuis la fête dernière. — Et moi, dit Brigitte, un garçon qui ne mange plus. — Cette enfant m'inquiète, reprit Marguerite. — Ce garçon me donne à penser, poursuivit l'autre. — Et elles cessèrent un moment de parler. — Vous êtes heureuse, vous, dit encore Marguerite : Alexis a seize ans ; c'est un arbre, pour la taille ; il est presqu'à marier ; car je n'ai rien vu de si sage et de si soigneux ! Lucette n'a que quatorze ans ; elle est volage !... — Ah ! ne vous plaignez pas, dit cette mère ; Lucette est une douce créature ; je la souhaiterais pour ma seconde fille, si j'en avais deux. — Le cœur de Marguerite se sentit dilaté par ces paroles ; elles amenèrent une entière confidence ; on parla sérieusement de consoler Lucette et de faire manger Alexis. On régla sur l'heure les jours nécessaires aux préparatifs d'un petit ménage, et l'on se quitta, avec promesse de se revoir dans la journée. — Tantôt, dit Marguerite, quand j'aurai préparé Lucette à ne pas attendre seize ans pour devenir heureuse, j'ouvrirai cette fenêtre ; vous viendrez avec Alexis et Rose comme pour nous voir, et tout sera dit. — Au revoir donc, Marguerite, dit la mère d'Alexis, d'une voix contente ; et elle regagna la colline.

Marguerite entra pour lors où dormait Lucette. La pauvre enfant craignit, en voyant sa mère, d'être encore grondée pour avoir dormi long-temps après l'aurore ; elle voulut se lever ; mais elle chancela de faiblesse, et retomba sur son lit. Marguerite l'y fit rentrer avec tendresse, lui porta du lait chaud, y joignit des pa-

roles d'espoir ; et Lucette parut un peu plus calme, quoique triste et abattue. Sa mère s'assit près d'elle ; et, la voyant en état d'être un peu saisie de joie, elle lui dit : Lucette, tu me parais malheureuse, et je t'ai pardonné. D'où vient ton ennui ? Est-ce de n'avoir point dansé l'autre jour comme tu voulais ? de ne pouvoir choisir un berger pour te conduire ; et que tu n'aimes plus à rester dans le rond des petites filles ? — Oh ! ma mère ! répondit Lucette avec un profond soupir, je sais bien à présent que je n'y puis songer avant deux années et bien des jours, sans offenser vous et Dieu ; et comme j'aime mieux être morte que de vous offenser, ma mère, j'ai demandé à Dieu d'être aveugle comme Nanette, si Alexis n'attend pas que je puisse le choisir. Hélas ! je sens bien, depuis deux jours, que les jours qui conduisent à seize ans sont les plus tristes de la vie ; et je n'ai pas de force, ma mère, pour une route si longue ; je resterai en chemin. — Eh ! ma Lucette, reprit doucement Marguerite, ne suis-je pas là pour t'y soutenir ? mais si j'abrégeais ce chemin qui te décourage, si je te trouvais assez sage pour ne pas attendre, si Alexis t'y conduisait par la main en dansant ?... — Ma mère !... dit Lucette. — Et sa voix mourut dans une douce surprise. — Oh ! ma mère ! reprit-elle enfin, je vous ai trop fâchée ! je ne mérite pas tant d'amitié ! — Marguerite, pour arrêter les larmes qui recommençaient à couler, prit sa main, et ajouta d'un air de confidence : Écoute-moi, Lucette, dès ce moment je cesse de te traiter comme une petite fille. Écoute ! si Dieu voit tout dans l'âme de ses enfans, une mère voit tout au cœur de sa fille. Je sais donc ce que tu penses, depuis le jour où le vent a fait voler ta ceinture sur le visage d'Alexis. J'ai été satisfaite une autre fois de ton maintien à l'église, où tu n'as regardé que l'autel, pour être tout à ta prière. J'ai été contente quand tu as jeté les bouquets d'Alexis hors de la chaumière, dans

la peur de m'offenser. Enfin, quand j'ai vu dans le fond de ton cœur la résolution de ne plus lui parler jusqu'à seize ans. — Quoi ! vous avez vu tout cela, ma mère ? s'écria Lucette en joignant les mains avec surprise. — Oui, Lucette ; et si Dieu récompense ceux qui le craignent et lui obéissent, une mère doit récompenser l'enfant qui l'écoute et lui est soumis. Je te permets donc de choisir Alexis pour te conduire à la fête prochaine, à moins qu'un autre ne te plaise mieux. — Je n'ai jamais vu que lui dans le village, ma mère ; je ne connais que lui seul ; je n'ai pas regardé les autres. — Choisis-le, mon enfant, s'il te choisit lui-même. — Quand le saurons-nous, ma mère ; car il a peut-être changé depuis hier. — J'ai dans l'idée que nous le saurons avant le coucher du soleil ; il est à présent tout en haut du ciel, poursuivit-elle en ouvrant la petite fenêtre, nous serons donc bientôt instruites. Dès qu'elle vit accourir Alexis, Rose et leur mère, elle rajusta le petit bonnet de Lucette pour qu'elle fût plus jolie.

Lucette admirait en elle-même le profond savoir de sa mère, quand la porte s'ouvrit. Elle s'attacha, en tressaillant, à cette bonne mère, comme si elle avait craint ce qu'elle allait voir. Brigitte parut la première, et l'embrassa, souriant à Marguerite d'un air d'intelligence : Alexis tremblait à la porte, en tenant la main de Rose, qui observait cette scène, d'un regard vif et curieux. Lucette, à demi-couchée entre les bras des deux mères, souriait à son cher Alexis ; et comme sa voix tremblait de fièvre et d'amour, à peine elle put lui dire : — Je danserai avec toi, et je ne jetterai plus tes bouquets ! — On permit alors au jeune berger d'approcher de Lucette, de Lucette au lit, pâle et touchante d'avoir tant pleuré la veille. Aussi, ce ne fut pas la bouche d'Alexis qui put lui répondre quand il saisit sa petite main qu'elle avançait ; mais ses

yeux, brillans de joie et de larmes, racontèrent à Lucette que s'il avait été malheureux comme elle, il était encore plus heureux !

Il revint le soir, mais il revint seul ; car sa mère avait envoyé Rose aux champs. Lucette était habillée, sa tête n'était plus penchée ; elle se relevait comme une rose après l'orage, quand le soleil en a séché la pluie. Alexis, qui cultivait des fleurs depuis qu'il aimait Lucette, le pensa de même, en la regardant sourire à travers la fenêtre où elle l'attendait. On peut avouer qu'elle sentit du plaisir en le voyant arriver seul ; elle avait tant de choses à lui dire, que sa chère Rose aurait pu s'ennuyer.

Marguerite avait beaucoup à faire, à ranger, déranger ; aussi leur laissa-t-elle cent momens, dont les uns étaient remplis d'un babillage vif et animé, du récit des grands événemens qui venaient de se succéder si vite ; et d'un silence que Marguerite entendait, et n'interrompait pas, sachant bien qu'il est impossible de parler toujours.

Parfois Lucette s'échappait d'Alexis pour aller se pendre au cou de sa mère, et lui dire : Ô ma mère ! Marguerite l'embrassait, la renvoyait, ouvrait l'armoire qui renfermait tout ce qui bientôt allait orner sa fille, et souriait de voir en idée son charmant visage embelli de cette parure qu'elle gardait depuis quarante ans avec un religieux orgueil.

Durant ce jour délicieux, Rose fut un peu oubliée de sa tendre compagne, abandonnée de son frère ; et, pour parler vrai, Brigitte elle-même ne s'aperçut qu'elle tardait à rentrer, qu'en la voyant monter la colline avec peine, aidée par Isidore, petit pâtre du village, dont le troupeau bêlait en l'attendant. Brigitte vint au-devant d'elle, et la prit sous les bras. Rose souffrait en riant. Le petit

pâtre, qui ne souffrait pas, n'avait nulle envie de rire, et regardait Rose d'un air si touché, que Brigitte, en les observant l'un après l'autre, lui demanda s'il avait quelque mal ? — Je n'en ai pas, dit-il, mais voyez comme elle doit souffrir ! son pied a tourné dans les pierres, il est gonflé ; l'autre est si petit ! j'en suis la cause encore ; ah ! pourquoi ai-je pris par ce chemin ! — Il ne faut plus dire cela, répliqua Rose en tenant à la main son soulier ; voilà trois fois que vous dites la même chose. Voyez ma mère, si c'est lui ! Je revenais en pensant à Lucette, à mon frère Alexis, contente de les avoir vus se regarder avec tant d'amitié, quand j'ai entrevu dans les arbres le vieux pâtre dont Alexis m'a fait peur. Il avait l'air de rire en me regardant, comme s'il songeait à me jeter un sort ; et en effet, ma mère, le sort est tombé sur mon pied ; car, en me mettant à courir de frayeur par un chemin qui tournait, je suis tombée au milieu des moutons d'Isidore (il s'appelle Isidore, dit-elle en le regardant) ; il a jeté un grand cri, puis il m'a relevée plus vite que vous ne sauriez croire ; mais nous avons cherché ensemble inutilement jusqu'à la nuit la pierre à qui le méchant pâtre avait commandé de me heurter. — Belle précaution ! dit Brigitte ; qu'avais-tu besoin de trouver cette pierre ? — Pour consoler Isidore, ma mère, qui s'accusait d'avoir conduit ses moutons sur mon chemin ; je voulais lui montrer que ce n'était rien que l'effet du sortilège du pâtre, qui n'en fait pas d'autres aux jeunes bergers ; car c'est bien lui seul qui avait brouillé Lucette et mon frère. Mais il a fait disparaître la pierre, — S'il est ainsi, dit Brigitte, berger, veille sur tes moutons ! car ils pourraient disparaître de même, et sans sortilége.

Isidore, qui ne songeait qu'à écouter les récits curieux de Rose, ôta enfin son chapeau, et s'en alla à reculons reprendre sa houlette, n'ayant plus dans l'idée que la figure riante de la bergère

blessée, son petit pied froissé, son discours animé ; rien de plus ! car, en regagnant le village à pas pressés, le vieux pâtre moqueur le toucha presque, et Isidore le salua, se rappelant à peine qu'il était sorcier.

Rose rit moins quand il fut parti. Sans doute qu'elle souffrait davantage. Elle ne demanda pas à descendre chez Lucette, et resta sur la chaise où sa mère l'avait mise. Peu à peu elle oublia qu'elle souffrait ; et, se levant tout à coup, la douleur lui arracha une plainte ; elle fut obligée de se rasseoir ; et pour une bergère si vive, c'était presqu'un chagrin ; aussi parla-t-elle moins ce soir-là que les autres, et se coucha-t-elle avec le soleil. Le lendemain, dès qu'elle marcha, Brigitte vit bien qu'elle souffrait encore. Tu resteras, dit-elle, Alexis ira seul aux champs. Rose, effrayée de ne pas sortir, protesta qu'elle était guérie. Brigitte secoua la tête, et lui dit : Marche un peu ! Rose courut dans la chaumière en riant, et Brigitte ne vit pas que les larmes lui en venaient aux yeux. Elle permit donc à Rose d'aller aux champs avec Lucette, qu'Alexis attendait à sa porte.

Ils se réunirent ainsi pour la journée. Rose, qui s'avoua pour lors qu'elle n'était pas guérie, s'assit auprès du ruisseau, tandis que son frère y choisissait des joncs, qu'il portait aux pieds de Lucette pour en tresser toutes sortes d'ouvrages. Par un hasard singulier, Isidore parut bientôt suivi de ses petits moutons ; il s'approcha timidement du ruisseau bordé de saules, et dit qu'il faisait bon d'être assis à l'ombre. Oui, s'écria Rose ; et quand même je pourrais courir, j'y resterais de préférence. — Que n'y reste-t-il avec nous ? dit Alexis. Il n'avait pas achevé ces mots, qu'Isidore était assis. Son chien, qui, d'un coup-d'œil, avait vu l'action du berger, courait çà et là comme pour dire aux moutons : Le maître

se repose, où allez-vous ? Restez, broutez les fleurs, et buvez dans ce ruisseau. Les moutons se mirent à brouter l'herbe menue et à boire l'eau courante.

Ainsi tout respirait le bonheur et l'innocence au milieu des bergers. Réunis et groupés en rond, ils ressemblaient à une couronne des champs ; en ôter une fleur l'eût rendue imparfaite.

Isidore vit bien que l'ouvrage de Lucette irait vite, car Alexis l'aidait. Celui de Rose languissait, et Isidore brûlait de l'avancer. Il donna d'abord un conseil, puis il prépara des joncs, puis il travailla pour elle, et lui fit tresser le plus joli panier du monde. Voyez, mon frère, comme il travaille, s'écria Rose enchantée. — Il faut bien que j'apprenne beaucoup de choses, dit modestement Isidore, car je suis orphelin ; mais Dieu, qui aide les orphelins, m'a fait trouver de bons maîtres, qui m'instruisent à garder, à soigner nos troupeaux. Grâces à leurs conseils, je connais déjà les maladies et les herbes propres à guérir les moutons et les chèvres.

Lucette, à ces mots, se ressouvint encore de la chanson de sa mère, et dit : Il faut chanter ! Alexis poussa un cri de joie à l'idée de l'entendre. Elle chanta ; sa voix était douce et claire, et sa fraîcheur rendit cette vieille morale jolie. Alexis, qui ne songeait plus qu'au mariage, cherchait à en pénétrer le sens. Rose et Isidore ne la comprenaient pas, et se regardaient pour se comprendre eux-mêmes. Le jeune fiancé, pendant cet examen, pria Lucette de lui apprendre sa chanson ; ce qu'elle fit lentement et mot à mot. Quand cette longue leçon fut finie, Isidore se rappela qu'il était question de chansons, et dit : J'en sais une. — Oh ! qu'elle doit être jolie ! s'écria Rose. Elle laissa son panier pour l'entendre.

Ma bergère chérie,
Fraîche comme les fleurs,
Brille dans la prairie,
Au milieu de ses sœurs.
Ô jeune pastourelle,
Qui m'avez pris ma foi,
Que n'êtes-vous moins belle,
Ou pauvre comme moi !

Le jour où je l'ai vue
Sera mon plus beau jour ;
Sa première entrevue
Fait entrevoir l'amour.
Ô jeune pastourelle,
Qui m'avez pris ma foi,
Que n'êtes-vous moins belle,
Ou pauvre comme moi !
Une heureuse aventure
Me la fit secourir ;
Hélas ! de sa blessure
C'est moi qui vais souffrir…
Ô jeune pastourelle,
Qui m'avez pris ma foi,
Que n'êtes-vous moins belle,
Ou pauvre comme moi !

Si la voix d'Isidore eût été moins tremblante, elle y aurait gagné dans l'opinion d'Alexis. Rose, qui avait respiré autant de fois que lui, fut bien aise quand il se tut, car la peur qu'il semblait avoir l'oppressait elle-même, au point que l'haleine allait lui

manquer. Elle n'osa complimenter Isidore, mais pas un mot de sa chanson ne fut perdu.

Alexis brûlait tellement d'avoir son tour, qu'il n'attendit pas la fin. Il essayait tout bas l'air qu'il voulait apprendre à Lucette, et saisit le moment où le timide chanteur fermait la bouche, pour dire :

L'ÉCHO.

Écho ! voici l'aurore,
Taisez-vous !
La vallée est sonore,
Ne lui dites pas encore
Le nom qui me rend jaloux ;
Taisez-vous !
Le Rossignol s'éveille,
Je l'entends !
Que n'est-il à l'oreille
D'une beauté qui sommeille !
Mais celle-là que j'attends,
Je l'entends !
Au bord d'une onde pure
Je la vois !
Miroir de sa parure,
L'eau, dans un tendre murmure,
Voudrait imiter sa voix…
Je la vois !

Viens vite, et sous l'ombrage
Cachons-nous !
Ô bergère, à notre âge,

Tu le sais, même au village,
On médit d'un rendez-vous :
Cachons-nous !
Voici la nuit, bergère ;
Avant toi,
Je vais quitter, ma chère,
Cet asile du mystère ;
Demain j'y serai, crois-moi,
Avant toi !

Depuis quand la sais-tu ? demanda Lucette avec émotion. — Depuis que j'apprends tout ce qui ressemble à ce que je pense sur toi, répondit-il. Je m'exerce de même à la danse, pour t'y conduire sans perdre la mesure : souvent, dans notre verger, je danse parmi les arbres ; je passe devant, derrière ; je les embrasse comme si c'était toi, et je ne me repose que quand la tête me tourne. Si tu veux, Lucette, nous allons essayer ici les figures, puisque personne ne nous voit : Isidore et Rose vaudront mieux pour cela que des arbres. — Oh ! mon frère, dit Rose, n'essayez qu'avec Lucette ; moi je ferai ceux qui regardent sur les bancs ; et je vous dirai si vous allez en mesure. — Tu chanteras donc, en place de flageolet ? — J'ai ma musette, s'écria vivement Isidore, pour rester assis près de Rose ; et il commença l'air que ses moutons aimaient le mieux.

Lucette, en se levant, se pencha vers sa compagne, et lui dit à l'oreille : Regarde bien comment je suis en dansant, car j'ai honte. — Oui, oui, dit Rose, je regarde. Mais au lieu d'observer le maintien de Lucette, qui tremblait, elle brouilla la cadence, et se leva tout à coup en criant : Sauvons-nous, je vois venir le donneur de sorts.

Lucette se reposa sur Alexis, sans frayeur, et les deux bergers se mirent à rire des craintes de Rose, qui joignait les mains, et murmurait tout bas : Miséricorde ! Son frère lui dit : Il n'y a pas de sorciers. — Peux-tu le soutenir, Alexis, toi qui l'autre soir es rentré tremblant de l'avoir seulement entrevu ? Alexis regarda Lucette, qui devina bien ce qu'il avait entrevu, et dont le doux regard sembla dire : Pardon ! Elle répondit donc à son tour : Je crois aussi, Rose, que ce pauvre pâtre n'est pas un sorcier, qu'il n'y en a pas dans ce village, pas même dans tout le monde. On dit cela aux enfans pour les rendre dociles ; mais je ne suis plus une enfant ; et ses yeux se portèrent avec un tendre orgueil sur son fiancé. — Et moi ! le suis-je ? dit Rose, un peu fâchée. — Prouve-le, ma sœur, en ne croyant plus aux sorciers : je m'en vais appeler ce vieux chevrier, pour t'accoutumer à sa longue barbe ; c'est tout ce qu'il a d'effrayant. Il appela le pauvre pâtre, qui vint en riant près des quatre bergers. Rose s'assit vivement entre Isidore et sa houlette ; car elle était trop blessée peut-être pour s'enfuir comme la veille. Et Lucette, liée encore par un préjugé d'enfance qu'elle cherchait à vaincre, ne put regarder, sans frissonner un peu, cette barbe épaisse, si redoutée au temps qu'elle était une petite fille.

Bon chevrier, dit Alexis, venez dire à ma sœur qu'il n'y pas de sorciers au village ; elle en a peur. Le malin pâtre savait bien que les mères le rendaient un objet de frayeur à leurs enfans. Il regarda la jeune bergère en riant toujours, et lui dit : Il n'y a de sorcier redoutable au village que celui qui prend toutes sortes d'apparences, quelquefois celle d'un petit berger, dont la figure polie est rouge comme les pommes d'un verger ; celui-là, jeune fille, ne te fera point de peur ; mais prends garde à lui !

Rose ne sut que répondre ; car elle remarqua, d'un coup-d'œil, que le visage d'Isidore était vermeil et poli comme les fruits de leur verger ; ses longues paupières noires cachaient une prunelle si brillante, qu'elle en reçut au cœur une atteinte soudaine, qui l'effraya un peu. Elle donna donc à l'entretien qui suivit tout ce qui lui restait d'attention. Lucette eut soin de regarder aussi celui qu'elle aimait ; elle trouva qu'il ressemblait plutôt à une fleur qu'à une pomme ; ses grands yeux avaient la couleur des bluets, ses cheveux blonds avaient celle du blé. Elle fut tranquille, et passa son bras autour du sien, tandis qu'il disait : Bon chevrier, racontez-nous une malice de celui qui change ainsi de forme à sa volonté. — J'en ai tant dans la mémoire, dit le vieux pâtre, charmé du ton amical d'Alexis, que je ne sais laquelle choisir. Après avoir un peu rêvé pour commander l'attention des curieux, il reprit : Je me souviens d'une chanson qui dit en même temps le nom et le portrait de celui dont je parle. Deux jeunes bergères la firent un jour dans le fond d'un bois, et elle fut depuis appelée l'Amour-Abeille. L'une des pastourelles disait à l'autre :

L'Amour est dans nos bois ; il cherche une bergère.
Ne chante plus, Chloris ; il me suit, parlons bas !
L'Abeille sur les fleurs est, dit-on, moins légère ;
Pourtant il n'y voit pas !
Un vieux pâtre en a fait des peintures cruelles :
J'en tremble ! Il dit qu'aux yeux il lance du poison ;
Il bourdonne, il voltige, et le bruit de ses ailes
Assoupit la raison !
Cette belle Chloé dont la raison sommeille,
Qui détourne de nous ses yeux noyés de pleurs,
Le vieux pâtre l'a dit, c'est que l'Enfant-Abeille
La piqua sous des fleurs.

Et toi, petit berger, qui rit sans nous comprendre,
Tu ne crains pas encor le plus méchant des Dieux !
Va jouer à l'Abeille, et tâche de la prendre,
En te cachant les yeux.
Pauvre enfant ! seul et nu, qui t'amène au village ?
Il joue avec du feu, Chloris ; il rit toujours !
Si c'était ?... Le vieux pâtre a connu le volage,
Va crier au secours !
Mais le vieux pâtre est loin, Chloris est toute en larmes...
Petit, es-tu l'Abeille ou l'Amour en courroux ?...
Si tu l'es, c'est vers moi qu'il faut tourner tes armes,
Chloris est à genoux !

— Que fit-il à Chloris ? demanda Lucette. — Il fut touché de la voir à genoux, et lui laissa le temps de se relever, sans lui jeter un sort. — Que fit-il à l'autre, qui en disait tant de mal ? ajouta vivement Rose. — Oh ! celle-là, dit le vieux moqueur, elle fut blessée au pied. Il s'en allait, quand Lucette, qui n'avait pas compris, demanda encore une histoire. Rose, qui était occupée à rougir, ne demanda rien ; et Alexis, qui attendait un désir de Lucette pour désirer quelque chose, courut après le pâtre, qui se laissa prendre encore au plaisir de parler. Il s'assit, commença cette aventure, aussi vieille que lui-même, et finit par intéresser jusqu'à Rose, qui oublia un moment sa longue barbe et sa joyeuse ironie.

HISTOIRE DE CLAIRE.

Je n'ai pas toujours demeuré dans ce village. Celui de ma naissance est de l'autre côté des montagnes. J'ai traversé autrefois une ville appelée Bagnères, en le quittant pour venir dans le vôtre. Cette ville me parut bruyante. J'y serais resté, si j'avais pu supporter le tumulte qu'y amènent les étrangers ; j'en fus

étourdi ; et comme rien ne s'opposait à ma volonté, je me laissai conduire au hasard, qui m'amena dans cette vallée dont l'aspect me plut ; car je n'y vis pas un seul château. Quelques chèvres me suffisaient pour vivre ; elles étaient belles, et le soin que j'en prenais donna de la confiance à ceux qui me rencontraient avec elles. On m'offrit des troupeaux entiers à conduire, et je suis encore aujourd'hui le vieux gardeur de chèvres.

Mon village dépendait d'un seigneur. Ses habitans étaient fortunés ou malheureux, selon que le maître était humain ou avare. L'un d'eux, qui venait de mourir, et dont encore enfant je suivis le cortége, était avare, et personne ne pleurait. On disait au retour : Nous étions plus tristes en perdant le bon pêcheur Raimond. Il n'avait pourtant qu'une cabane ; mais il aidait le pauvre quand il en trouvait un qui le fût plus que lui. Le vieux seigneur tourmentait sa misère, lui faisait interdire la pêche, enlever ses filets, qui seuls l'aidaient à nourrir sa femme et l'enfant de leur vieillesse… Oui ! nous étions plus tristes ! — La petite Claire essuyait ses yeux en écoutant parler ainsi de son père. Les montagnards la prenaient tour à tour par la main pour l'embrasser, et lui dire qu'ils l'aimaient tous, à cause du bon Raimond qui n'était plus, et de sa mère qui ne semblait vivre encore que pour lui apprendre à devenir bonne comme son père.

Tout prit un air de fête depuis ce jour de deuil : on respirait. Le pasteur, qui nous avait vus gémir, sans partager la gaîté bruyante qui était de retour parmi nous, n'en blâma pas l'expression naïve, parce qu'il est doux de voir couler un ruisseau, quand on a long-temps souffert de son absence. Mais cet Amour qui jette des sorts, qui vole au-dessus des plus hautes montagnes aussi-bien que dans les vallées les plus profondes, se plaît à trou-

bler la paix partout où elle va naître, depuis des années, on n'en parlait pas. Dans la saison des neiges, si l'on s'assemblait aux veillées, c'était pour se plaindre en secret de l'avarice du vieux seigneur ; il faisait l'entretien des femmes, et l'inquiétude des hommes. Mais à peine le bonheur rentrait-il d'un côté, que ce petit serpent d'Amour reparut de l'autre. On en raconta bientôt cent cruautés ; et voici la plus noire, puisqu'elle tomba sur la plus douce des filles, sur celle du pêcheur Raimond.

Un soir de printemps, quelques bergères causaient entre elles de l'Amour ; elles en disaient tout le mal qu'il faudrait seulement en penser ; mais, le croyant loin, elles riaient de ses secrets. Claire qui n'avait pas quinze ans, se sentit saisie de frayeur en écoutant ses compagnes, et fit le vœu de fuir tous ceux qui lui paraîtraient beaux.

Une autre fois, elles dansaient dans une vallée. La plus jeune était au milieu, couronnée de violettes, et l'on courait en rond autour d'elle, en chantant le retour des longues journées. Les chants et la danse cessèrent tout à coup à l'apparition d'un jeune homme inconnu, qui s'approcha d'elles, et rompit d'un air gracieux la chaîne qu'elles formaient autour de Claire. En la voyant ainsi couronnée, immobile et plus belle que ses compagnes, l'inconnu s'arrêta devant elle. Claire, qui n'avait fait que l'entrevoir, pressentit que c'était l'Amour, et ne voulut pas le regarder une seconde fois. Mais elle entendait ! et l'Amour jette ses charmes avec la voix comme avec les yeux. Les autres riaient de la voir ainsi tremblante ; et, pour se moquer de son air craintif, elles reprirent leurs danses et leurs chansons. L'inconnu dansa lui-même, mais il ne cherchait que les regards baissés de la belle Claire. Impatient de les rencontrer, il lui demanda sa main ; elle les retira

toutes deux sur son cœur, où elle commençait à sentir du mal, et voulut s'enfuir. Les bergères se remirent à rire ; et, ravies de la grâce légère du bel inconnu, de ses paroles plus douces que le chant des oiseaux, elles conseillèrent à Claire de lui donner sa couronne de printemps, comme un prix qu'il venait d'obtenir. Claire les refusa, et se mit à pleurer, quand ce méchant, encouragé par la gaîté des jeunes filles, saisit vivement cette guirlande, que Claire perdit avec un profond soupir. Alors elle quitta les jeux, si tristes ce jour-là pour elle, sans répondre aux bergères, qui lui criaient : Va-t'en donc, pauvre Claire, puisque tu ne veux pas rire avec nous !

Elle retourna chez sa mère, qu'elle embrassa sans parler. Raimonde y voyait à peine ; mais elle sentit qu'elle frissonnait, et crut qu'elle était tombée. Claire répondit qu'elle n'était pas tombée, mais que ses compagnes s'étaient moquées d'elle. — Qu'as-tu fait pour cela ? dit Raimonde. — J'ai eu peur, ma mère, d'un jeune homme, qui n'est pas berger. — Il est donc bien effrayant ? — Oh ! oui, ma mère, car il est bien beau !... Cette réponse parut singulière à Raimonde. Elle aurait ri comme les bergères, si depuis l'adieu de Raimond elle avait su rire encore.

Claire resta près d'elle tous les jours qui suivirent. Une des rieuses vint la chercher, au nom des autres qui l'attendaient. Claire dit : Non, j'aime mieux être seule qu'avec des amies qui se jouent de ma tristesse. — C'est que ta tristesse est frivole ; on ne pleure pas pour donner une couronne de violettes ; la terre en est bleue, et tu pouvais remplacer la tienne. — On ne remplace pas ce que prend l'Amour, dit-elle encore en pleurant ; il fait tout servir à ses mystères. — Qui te parle de l'Amour ? et que fait l'Amour avec ta couronne ? — Ah ! bergère, c'est lui qui a dansé parmi

nous, je l'ai reconnu. — Tu rêves, petite Claire ; ce beau seigneur arrive pour remplacer le seigneur avare. Tu faisais mal d'être sauvage, car il sera bon ; il nous faisait honneur de danser avec nous. Comment l'aurais-tu reconnu, puisqu'il arrive ? — Va ! s'il n'était qu'un riche seigneur, il ne m'aurait pas saisie ainsi ; j'ai vu l'autre souvent, et mon cœur ne battait pas plus vite. Souviens-toi bien, ma compagne, que c'est là cet Amour dont vous parliez toutes avec tant de colère : moi, je n'ai pas décoléré, mais je suis perdue, dit-elle en cachant sa tête sous ses mains.

Sa compagne étonnée la quitta pour courir annoncer aux autres que Claire était malade, et se croyait charmée. — Charmée ! s'écria le jeune seigneur, qui attendait impatiemment dans la vallée, (car c'était lui, qui, l'ayant cherchée parmi les rieuses, avait adroitement fait courir après elle). Il écouta le rapport de l'indiscrète bergère, et devint rêveur. Sans doute qu'il était fâché d'être découvert, car, après avoir rêvé, il sourit de l'innocente erreur de Claire, jura qu'il n'était point l'Amour, se plaignit des contes que l'on fait au village pour effrayer les bergères, et voulut leur faire croire que l'Amour n'était qu'un petit aveugle, avec des ailes, à peu près comme l'abeille dont je vous ai dit la chanson. Mais il eut le soin de ne pas ajouter que ce petit aveugle emprunte souvent des yeux, et de beaux yeux ! cache à volonté ses ailes, et paraît aussi grand qu'il veut l'être. Pour achever de convaincre la crédule assemblée, il dit qu'il avait au château l'image de l'Amour, qu'on pouvait l'y voir, et qu'il y invitait tous les habitans à une fête solennelle, pour marquer d'un bonheur son entrée parmi eux.

Les bergères, comme une nuée d'hirondelles, coururent répandre dans le village qu'il y aurait une fête au château, où tout le

monde entrerait, par l'ordre du nouveau seigneur. On sortit des chaumières pour parler de cette nouvelle, et bénir un si bon maître.

Claire avait vu sauter au loin ses folles amies, qui chantaient, levaient vers elle leurs regards malins, et lui montraient des couronnes ; elle se livrait à une profonde rêverie, en tournant le fuseau qui souvent s'échappait de ses doigts. Sa mère, presque aveugle, ne voyait pas qu'elle mouillait son lin avec ses larmes ; et la croyait gaie, parce qu'elle murmurait quelque chose qui ressemblait à un chant.

Riez ! riez ! mes rieuses compagnes !
Il est si doux de voir couler des pleurs.
Livrez ma plainte aux échos des campagnes,
Dansez ! dansez ! couronnez-vous de fleurs !
Dites partout qu'une fille naïve,
Sans en médire, avait peur de l'Amour ;
Punissez-la d'avoir été craintive ;
D'autres méchans vous puniront un jour !
Dites partout, qu'un soir, loin du village,
Un inconnu dans nos jeux se mêla ;
C'était l'Amour, ou c'était son image,
Puisqu'en tremblant mon cœur dit : Le voilà !

Àsa voix tendre, à sa grâce légère,
Les yeux baissés, je rêvais sans espoir ;
Et vous disiez : « Regarde-le, bergère.
Vois qu'il est beau ! » Je n'en voulais rien voir.
Je répondis en détournant la vue :
« Il est si beau ! qui pourrait le charmer ?… »
Et vous saviez, d'une voix moins émue,

Flatter l'Amour que je tremblais d'aimer.
Malgré mes pleurs, quand je quittai la plaine,
Il me surprit ma couronne et ma foi ;
Et vous disiez, en riant de ma peine :
« Va-t'en, bergère, il est trop beau pour toi. »
Je m'en allai ; mais, à mon trouble extrême,
Ma mère, hélas ! vit que j'avais eu peur ;
Et vous chantiez pour plaire à ce que j'aime,
Quand je pleurais ma couronne et mon cœur !
Chantez ! chantez ! ô bergères volages !
Pour vous peut-être il est dans le hameau.
Vous le cherchez, sans vous croire moins sages ;
Et pour moi seule, hélas ! il est trop beau !
Suivez l'Amour, ingrates pastourelles,
Arrêtez-le dans vos chaînes de fleurs ;
Mais vous verrez, un jour, qu'il a des ailes ;
Et vos chansons vous coûteront des pleurs !

Le jour annoncé pour la fête était attendu avec impatience par les bons villageois ; pourtant cette impatience n'égalait pas celle du jeune seigneur ; il traversait chaque jour inutilement le hameau pour retrouver la charmante Claire ; mais il n'en parlait pas, pour cacher la préférence qu'il lui donnait sur les autres, et n'avait pas encore deviné que la plus belle de nos bergères en était la plus pauvre ; que sa cabane indigente se perdait aux yeux sous une allée solitaire, tout en haut du village, et cachée entièrement par le bois du château, qui dominait sur elle. L'idée d'y attirer cette fille craintive l'occupait plus que les préparatifs de la fête, dont il laissa le soin à de nombreux serviteurs. Enfin, la foule se rendit à ce château, que jusqu'alors nous n'avions vu que de loin. On entra tous ensemble pour être plus hardis, et l'on pria

le bon pasteur de parler au nom du village. Le seigneur, qui cherchait des yeux celle qu'il aimait à voir, charmé déjà du plaisir de la retrouver dans cette foule, y promenait des regards pleins de douceur, répondait à ses vassaux ce qu'ils avaient jamais entendu de plus gracieux. Cela fit qu'ils perdirent l'embarras de parler. Ce fut bientôt un bruit et un joyeux tumulte, qui sans doute aurait égayé le maître, s'il n'eût pas été un méchant déguisé. À mesure que les villageois se livraient à lui, que l'on voyait leur front s'épanouir, et que l'ivresse allait croissant, un voile d'ennui tombait sur les traits du jeune seigneur, et ternissait l'éclat de ses yeux. Ce fut alors, sans doute, qu'il souffla dans l'idée d'une bergère l'envie de nommer la fille de Raimond, pour que tout le monde s'aperçût qu'elle n'était pas à la fête, et qu'elle manquait au respect, qui est un devoir. Cette méchante amie fut bien trompée ! À peine le nom de Claire fut-il prononcé, qu'il circula de bouche en bouche, accompagné d'un mot tendre et affectueux ; d'un regret de ne pas la voir avec sa mère Raimonde. Ce chœur d'éloges dissipa l'ennui du seigneur, qui feignit de ne pas se la rappeler, et laissa voir un peu de regret qu'une bonne mère de plus n'eût pas amené son enfant à ce qu'il nommait une assemblée de famille. Ce regret fut un ordre : quelques-uns furent députés par l'assemblée vers la chaumière de Claire. — Elle n'est pas loin, dirent-ils ; on la verrait, si elle n'était cachée par ce bois. Ils y coururent.

La vieille Raimonde ne pouvait plus marcher ; Claire ne songeait pas à la quitter, et dit : — Ô ma mère ! je n'oserais ! — Sa mère l'engagea doucement à rendre cette marque de soumission au maître ; et Claire abandonna sa main tremblante à ceux qui, croyant la rendre joyeuse, l'entraînèrent en courant jusqu'au château. Elle entra ainsi dans la salle du festin, où ses compagnes

étaient brillantes de leurs plus beaux atours. Claire était sans parure. Ses beaux cheveux tombaient sans couronne. Son fichu, qui s'était envolé dans la course, laissait toute sa taille découverte, et sa taille était fine et déliée comme un jeune saule. Elle passa dans les bras des vieillards qui entouraient les longues tables, et arriva jusqu'au jeune seigneur, qui la reçut dans les siens. Il l'arrêta un moment près de son cœur, avec un trouble mystérieux que les autres bergères prirent pour un air mécontent. Claire, qui n'osait fuir devant tant de monde assemblé, regardait la terre, pour ne pas revoir l'Amour. Mais elle sentit bien que c'était lui, à son haleine de feu qui caressait son front, à cette main douce et brûlante qui s'était posée sur la sienne.

Ses compagnes, bien aises de la voir sous ses plus simples habits, en parlèrent tout haut. — Quel dommage aujourd'hui d'être ainsi vêtue ! — Elle soignait sa mère, dit le pasteur. Elle oubliait la fête pour travailler auprès de sa vieille amie. Ô jeunes filles, quelle parure ! Les vieillards applaudirent, et l'Amour, qui regardait cette figure naïve et touchante, la trouvait de même assez parée, quoiqu'elle n'eût pas de fichu.

Claire alors leva ses grands yeux sur Le bon pasteur, dont le regard consolant lui donna la force de soulever sa main, qui était comme enchaînée dans la main de son seigneur. Il s'éveilla lui-même, quand il la sentit s'échapper d'auprès de lui ; et, pour cacher la joie et la tristesse qui se mêlaient ensemble sur son visage, il se fit suivre dans les jardins, où il distribua les bouquets et les rubans dont il avait fait remplir des corbeilles. Par malice, il feignit d'oublier Claire, et la regarda quand les corbeilles furent vides, pour pénétrer si elle était fâchée ; elle ne l'était pas, et semblait ne rien voir quand, celle qui avait parlé d'abord, s'écria

comme avec regret : Claire n'en a pas ! (c'est qu'elle était pressée que l'on s'en aperçût.) — Comment l'aurais-je vue ? Cette petite Claire, dit-il, est toujours cachée comme une fleur sauvage ! Alors, il prit sa main de l'air le plus indifférent qu'il put feindre, et la conduisit près d'un rosier planté au pied d'une petite figure de marbre. — Regarde, bergère, lui dit-il tout bas, voici l'Amour ; c'est celui-là seul qu'il faut craindre ! — Claire, au nom de l'Amour, fut troublée, et regarda l'image. C'était celle de l'enfant avec des ailes. Il semblait menacer ceux qui le regardaient, avec une petite houlette emplumée qu'il montrait. Dans l'autre main, il tenait une églantine ; Claire vit sur sa tête une couronne des champs, et reconnut celle qu'elle avait perdue dans la vallée. Un cri lui échappa, et le beau seigneur, qui savait mentir, dit tout haut : Ce rosier vous a piquée, pauvre petite ! il piqua de même autrefois l'enfant que vous voyez là. Cette aventure est gravée, on peut la lire. Les plus curieux s'approchèrent ; j'étais curieux aussi, et, pour montrer que je savais lire, je lus tout haut sur la pierre où s'élevait la petite figure, un conte tout-à-fait singulier. Il y avait des nymphes, des flèches, des fleurs. L'églantine, au fond d'un bois, parlait à l'Amour qui voulait la cueillir malgré elle. Cette fleur qui parlait me parut un grand miracle. Elle finissait pourtant par se taire et devenir rose, ayant piqué l'Amour, qui ne s'en vengeait qu'en la rendant plus belle.

Tout cela, comme les choses incroyables, était écrit avec des mots que je n'avais jamais entendus, même dans les leçons du pasteur, qui parlait bien et nous instruisait avec bonté ; mais j'étais si glorieux de lire couramment, quoique sans rien comprendre, que je m'aperçus seulement à la fin que j'étais seul avec Claire. L'attention qu'elle me donnait me consola de la fuite des autres, et je me souviens encore que cette belle fille me dit : Tu lis

bien, mais cette histoire est un mensonge. L'Amour vole les fleurs, et ne les rend pas plus belles. Regarde ! il laisse flétrir cette couronne qu'il a prise à quelque pauvre fille ! — Je la regardai elle-même, et je n'osai lui demander pourquoi elle était triste de ce mensonge. Je m'éloignai en la regardant toujours… et à présent que j'en parle, je la vois encore comme si elle était là derrière un nuage.

Les danses commençaient ; le seigneur ouvrit ce bal champêtre ; et pour arriver naturellement jusqu'à celle qui rêvait au pied du rosier, il choisit deux bergères toutes couvertes de rubans, qui palpitaient d'aise de danser les premières avec lui. Claire dit tout bas : — Je n'ai pas un ruban ; je n'ose cueillir ces roses, et je ne sais quelle langueur a lié mes forces. Si je dansais, je tomberais ; et s'il disait : Je le veux ! je ne pourrais dire non. — Elle s'approcha du silencieux pasteur : — Ô pasteur ! permettez-moi de retourner chez ma mère, et levez-vous un peu pour me laisser passer ! — Le pasteur favorisa son envie ; et Claire passa sous des orangers qui cachèrent sa fuite à tout le monde. Elle courut d'abord, puis elle s'assit à quelque distance du château. Seule sur la montagne déserte, elle entendait cette belle musique, dont l'harmonie était plus douce au loin, et se perdait dans le ciel, dont elle paraissait venir. Le jour, qui pâlissait, lui laissait encore deviner et entrevoir les groupes qui paraissaient flotter sur les pelouses vertes du château ; et Claire, tourmentée par le charme qui se glissait dans ses veines comme une fière lente, attachait ses regards languissans sur ces ombres légères où jouait l'Amour !… Peu à peu la douce musique, les groupes, les pelouses et le château, tout s'effaça dans la nuit ; mais l'Amour ne sortit plus de son âme, où elle entendait sa voix comme s'il y parlait encore.

Le lendemain, sa mère malade l'envoya cueillir des plantes qui ne se trouvent qu'au fond des bois (souvent par malheur pour les bergères). — Ces plantes, disait-elle, vont guérir ma mère ! ses yeux s'ouvriront et me regarderont encore avec tendresse ; si elle s'aperçoit que les miens sont souvent pleins de larmes, elle me plaindra ; car elle a long-temps pleuré, et ces larmes me feront moins de mal, peut-être !... Attentive à chercher, à cueillir les simples, elle en fut troublée par un bruit aigu qui retentit dans le bois, et presqu'à son oreille. Ce bruit de chasse, endormi au village depuis long-temps, et que jamais Claire n'avait entendu, lui arracha un cri perçant, à l'instant qu'un trait lancé dans les arbres vint s'amortir à ses pieds. — Ce cri, qu'elle jeta en tombant, fit accourir de son côté le jeune chasseur, qui la releva palpitante comme un oiseau qu'une flèche vient d'effleurer. Plût au ciel qu'au lieu de tomber, ce bruit l'eût fait courir dans le sein de sa mère, seul asile, dit-on, où l'Amour n'ose poursuivre les bergères ; car c'était lui, vous l'allez voir ! — Il releva donc la jeune fille, et parut saisi d'une grande frayeur de l'avoir blessée ; il fit semblant même de frémir en la soulevant doucement dans ses bras. Claire balbutia : Je n'ai point de mal ! Et ses yeux se fermèrent, et sa voix s'éteignit. — Claire ! s'écria l'Amour, qui peut-être la crut morte, ô belle enfant !... comment te rendre à la vie ?... Viens avec moi, poursuivit-il avec cette voix puissante qui fait tout obéir. Claire était sous le charme, loin du pasteur, loin de sa mère, et l'Amour avait dit : — Viens avec moi !

Il l'emporta donc au château, et jeta ses armes loin d'elle, en y entrant. Comme un sort l'enchaînait, elle ne pouvait sortir de l'accablement où l'effroi l'avait fait tomber. Il eut le temps de voir encore qu'elle était belle à ravir : oui, bergers ! elle était belle ! ce qui lui fit dire avec transport : Charmante fille de Raimond ! le

danger que je t'ai fait courir m'attache à toi pour la vie ; et dès ce moment, Claire, la tienne est à moi seul au monde ! — Claire ouvrit les yeux comme enchantée à ce nouveau langage, et les tint par une force invincible attachés sur ce qu'il y avait sans doute alors de plus beau dans l'univers ; car l'Amour choisit toujours de belles apparences, et jamais celle d'un vieux pâtre à barbe grise.

L'admiration muette de la bergère ne pouvait échapper à celui qui la faisait naître. Elle le combla d'une joie si vive, qu'il lui saisit les mains pour l'approcher de son cœur !... Dieu le permit ! car les plantes précieuses tombèrent du tablier de la jeune fille ; et cette vue offrit tout à coup sa mère devant elle. Elle les ressaisît en désordre, et voulut sortir. Le seigneur prit un air triste où il y avait mille plaintes. Claire les entendit ; mais elle n'en répéta pas moins : Je veux sortir ! — Où vas-tu ? lui dit-il, en voyant qu'elle gagnait la porte. — Voir ma mère, répondit-elle d'une voix altérée. — Et moi ! ne te verrai-je plus ? s'écria-t-il encore. — Ah ! dit la pauvre ingénue, si ma vie est à vous, où pourrais-je me cacher à présent ? Elle courut vers sa mère, qui la pressa d'une façon plus tendre dans ses bras affaiblis.

Son cœur, gêné d'une secrète inquiétude de l'effroi d'un malheur qui tournait autour d'elle, demandait à s'épancher dans le cœur de sa mère. Elle ouvrait la bouche pour lui raconter le danger du bois, quand Raimonde l'arrêta, et, d'une main tremblante, lui montra la chaumière qui regardait la leur. — Va chercher, lui dit-elle, la vieille Mœris, je veux lui parler. — Ô ma mère ! comme votre main tremble ! — Ce n'est pas la peur, mon enfant. Mais la vieillesse est une trembleuse, elle altère la voix, elle éteint les yeux, et je sens qu'elle cherche du repos !... Avant de m'endormir, je veux parler à Mœris et bénir ma fille... C'est là !... oui ! c'est

tout ce qui me reste à faire. — Ma mère ! vous ne dormez jamais le jour. — Le jour et la nuit se ressemblent presque déjà pour moi. Mais avant que d'être aveugle pour toujours, oh ! que j'aurais voulu te revoir, mon enfant ! que mes yeux se seraient clos doucement sur ma fille, pour se rouvrir enfin sur Raimond qui m'appelle ! — Ma mère ! s'écria Claire, en se laissant tomber sur ses genoux, comme vous souriez tristement ! vous ai-je fait du chagrin, et voulez-vous me punir ? — Retiens ceci, dit Raimonde, rappelle-toi bien cela, quand je n'aurai plus de voix pour te le dire : le premier chagrin que tu me causes est celui de te quitter ; va, poursuivit-elle plus bas, et que Mœris se hâte.

Quitter ! quitter ! s'écriait Claire en courant, quoique ses genoux tremblans la soutinssent à peine. Quitter !... ce mot avait frappé son imprévoyance, comme une cloche funèbre rompt un rêve tranquille. Ô Mœris ! hâtez-vous, ma mère dit qu'elle veut dormir ; puis un mot !... Mœris, il est triste comme la mort ! ma mère m'a souri tout à l'heure, mais d'un sourire qui demande des larmes. Venez lui parler, venez lui dire qu'il faut toujours rester ensemble ! — Mœris essaya d'aller vite ; elle marcha du moins comme quelqu'un qui veut courir.

Raimonde l'entendit, et voulut parler. Sa poitrine s'embarrassait, et cette oppression douloureuse effrayait Claire, qui n'osait parler non plus de peur de sangloter. Mœris se pencha vers sa vieille compagne, et lui demanda si elle souffrait ? Raimonde témoigna que non, et joignit les mains, qu'elle éleva comme en prière. Dieu l'entendit ; ses yeux, à demi fermés depuis longtemps, s'ouvrirent tout à coup comme ranimés d'une pure lumière. La reconnaissance lui rendit la force ; et, se tournant vers Claire toute noyée de larmes, elle lui dit d'une voix faible, mais

contente : Fais pour moi ce que Dieu daigne faire ; il me console en me laissant revoir ce que j'aime sur la terre. Laisse-le-moi revoir, ô ma fille, aussi calme que ce beau ciel qui va s'ouvrir pour moi ! il m'a écoutée, qu'il m'écoute encore ! et que ton âme demeure en ce monde aussi paisible que mon dernier jour, qui s'est levé ce matin… Restes-y consolée de ma bénédiction ; je n'ai qu'elle, ô ma fille ! pour payer ton respect et ta douce amitié pour ta mère.

Claire étouffa sa douleur et les soupirs qui se pressaient dans son sein. Raimonde, qui la crut plus tranquille, attira Mœris auprès d'elle, et lui parla bas. — Viens ! dit Mœris à la jeune fille en la conduisant vers la porte. Claire se retourna d'un air indécis vers sa mère, qui lui fit signe de céder à Mœris ; et qui, la suivant des yeux, mit dans ce long regard un tendre et dernier adieu !

La triste Claire se rendit, par le conseil de Mœris, auprès de notre bon pasteur. En la voyant ainsi pâle et troublée, il devina ce qu'elle ne pouvait lui dire, et se mit sur les pas de la jeune fille. Ses sanglots, qu'elle ne songeait plus à retenir, apprirent au bon vieillard qu'il suivait une orpheline ; et son âme s'émut de compassion. Avant d'entrer, il lui dit : Mon enfant, allez m'attendre chez Mœris, j'irai vous y chercher moi-même. Claire joignit les mains pour le suivre ; il la rendit soumise en parlant au nom de sa mère, et il entra seul.

Ce fut encore au nom de cette mère qu'il l'arracha du seuil de la chaumière où elle gémissait, quand elle l'en vit sortir le soir, et qu'elle s'élança pour entrer. Mœris la prit, en pleurant, par la main, et l'orpheline se laissa traîner où l'on voulut la conduire.

Le jeune seigneur avait retenu que la demeure de Claire était à l'extrémité du bois ; et, sans attendre que le hasard la lui rendît encore, il ne se fia qu'à lui-même du soin de la chercher. Dans cette espérance, il traversa ce bois, qu'il n'avait parcouru déjà que pour elle. Mais il n'avait plus d'armes, si ce n'est celles qui le rendent si dangereux à regarder.

Il sort du parc qui couvrait la montagne ; il voit en effet une pauvre chaumière qui plaît à ses yeux, parce qu'il y suppose la jeune fille aux violettes ; il s'en approche en tressaillant d'impatience ; il sourit d'espoir ; mais qu'il est trompé ! Un cercueil est le seul ornement de cette cabane. Une lumière brûle au pied ; quelques fleurs témoignent qu'on a prié sur l'être enfermé dans sa dernière demeure. En effet, la vieille Mœris est assise au fond de la chambre, et prie. La vue d'une femme, qui peut-être est la mère de Claire, glace l'Amour, et le fait pâlir. — Êtes-vous Raimonde ? dit-il enfin. Au nom de Raimonde, Mœris lève la tête et montre le cercueil. — Voilà Raimonde ; dit-elle ; elle priait autrefois pour les malheureux, je prie pour elle ; non qu'elle soit malheureuse, car sa mort, sans doute, est la récompense de sa vie ; mais je demande à Dieu qu'il exauce son dernier souhait, et je le répéterai tous les jours, afin que Dieu ne l'oublie pas. Toutefois, poursuivit-elle, je ne pourrai le prier long-temps, car je suis de l'âge de Raimonde, et nous devions nous en aller ensemble, comme nous allions autrefois dans nos beaux jours. Il faut rester quelques jours encore : la petite Claire trouvera bientôt ce que je demande pour elle, et ce que sa mère obtiendra dans le ciel. — Que demandez-vous pour elle, ma mère ? — La protection de la Vierge, répond Mœris, quelques années de paradis sur la terre, un époux vertueux, un Raimond, s'il en est un autre. — Où donc est-elle à présent ? — À l'église, jusqu'au moment qui nous y ras-

semblera tous. Il n'est pas loin, car le soleil se couche, et c'est en même temps que lui que Raimonde s'est couchée hier pour toujours.

Le jeune seigneur était pensif en écoutant la vieille bergère ; on l'aurait cru touché ; la cloche déchira l'air et l'éveilla de sa rêverie ; il salua Mœris de la main, et s'enfuit à travers les arbres où il s'était jeté ; il vit de loin les amis de Raimonde qui s'acheminaient en cortège. Le cortège était long ; Raimonde avait beaucoup d'amis.

Je me trouvai sur le chemin du seigneur, où, sans penser à rien, je jouais un air de musette à nos chèvres qui broutaient au sommet de cette montagne. — Il s'approcha de moi, et me défendit de jouer ; je le regardai un moment, et je repris mon air, qui n'était pas fini. Il éleva la voix plus haut que ma musette, et cria : Es-tu sourd ? n'entends-tu pas la cloche des morts qui sonne pour Raimonde ? À ce nom, ma musette s'échappa de mes lèvres ; j'écoutai la cloche, et mon cœur se gonfla. Claire pleure donc à présent, dis-je à moi-même ; pauvre Claire ! je vais voir !... J'assemblai mes chèvres, que je fis courir devant moi, pour me réunir aux amis de Raimonde. — Arrête ! dit encore le seigneur. Et comme je n'arrêtais pas, il courut après moi. Il m'atteignit, à cause de mes chèvres, qui allaient de travers ; et m'ayant doucement retenu par le bras : Je suis charmé, dit-il, que tu m'obéisses, car tu vas chercher Claire, et lui dire que tout le monde l'aime et la plaint. — Oh ! répondis-je, ce n'est pas à vous que j'obéis ; il me semble plutôt que c'est à Claire, comme si elle m'appelait ; et je voulus m'échapper. — Raconte-moi donc, petit pâtre, si tu t'en ressouviens, ce qu'elle t'a dit l'autre soir au château. — Que je lisais bien, répondis-je ; car cette parole de Claire

m'avait charmé. Il me pressa de tant de questions, que, malgré mon impatience, je lui rapportai les autres mots qu'elle avait comme écrits dans ma mémoire. Il en fut sans doute content, puisqu'il voulut les payer, pour m'encourager, dit-il, à bien lire. Je m'enfuis en criant : Gardez cela pour les enfans qui n'ont plus de mères ! et j'arrivai au moment où celle qui pleurait la sienne errait autour de l'église, pour entrevoir encore ce que la terre allait couvrir.

Je poussai mes chèvres, autant que j'avais de forces, jusqu'à notre enclos, et je les renfermai, pour être libre ; mais notre demeure était loin de l'église ; quand j'y revins, tout était fermé, Claire avait disparu ; et le chant qui avait dit à Raimonde le dernier adieu, s'était éteint comme le flambeau que j'avais vu luire dans les vitrages.

Le lendemain, on l'a su depuis, notre bon pasteur, assis dans son petit verger, qu'il cultivait lui-même, vit entrer l'Amour, qu'il prenait encore pour un jeune seigneur. Cette visite le toucha, car il en espérait du bien pour quelques malheureux. En effet, l'Amour, pour cacher son impatience, s'informa des pauvres et des plus vertueux du village. Selon qu'il l'attendait, le nom chéri de Claire se trouva le premier placé sur les lèvres du vieillard, et suivi des vœux les plus touchans ; car il prit les questions du jeune homme pour l'intérêt tendre d'un bon maître, et voulut l'associer au dessein qu'il formait de rendre la belle Claire heureuse. Il faut marier cette orpheline, dit-il ; un bon époux remplace une mère. Que faut-il à cette enfant avec tant de sagesse et de grâces ? Un berger vertueux comme l'était son père. Raimond fut pauvre, parce qu'il vécut sous un seigneur inhumain. Sa fille est sauvée de l'indigence, puisque le ciel nous envoie un maître

généreux et sensible. Et les regards du pasteur brillaient de joie ; l'air préoccupé du jeune homme le confirmait dans son espérance ; et, tout en causant ainsi, ils quittèrent ensemble le petit enclos où le seigneur était entré. Cet enclos donnait sur le cimetière où s'élevait la tombe nouvelle. Regardez, continua plus bas le pasteur, cette jeune fille n'est-elle pas un ange ?…

Claire priait à genoux, sans craindre, sans penser qu'on pût la voir. Non ! il n'y avait rien entre elle et le ciel où elle regardait sa mère : aussi le vieillard qui l'a dit, ajouta : Dieu, qui la voit mieux que nous encore, devrait choisir pour elle. Qui osera dire ? J'en suis digne. Et, si cet être simple et pur devait être un jour le partage d'un ingrat, je pourrais voir en souriant, dans ma tristesse, s'en aller de ce monde l'âme craintive et tendre qui embellit cette pauvre bergère.

Le pasteur se tut, et s'éloigna du jeune homme, qu'il voyait plongé dans la réflexion. Hélas ! que pensait-il ? quel dessein roulait alors ce cruel ?… On l'a toujours ignoré. Mais le soir arriva, et Claire ne parut pas chez Mœris. On la demanda dans le village ; et tous les habitans consternés se répondirent : Elle n'est pas avec nous. J'abandonnai mes chèvres ; je courus plusieurs jours en la demandant, en l'appelant partout à haute voix, dans les montagnes, dans les vallées, dans les hameaux. Je revins les pieds déchirés, le corps brisé, la voix éteinte ; et je ne pus de long-temps jouer de la musette, pour égayer mon troupeau… pour m'égayer moi-même.

On parla long-temps de cette mystérieuse aventure ; chacun avait son idée. Beaucoup pensèrent que Raimonde, qu'ils appelaient une sainte, avait emmené sa fille avec les anges, et que, n'ayant pas besoin de changer de forme, étant si belle, elle s'était

envolée après l'âme de sa mère. J'osai demander un jour au pasteur ce qu'il en fallait croire ? Il me regarda, et ses yeux étaient pleins d'une profonde tristesse ; il rêva long-temps, jeta comme malgré lui un regard sur le château, et s'éloigna sans m'avoir répondu.

L'ennui s'était jeté sur moi. Je restais souvent tout le jour appuyé sur ma houlette, sans me ressouvenir d'une chanson. Vers le soir, je n'avais d'autre plaisir que de regarder le soleil se coucher. Alors il s'entoure souvent de mille images changeantes : — Claire est peut-être là-bas, me disais-je ; peut-être choisit-elle ce moment tranquille pour revoir son village. Il est bien triste à présent, ce village ! on ne danse plus au château !... Cette idée me frappa. Le regard de notre pasteur passa comme une lumière devant mes yeux. Je me ressouvins que le jeune seigneur m'avait parlé dans le bois pour me faire taire, par respect pour Raimonde. — S'il veut, m'écriai-je alors avec un peu de joie, il fera chercher notre bergère perdue, par-delà nos montagnes, partout le monde enfin ! — C'est un seigneur !

Je fus tellement emporté par cette espérance, qu'oubliant mes chèvres comme mes chansons, je courus au château, où je demandai hardiment le maître. — Le maître n'y est plus, me dit-on ; il ne vient aux champs que dans la saison des fleurs ; elles sont tombées, les champs sont déparés, qu'y ferait-il ? Tu peux t'en retourner, et retenir un an ce que tu voulais lui dire. — On ferma la barrière. Je revins lentement trouver mon troupeau, qui ne s'était pas désuni ; car la saison et le silence de ma musette engourdissaient mes pauvres chèvres. Je recommençai à m'ennuyer, et l'hiver me tenait compagnie.

Une nuit que tout le village était plongé dans le sommeil, Mœris fut réveillée par une voix triste. Elle écouta, crut que c'était le vent qui soufflait dans le bois, et s'en retourna pour dormir. La voix se plaignit encore, et Mœris distingua des sanglots. Cette bonne vieille, émue de l'idée que c'était peut-être quelque pauvre, quelque enfant égaré, se leva, ouvrit sa fenêtre, et demanda : Qui pleure ? — Un silence profond avait succédé. Elle resta longtemps, malgré le froid, et la neige qui battait la fenêtre ; mais la frayeur suivit bientôt la pitié, car elle vit une ombre blanche sortir de la cabane de Raimonde, qui toujours était fermée depuis sa mort. Un tremblement parcourut Mœris des pieds jusqu'à la tête ; elle tomba sur ses genoux, en se recommandant au ciel. Quand elle eut la force de se relever pour jeter encore un regard effrayé par la fenêtre, l'ombre blanche avait disparu, les gémissemens avaient cessé, et Moeris ne douta pas que ce ne fût Raimonde elle-même qui venait la chercher, ou demander ce que l'on avait fait de sa fille.

Àpeine un peu de jour vint ranimer son courage, qu'elle s'avança vers la chaumière inhabitée ; elle la trouva ouverte ; ce qui lui confirma qu'elle n'avait pas été troublée d'un rêve ; elle descendit au village, où cette nouvelle ne tarda pas à se répandre et à frapper les esprits. On résolut d'aller consulter le pasteur, qui, voyant accourir tant de femmes effrayées, crut les rassurer en leur disant : Raimonde est trop heureuse au ciel, pour redescendre parmi nous. Cette raison leur parut trop simple ; elles le supplièrent de venir avec elles prier sur la tombe de Raimonde, de promettre au nom de tous, pour apaiser son âme, que l'on chercherait encore sa fille. Le pasteur céda sans peine à ce vœu, et s'avança vers le cimetière, où le suivirent en silence toutes les bergères du hameau. La tombe était couverte par une jeune

femme qui la tenait embrassée. À cette heure, après une nuit pluvieuse et froide, cette vue lui glaça le cœur. Il eut pourtant, ce bon vieillard, la force de courir et de relever celle qu'il avait déjà reconnue. — Nous ne la chercherons plus, dit-il d'une voix tremblante, en pressant sur son cœur cette tête abattue comme un lis flétri. Un cri sourd s'échappa du sein de ces pauvres femmes. — C'est la fille de Raimonde ! dirent les vieilles, qui s'étaient avancées. — C'est la pauvre Claire ! dirent avec effroi celles qui avaient ri dans la vallée ; et toutes se jetèrent à genoux autour du pasteur, qui, d'un air morne, se rappela le vœu qu'il avait fait pour l'orpheline.

Je ne sais quel instinct curieux m'avait poussé vers cette scène étrange. Je ne pus ni parler, ni pleurer, ni gémir. J'approchai du pasteur, qui me fit signe, et je portai avec lui cette tendre et pieuse bergère dans la demeure du vieillard, qui pleurait. Les vêtemens mouillés qui enveloppaient la jeune fille, en rendaient le triste fardeau si lourd, que son poids m'a étouffé plus de vingt ans... Ici le vieux pâtre s'arrêta, fixant les yeux sur l'herbe, comme pour reprendre haleine ; puis il ajouta :

Le cruel Amour ne revint plus, même dans la saison des violettes ; et son château est demeuré en horreur au village, que j'abandonnai bientôt après, pour en chercher un moins malheureux.

Fin de l'histoire de Claire.

Cette histoire est plus triste, dit Alexis, je l'aime moins que l'autre ; elle a fait pleurer Lucette, et Rose en est pâle. Je n'ai de ma vie entendu dire tant de mal de l'Amour, et pourtant on en cause parmi nos bergers. — C'est qu'il y en a deux, poursuivit le

vieux pâtre ; l'un est doux comme Lucette, gai comme Rose, et ne caresse pas pour faire mourir. Celui-là n'est pas loin ; puissiez-vous, mes enfans, n'en voir jamais d'autre dans ce hameau ! Mais si l'on doutait, les mères s'y connaissent ; et c'est à elles seules qu'il n'impose pas.

Rose ne perdit pas un mot de tant de paroles ; et ces dernières l'ayant beaucoup rassurée, la gaîté revint avec la confiance. On remercia le vieux conteur, qui promit de chercher encore dans sa mémoire des récits plus amusans. Il s'éloigna, et se perdit dans les arbres.

On voulut discourir, chacun suivant son humeur. Lucette plaignit Claire d'avoir eu une mère aveugle. Rose, qui n'était pas pour les longues réflexions, brouilla bientôt celles qu'on voulait faire encore ; elle se mit à regarder aux nuages. — Le vieux pâtre a raison, dit-elle, on doit voir là mille choses ; regardons ! et tous quatre levèrent la tête pour étudier et saisir des figures dans ces vapeurs légères, aussitôt détruites que formées. Alexis ! que vois-tu ? reprit Rose. — Je vois une bergère avec sa petite chèvre ; la bergère est couronnée comme une fiancée, elle ouvre les bras à ce nuage qui accourt devant elle ; n'est-il pas vrai, Lucette ? — Il me semble, dit Lucette, que je vois une femme faite comme ma mère ; elle parle au pasteur, qui tient un voile pareil à celui que j'avais quand tu dis un jour : Mère ! regardez Lucette, elle ressemble à la mariée... — Oui, s'écria-t-il, je vois, à mon tour, que tu as de bons yeux ! — J'en ai de bons aussi, répliqua Rose, et je ne saurais découvrir là un pasteur et le reste ; mais suivez ma main, voilà six moutons, un chien, une bergère qui tombe au milieu d'eux... — Lucette et Alexis ne purent en convenir, et cherchèrent d'autres choses. Rose, qui voulait avoir raison, reprit :

Qu'Isidore le dise ! — Je la vois au bord d'un ruisseau, répondit-il d'une voix craintive ; mais elle va disparaître tout à l'heure avec le soleil, et il n'y aura plus rien à voir de beau jusqu'à… — Demain, interrompit Rose avec vivacité ; nous regarderons encore le soleil couchant ; le veux-tu bien, mon frère ? — Oui, dit Alexis en relevant Lucette, car il fallait rentrer au village. Isidore tâchait de n'y pas penser, et Rose resta la dernière assise. Il la contemplait d'un air aussi attendri que la veille, quand elle souffrait. Pourtant elle ne souffrait plus ; cette journée de repos l'avait guérie. Il la regarda marcher long-temps pour s'en convaincre, et regagna promptement l'autre bout du hameau, ne pouvant se persuader que le temps ne fût pas à l'orage, ayant tourné sitôt vers la nuit.

— C'est demain fête ! adieu les récits du pâtre et le repos au bord de la fontaine ! C'est à quoi Rose songea quelques jours après. — C'est demain fête ! qu'elle sera belle ! Alexis m'y conduira. — C'est à quoi songea Lucette. Oh ! comme elle était empressée de revêtir les atours qui l'avaient tant gênée l'autre fête ! que sa ceinture fut nouée avec soin ! quelle grâce avait ce petit chapeau sur son front, riant et un peu fier !… Les mêmes habits n'avaient plus l'air de composer la même parure. — Ah ! dit-elle à sa mère qui l'habillait avec soin ce jour-là, que je serai légère pour danser ! Merci, merci, ma mère ! Alexis me verra. — Et Alexis la voyait. Ses yeux étaient collés à la fenêtre. Elle lui tendit les bras sans pouvoir courir au-devant de lui, car sa mère l'arrêtait dans les siens. Le jeune berger entra pour demander à Marguerite la permission d'accompagner Lucette à l'église, où il allait conduire sa sœur. — Oui, dit Marguerite avec bonté, je crois que Dieu te permet de la conduire à l'église, et il faut vouloir tout ce que Dieu veut. — Il prit donc sa fiancée par la main, et l'emmena chez sa mère, qui habillait Rose. — As-tu entendu ce que vient de

dire Marguerite ? demanda tout bas Alexis, comme si quelqu'un les avait écoutés. — Lucette répondit aussi tellement bas, qu'il ne l'aurait pas entendue, si son regard ne l'eût informé qu'elle avait dit oui.

Rose les suivit à l'église, où cette fois Alexis ne se cacha plus près du portail. Rose, qui s'en ressouvint, voulant le rappeler tout bas à Lucette, par malice, y porta gaîment les yeux. Isidore y tenait juste la place de son frère. Elle oublia de rien rappeler à Lucette, et tâcha de prier. Mais, malgré elle, les récits du vieux pâtre se mêlaient dans sa mémoire avec ses prières. — Ô mon Dieu, dit-elle tout haut, faites qu'il ressemble au meilleur des deux ! Lucette la regarda, et la vit si distraite, qu'elle dit en elle-même : Rose est encore bien enfant ! car elle parle haut dans l'église.

On sortit : Isidore salua les bergères, mais il n'osa les suivre, car il n'était pas bien paré. Il n'avait, ce petit berger, qu'une figure charmante, et l'aimable candeur qu'on ne garde souvent qu'au village, après les dix-huit ans qui venaient de sonner dans sa vie.

Elle sonna de même l'heure vive et riante qui rassemblait le village. La musette, le haut-bois, le flageolet y répondirent par des sons éclatans ; ils percèrent la montagne et les vallons, firent tressaillir les jeunes cœurs et sourire les vieillards. En un moment la pelouse fut couverte de monde, les bancs en place, les mères assises, les enfans à la danse, et les musiciens dominant sur l'assemblée, pour y maintenir l'ordre par leur aigre harmonie, en même temps qu'ils en augmentaient la joie par leurs regards et leurs trépignemens de pieds.

Ce fut alors que Lucette se vit pour la première fois admise à cette danse régulière. Alexis l'y plaça lui-même d'un air si fier, si triomphant, si tendre, que les yeux se fixèrent d'abord sur Lucette ; et Lucette attendait, en palpitant de plaisir et de peur, le signal qui allait l'entraîner dans la foule avec Alexis. C'était dire à tout le village : Alexis aime Lucette, Lucette lui est accordée. On les regardait, on regardait leurs mères, qui se penchaient à droite, à gauche, pour répondre aux questions de ceux qui, comme elles, n'avaient plus d'autre plaisir que de parler et d'entendre.

Si ce moment fut beau pour Lucette, il fut triste pour Rose, qui, derrière sa mère, regardait son heureuse compagne, dont on admirait les grâces, comme si elle eût paru pour la première fois au hameau, reçue au rang des grandes bergères, admirée du cercle des vieillards, et pressée parfois dans les bras de son frère Alexis ; tandis qu'elle, pauvre Rose, ne paraissait aux yeux d'Isidore que parmi les enfans du village, qui l'appelaient à haute voix dans leurs rondes, dont elle était l'âme huit jours auparavant par sa gaîté bruyante. Oh ! comme ses yeux se levèrent avec confusion sur Isidore, qui était à la fête ! mais quel doux sentiment elle trouva dans le regard du jeune pâtre ! qu'elle fut aise de le voir triste, et d'y trouver comme écrit : Je ne danserai jamais là qu'avec toi ! Dès ce moment elle prit la fête en patience, demanda de s'asseoir auprès de sa mère, qui l'envoya danser avec ses petites compagnes. — Je ne saurais, ma mère, dit-elle d'un air tout-à-fait raisonnable, je suis tombée l'autre jour, la danse me lasserait. — Bon ! tu courais aux champs le lendemain avec Lucette. — Oui ! mais j'étais au bord du ruisseau, ma mère, et j'étais bien ! — Isidore l'entendit, et Brigitte la laissa s'asseoir, pressée de regarder Alexis, qui ce jour-là l'occupait tout entière. Elle ne vit pas

même Isidore, qui, s'étant fourré derrière le banc des mères, s'informait à Rose si elle se ressentait de sa chute au milieu de ses moutons ? Elle fit signe que oui, et n'était pas fâchée qu'il prît cette raison, pour la cause qui l'empêchait d'être à la même place que Lucette. S'il avait autre chose à lui apprendre ou à lui demander, il en fut bien le maître ; car il ne bougea point de sa petite place, et Rose ne quitta pas le côté de sa mère ; ce qui fit rire le vieux chevrier, qui jetait ses regards malins sur la fête.

Tout finit ! Ce beau jour ne fut plus bientôt que dans la mémoire de ceux dont il avait vu l'ivresse. On ne dansait plus qu'en confusion et sans mesure : les hautbois s'éloignèrent ; on les entendit encore jeter au loin quelques notes aiguës qui réveillaient les oiseaux déjà couchés. Rose se glissa près de Lucette, qu'elle entraîna d'un air mystérieux sous de grands arbres, où il faisait tout-à-fait sombre, et dit : — Tu sais bien qu'une fois je t'ai trouvée assise au bout de la grande prairie, là où n'ayant personne à qui conter ton chagrin, tu en parlais à l'alouette, tandis qu'elle allait boire dans les nuages sans t'écouter ? — Oui, dit Lucette. — N'est-ce pas, que tu fus bien aise quand j'accourus à toi, et qu'ainsi tu trouvas le moyen de soulager ton cœur ? N'est-ce pas, Lucette, que ton cœur souffrait beaucoup ? — Oh ! beaucoup, Rose ! — Eh bien ! Lucette, puisque j'ai été te consoler ce jour-là, écoute bien :

Quand l'alouette aura chanté,
Va m'attendre dans la prairie :
Je quitterai la bergerie
Quand l'alouette aura chanté
Son chant d'amour, son chant d'été.

Ne manque pas au rendez-vous !
C'est là qu'en parlant de mon frère
Tu pleurais !... souviens-t-en, bergère !
Ne manque pas au rendez-vous :
L'ombre s'étend : séparons-nous !
J'entends du bruit, parlons plus bas !
Un berger m'a dit qu'il m'adore ;
Et même en ce moment encore...
J'entends du bruit, parlons plus bas !
C'est lui ! Dieu !... ne regardez pas !
Taisons nous ! Jusqu'au point du jour
Tu vois que j'ai bien fait d'attendre ;
Je l'aime, et j'allais te l'apprendre.
Taisons-nous ! Mais, au point du jour,
Tu sauras mon secret d'amour.

Rose s'enfuit tout à coup, parce qu'elle entendit venir un autre berger. C'était Alexis qui cherchait Lucette sous les arbres, l'ayant vue s'éloigner de la foule. Il heurta Isidore, qui lui dit bonsoir d'un air préoccupé. Lucette parut en même temps préoccupée aussi de la confidence de Rose. Cet innocent hasard porta dans le cœur d'Alexis un coup si étrange ; une douleur si rapide, qu'il en resta comme frappé d'insensibilité. Lucette qui le reconnut, laissa échapper un cri de joie en se jetant vers lui. Quelle fut sa surprise de voir, aux rayons de la lune, Alexis immobile, le regard fixe et triste, le visage altéré, ne répondant rien, au doux bonsoir qu'elle lui adressait, et qui demandait une réponse si tendre ! Elle ne comprit pas ce qui avait subitement frappé le jeune berger ; mais son cœur en reçut le contre-coup. Alexis ! dit-elle. — Alexis resta muet et glacé. — Alexis ! poursuivit-elle d'une voix plaintive, quel mal t'a pris, et quel mal me prend ? Nous dansions tout à l'heure,

nous sommes ensemble, et je tremble comme si j'avais peur. Pourtant je n'ai pas peur… mais je suis près de pleurer, et pas une larme ne peut couler ; le saisissement me les retient… Réponds-moi donc ! poursuivit-elle en penchant sa tête sur la poitrine d'Alexis ; qu'avons-nous à craindre ? et que va-t-il arriver ?

Ah ! Lucette ! s'écria-t-il, comme si sa voix soulevait un poids énorme. Et il repoussa faiblement Lucette, qui s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber.

Marguerite, alors, un peu alarmée de l'absence de sa fille, criait de la prairie : Alexis ! Alexis !

— Rejoignons ta mère, dit-il ; je ne lui dirai rien. Va ! j'aime mieux mourir, Lucette, que de me venger de toi. Ne pleure donc plus, et ne tremble pas. Ils trouvèrent en ce moment leurs mères qui les cherchaient. Rose avait déjà dit : Lucette revient. Mais elle ne revenait point ; et les mères, qui n'aiment pas que les enfans s'éloignent le soir, parce qu'il arrive mille choses, les appelaient des yeux et de la voix. On reprit le chemin des chaumières. Rose imaginait un moyen d'avouer à Lucette qu'un berger lui plaisait ; cet aveu lui paraissait pourtant difficile. Lucette marchait près de sa mère, en cherchant à deviner le mal d'Alexis. Et lui, croyant cacher ce mal, qui ne se cache pas, faisait des efforts pour chanter. Hélas ! il ne faisait que tâcher, car Lucette, ayant entendu ce chant confus qui la surprit, vit encore à la clarté de la lune le visage du jeune berger couvert de larmes. Brigitte disait tout bas : Avez-vous vu comme Lucette était belle et admirée ? — Oui, répondait sa mère. — Et Alexis ! reprenait Brigitte, ne semblait-il pas qu'il n'avait fait autre chose en sa vie que de danser avec elle ? Pas un n'allait mieux. — Vraiment, non, disait encore Marguerite, tandis que ses yeux couraient d'Alexis à Lucette ; et elle

distingua, quoiqu'il fît nuit, le nuage qui troublait leurs amours. Elle vit aussi qu'Alexis se recula, quand, arrivés tous au chemin qui séparait leurs demeures, Lucette avança dans l'ombre sa main timide, qui semblait prier la main d'Alexis de venir la joindre. Elle la retira tristement, et rencontra celle de sa mère. Cette mère voyait tout !

Elle lui laissa même le soin de fermer la chaumière, et ne l'aida point, quoiqu'elle fût long-temps à la porte. Son regard triste croyait voir celui d'Alexis briller de loin et percer l'obscurité pour venir jeter une douce lumière au fond de son âme. Il n'en était rien peut-être ; mais la nuit, à force de regarder fixement quelque chose, les yeux se troublent ; on pense voir des couleurs et de petites flammes traverser l'air. Cette erreur au moins lui donna le courage de fermer la barrière qui la séparait de son jeune fiancé.

— Oh çà ! Lucette, dit Marguerite, la voyant s'asseoir la tête penchée, que se passe-t-il ? La fête était la plus belle du monde ; le jour le plus bleu que j'aie vu de l'été ; et il y a de l'orage ce soir, non au ciel, qui est semé de plus d'étoiles que l'on ne voit de marguerites dans un champ ; mais, ma fille, il ne fait pas clair dans ta pensée, et c'est encore à moi d'y porter un peu de lumière. — Lucette la regarda en soupirant, comme si elle eût dit : Vous avez raison, ma mère ! mais, puisque vous devinez tout, devinez donc ce que je ne puis comprendre ! — Aurais-tu regret, Lucette, d'avoir obtenu sitôt ce que tu désirais tant ? T'es-tu trompée toi-même ?... Cela arrive en comptant trop vite. Alexis te plaisait-il mieux quand je ne l'avais pas adopté pour mon fils ? Es-tu jalouse de ne plus l'aimer toute seule ? — Jalouse ! moi, ma mère ! ah ! jugez-en. — Alors elle se mit à raconter comment Rose l'avait

menée sous les arbres, comment elle lui avait donné rendez-vous au coin du bois pour lui apprendre un secret d'amour ; et pas un mot du secret ne fut oublié, pour que Marguerite devinât mieux.

— Quand Rose t'a quittée, il y avait donc un berger sous la feuillée ? — Je crois que oui, ma mère, puisque Rose le voyait. Moi je pensais à son frère, je n'ai rien vu. — Et c'est alors qu'Alexis t'a retrouvée ! — Presque alors, dit Lucette avec un soupir. Je me jetais vers lui, croyant qu'il s'élançait vers moi ; ma bouche s'ouvrait pour lui dire : Alexis ! te voilà ! qu'il fait beau ! que je t'aime ! Enfin, ma mère, tout ce que je pensais ! Mais il a fermé ses bras, comme aussi peut-être son cœur à Lucette ; et si vous pouviez deviner encore cette fois comme vous avez fait les autres, ah ! que cela me ferait de bien !

Marguerite, ayant réfléchi, dit : Je vois bien que tu n'es pas jalouse, et que tu ne sais ce que c'est. Écoute ; va demain savoir ce que Rose te veut confier ; demande-lui d'en parler aussitôt à son frère, qui t'a fiancée, et qui est maintenant toi-même. Si Rose y consent, comme elle le doit, va trouver Alexis, sans lui rappeler qu'il souffrait hier ; car les hommes, mon enfant, n'avouent guère qu'ils souffrent sans un peu de honte. Dis-lui ce secret ; ta confiance le guérira peut-être de ce mal qui l'a pris si vite. — Quel est donc ce mal ? demanda Lucette avec tristesse. — Alexis, peut-être, n'en connaît pas le nom plus que toi ; mais il prend souvent à la danse, et ne se guérit qu'en se confiant l'un à l'autre tout ce qu'on a dans l'âme, surtout en ne se quittant guère. — Je ne le quitterai plus ! s'écria la bergère ; et, donnant le bonsoir à Marguerite, elle remercia Dieu de tout ce qu'une mère sait d'utile pour les enfans qui souffrent.

L'alouette étendait encore ses ailes sur ses petits qui dormaient, que Lucette crut entendre son chant réveiller les laboureurs. Elle ouvrit les yeux, et prenant la lune pour le soleil, le trouva pâle et sans rayons. Cette méprise fit qu'elle se leva. Alors, étant bien éveillée, elle se ressouvint que jamais le soleil ne prenait ce chemin, et qu'il était en retard. Ainsi, par pitié pour Rose, pour Alexis et pour elle-même, elle s'habilla, et serait sortie, si Marguerite ne l'eût appelée et retenue au moins jusqu'à l'aube naissante. Qu'irais-tu faire, dit-elle, que te baigner les pieds dans la rosée ? Quand tu seras seule aux champs, il n'en ira mieux pour personne : attends ; les coqs de Brigitte n'ont pas encore chanté. — Ô ma mère ! ils vous ont entendue, car les voilà qui s'éveillent ; et nos poules leur répondent ! On dirait qu'ils ont aussi rendez-vous.

Alexis, qui n'avait de rendez-vous avec personne, était pourtant sur la porte de sa chaumière. Il n'avait pas trouvé le sommeil dans son lit, et l'attendait peut-être, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux attachés à la fenêtre de Lucette, qui dormait sans doute. — Non ! elle ne dort pas, dit-il en la voyant paraître ; et ses jambes tremblèrent, parce qu'il avait beaucoup dansé la veille. — Où va-t-elle ? Cette idée courut avec rapidité, dans toutes celles dont il était tourmenté, passa dans sa tête et dans son cœur, sans y trouver autre chose qu'une réponse vague et triste. En vain. Lucette se montra, sortit, rentra pour chercher sa petite chèvre, sortit encore, et marcha lentement pour lui laisser le temps de descendre la colline ; elle n'entendit rien approcher, et tourna un peu la tête ; Alexis n'avait pas bougé. Il est encore malade, dit-elle ; que Rose se hâte ! car il faut le guérir. Elle courut alors vers le coin du bois, où Rose la fit attendre un grand quart d'heure. Enfin elle parut au tournant, et semblait dire à quelqu'un : Restez

là ! attendez ! — Je t'attends, lui cria Lucette. — C'est qu'Isidore est là pour savoir mon secret. — Est-ce lui que tu voudrais aimer ? — Tu l'as deviné, dit Rose, et je voudrais bien aussi que ma mère le devinât de même. Mais tu ne l'as pénétré si bien que par une bonne cause, c'est que tu as un pareil secret. Comment faire pour en instruire les autres ? — Laisse-moi toujours le dire à ton frère pour commencer ; veux-tu, Rose ? — Si je le veux ! dit-elle, j'en meurs d'envie. Tout ce qui vient de toi lui paraît bien. Ma mère, de son côté, le regarde comme un livre de raison ; et s'il parle bien, dans huit jours je pourrai danser comme toi ; car je serais malade s'il fallait rester encore parmi les enfans. — Je parlerai donc tout à l'heure à ton frère, hélas ! s'il veut m'écouter ; car depuis hier il est immobile avec moi. — Quelle raison a-t-il ? — Pas une, Rose ; mais nous verrons tantôt ; ma mère m'a si bien conseillée ! — Conseille-moi vite aussi d'appeler Isidore, qui attend là-bas dans un coin pour savoir un peu du secret. — Et, sans attendre la réponse de Lucette, elle fit signe de la main au craintif Isidore, qui passait sa tête comme on fait quand on écoute. Il accourut à ce signe de Rose, et salua les jeunes bergères. On allait causer, lorsque Alexis, descendu sur les pas de Lucette, mourant de curiosité, parut de l'autre côté du bois. Lucette prit vivement la main de Rose, et l'entraîna vers Alexis. Viens lui dire ton secret, s'écria-t-elle ; ma mère assure qu'il est bon pour le guérir : ô Rose ! qu'il le sache donc vite ! — Écoute, Alexis ! criait Rose à son frère qui s'était mis à fuir ; écoute ! Isidore m'a choisie ; et me demande si je l'aime ? Me permets-tu de lui dire que oui ? Cette question ne fut par malheur entendue que d'Isidore, qui en ressentit une joie aussi vive que l'était la colère d'Alexis fuyant toujours.

Hors d'haleine, et n'en pouvant plus, Rose et Lucette l'atteignirent pourtant à l'autre extrémité du chemin, où Rose le saisissant par ruse, et passant ses bras à l'entour de son corps, tandis que Lucette arrêtait ses mains dans les siennes, lui criait aux oreilles : Ô mon frère, écoute ! Isidore m'aime plus que lui ; j'aime Isidore plus que moi ; nous voulons danser ensemble à la fête ; et voilà ta fiancée qui te dira le reste. — Elle s'envola, laissant à Lucette le soin de l'instruire davantage ; et Lucette tenait encore les mains d'Alexis ; mais ce n'était plus nécessaire ; Alexis ne fuyait plus. Ce mot de Rose : Isidore m'aime, j'aime Isidore, avait suffi pour l'enchaîner aux pieds de sa chère accordée, qu'il regarda avec une surprise pleine de charmes, et en soupirant profondément ; et Lucette, voyant qu'il n'était plus besoin de lui tenir les mains pour l'arrêter, se laissa tomber près de lui sur l'herbe.

— Tu n'es donc plus malade et fâché contre moi ? dit-elle. — Alexis, honteux et charmé, pencha sa tête sur les genoux de Lucette, et s'écria dans un ravissement de joie : C'est Rose qu'il aime ! Ô Lucette ! que je t'adore ! Il mérite bien d'être heureux, ce pauvre pâtre ! Nous le serons tous ! oui, je vais parler à ma mère. Mais toi, Lucette, me pardonnes-tu ? — Quoi ! dit-elle, te pardonner d'avoir été malade ? — Tu n'as donc pas vu que j'étais ingrat, que je t'ai soupçonnée de ne pas m'aimer ? — Alexis, repartit Lucette en souriant, tu veux m'éprouver ! je sais bien que cette idée était ma faute le jour où j'ai jeté tes fleurs par la fenêtre ; mais je t'ai dit après : Alexis, je t'aime ; et tu n'aurais pu l'oublier.

Cela est vrai, répondit Alexis après avoir rêvé long-temps. Tout ce que tu me dis, Lucette, est écrit là pour ma vie entière !

Et il posa la main de Lucette sur son cœur, ce cœur qui se débattait encore entre la joie et le repentir d'avoir affligé son innocente maîtresse.

— Rose nous attend, dit-elle après un peu de silence ; viens Alexis, car elle a mon âge. Il est bien temps qu'elle choisisse, comme moi, celui qui doit la conduire toute sa vie. Viens vite ! car on souffre beaucoup d'attendre une réponse qu'on souhaite. — Il s'en ressouvenait bien, et la suivit.

— Eh bien ! mon frère ! cria Rose en le voyant revenir, pourrai-je bientôt parler ? Hâtez-vous, car je ne sais plus comment me taire ; vous restez si long-temps !

Isidore, ayant vu fuir Alexis, lui dit avec anxiété : Berger ! si tu veux être mon frère, je te donnerai l'amitié que j'aurais eue pour mes parens, que je n'ai pas connus. Jusqu'ici, je n'ai eu que des maîtres, de bons maîtres ; mais il me serait doux d'avoir un ami. — Je serai le tien, répondit Alexis en l'embrassant ; Rose peut te dire à présent qu'elle t'aime, si elle le pense. — Je le pense, s'écria-t-elle, depuis le jour qu'il m'a fait tomber ; il était bien temps qu'il l'apprît, car je ne fais que mentir avec lui.

On ne pensa plus alors qu'à passer le jour tous ensemble, et l'on se rendit au ruisseau. Le vieux pâtre n'y vint pas ; mais ils n'y songeaient guère. Un sujet plus important que toutes les histoires passées se discutait entre eux. Ils complotaient pour présenter Isidore à Brigitte. Rose s'écria : Qu'il vienne avec moi ! je dirai encore à ma mère que je viens de tomber ; et, voyant qu'il est toujours là pour me relever, ma mère prendra de l'amitié pour lui. — Tu ne peux tomber si souvent, dit Lucette. Et cet avis fut rejeté. Alexis pensait que le vieux pâtre pourrait les aider ; car il

parlait long-temps, et devait être bon pour persuader les mères. Isidore rêvait profondément. Le conseil qu'il offrit à ses amis fut d'avoir recours à son maître, qui lui avait promis de fixer son sort. Ils adoptaient déjà cette idée, quand Lucette se leva et leur dit par inspiration : Suivez-moi tous, mais d'un peu loin ; vous viendrez quand je crierai : Venez ! Il n'y a que ma mère dans le monde pour nous sortir de peine. Elle voit dans l'avenir ; elle a deviné ce qui devait m'arriver avec Alexis ; et jusqu'à des pensées que je n'osais dire. Suivez-moi, vous en serez contens. — Suivons la, s'écrièrent-ils tous ensemble ; et Lucette s'avança à leur tête, les exhortant à ne paraître qu'au signal convenu.

Marguerite avait appelé Brigitte, qui était descendue de la colline, et filait alors près d'elle. Les projets, au moment d'éclore, ne laissent pas plus de repos aux mères qu'aux enfans. Elles parlaient, elles calculaient : ceci pour Alexis, cela pour Lucette ; et pour nous, pensaient-elles, le plaisir de donner. La part de Rose ne fut pas oubliée ; et, à propos d'elle, Marguerite ne put s'empêcher de confier à sa mère le dernier chagrin d'Alexis. Brigitte en quitta l'ouvrage d'étonnement. — Quoi ! dit-elle, voilà Rose sur l'horizon ! mais, vraiment, nous n'aurons jamais fait ! Elle s'écria beaucoup sur l'embarras d'avoir des filles. Et Marguerite lui dit : Nous l'étions à quatorze ans. — Brigitte finit par rire et se trouver de l'avis de Marguerite. Elles riaient encore, quand les quatre bergers, roulant dans leur tête leur sérieuse entreprise, s'approchèrent de la cabane avec empressement.

Leurs quatre cœurs battaient au plus vite, quand la mère de Lucette, assise en face de la porte, l'aperçut qui lui faisait signe, d'un air discret, de venir la joindre. — Ne bougez pas, dit-elle à Brigitte, voici du nouveau. — Elle sortit, regarda Lucette, et vit

bien que le temps n'était plus à l'orage. Elle se pencha pour l'embrasser, en lui disant : Te l'avais-je prédit ? — Ô ma mère ! que vous savez de choses ! répondit Lucette tout bas, en l'entraînant derrière les sureaux qui cachaient la porte.

— Vous êtes donc informée, continua-t-elle (persuadée que sa mère devinait tout), qu'Isidore est le berger que voudrait Rose ? Pensez-vous que Brigitte en soit contente, et qu'ils s'unissent un jour ? — Je saurai cela. — Mais, ma mère, serait-ce le même jour que nous ? poursuivit-elle en sautant au cou de Marguerite. — Si Dieu le veut, ma fille, il fera tout cela. — Hélas ! je voudrais qu'il le voulût, car Alexis le souhaite. — Où donc est-il, Alexis ? — Tenez, ma mère, ils sont tous là-bas, cachés près de la grange, où leur cœur bat comme le mien : voyez vous-même, je n'en peux plus ! — Alexis n'est donc plus malade ? — Oh ! non ! regardez plutôt, dit Lucette, en découvrant toute sa figure riante. Mais je suis venue pour Rose et Isidore, parce que vous êtes bonne, et que vous savez l'avenir. Ils attendent la réponse ; que faut-il leur annoncer ? — Rien encore, parce que Brigitte est ici la maîtresse ; mais je vais lui parler. — Moi, je vais les rejoindre : quand vous saurez quelque chose de certain, vous crierez : Lucette ! Lucette ! et nous serons bientôt accourus… Mais, ma mère, avez-vous un peu d'espoir dans la volonté de Dieu ? — Il faut toujours espérer en lui, ma fille. Allez, je ne puis pour le moment que souhaiter votre bonheur à tous, et lui demander d'y faire consentir Brigitte. Chaque mère dispose de son enfant. »

Lucette alla porter un peu d'espoir dans la cachette, où elle resta pour calmer et partager l'inquiète agitation de Rose et d'Isidore. Patience ! disait-elle en imitant sa mère, toute chose se fera, si Dieu le veut. Et Dieu le voulut.

Brigitte attendait des nouvelles, quand Marguerite rentra. — Nous y sommes, dit-elle ; les arbrisseaux se font arbres. Voilà un été qui avance bien les choses ! « — On ne laisse pas s'étendre toutes les branches folles, répondit Brigitte, qui voulait se reprendre d'avoir ri. » — Eh ! Brigitte ! Que voulez-vous faire ? Nous marions Alexis à Lucette ; s'il vous quitte, votre chaumière deviendra déserte, vos travaux languiront. Si Lucette me quittait, je resterais seule, et mon cœur saignerait. Ma chaumière est grande, leur ménage y tiendra, quand même il s'augmenterait ; le mien y était heureux. Il faut donc me donner Alexis. Prenez en sa place le petit pâtre Isidore, je vous le conseille, au nom de Rose. Il n'a point de parens ; tous ses soins seront pour vous ; il veillera sur le chanvre, les moutons et le verger. Chacun dit dans le village qu'il vaut un gendre riche, car il est courageux et modeste ; c'est aussi l'avis du vieux pâtre, qui sait tout. Voilà donc un nouveau fils que le ciel vous renvoie, et c'est gagner toutes deux au bonheur de nos enfans. Lucette est trop sensible, Rose est trop vive, pour en faire long-temps des petites filles. L'une a éveillé l'autre ; et deux mariages, après tout, n'embarrassent pas plus qu'un, quand on les fait ensemble. Nous les verrons heureux, et ils béniront notre vie. Plus tard, en passant près de nos tombes, ils nous béniront encore ; ils sentiront le regret d'avoir perdu de bonnes mères, et feront le vœu de les imiter. »

Ce discours décida Brigitte ; et la sage Marguerite, qui n'attendait d'elle qu'un signe de tête, retourna derrière les sureaux en appelant à haute voix : Lucette ! Lucette ! Des poussins à qui l'on crie, petits ! petits ! n'accourent pas plus promptement à la voix qui leur annonce du grain. Ils se précipitèrent tous les quatre ensemble dans la chaumière, et couraient d'une mère à l'autre avec des mots, des caresses, des transports qui firent dire tout bas à

Marguerite : — Plaignez-vous encore d'être mère ! » Brigitte, qui pleurait, se mit à rire, et lui dit tout bas : — « Il faut bien dire quelque chose ! »

On interrogea ensuite Isidore sur la science qu'il avait de guérir les troupeaux. Il satisfit à toutes les questions. D'après ses réponses, Marguerite décida plus que jamais qu'il était le seul dans le village qui convînt en mariage à Rose.

L'aurore d'une troisième fête rougit le toit des cabanes, et chassa légèrement le Sommeil, qui depuis la veille posait à peine sur les yeux des impatientes bergères. Rose et Lucette furent toutes deux aussi promptes à saluer cette belle aurore, et s'écrièrent de loin bonjour en même temps. Alexis dégarnissait déjà le petit carré de fleurs cultivées pour Lucette ; il parut alors, et les lui montra, pour qu'elle n'oubliât pas que sa couronne, ce jour-là, ne devait être faite que par lui. Il fut long-temps à la tresser, car il resta sur sa porte, et Lucette à la sienne. À chaque fleur qu'il y posait, il élevait la couronne pour qu'elle en jugeât. Ils étaient si loin, qu'il ne voyait dans les yeux de Lucette qu'avec une longue attention. Sans qu'il s'en doutât, Rose dérobait une fleur, puis une autre, imitait avec soin cette jolie couronne, pour paraître en tout la sœur de sa chère Lucette.

Àpeine ils finissaient leur fraîche parure, que la cloche des épousailles les fit tressaillir tous à la fois. Lucette pâlit en souriant à sa mère. Rose courut à la sienne, et lui demanda vivement si elle avait bien l'air d'une mariée ? Isidore entra pour lui répondre, et Alexis s'élança du haut de la colline. Sa main, tremblante de plaisir, posa cette couronne, blanche comme Lucette, sur la dentelle qui flottait avec ses beaux cheveux.

Ils traversèrent le village. Ceux qui ne pouvaient les suivre étaient aux portes, et leur criaient des vœux. Les mères les recueillaient de loin, et remerciaient de même. Le vieux chevrier, attiré par les musettes, allait et venait pour dire son mot. Un seul grondeur murmurait en les regardant passer. — Marguerite a oublié d'être sage ; on n'aurait pas, au temps jadis, marié deux enfans, et en voilà quatre ! »

— Bon ! bon ! repartit le vieux pâtre au censeur, ne savez-vous pas qu'il y a des années où l'on recueille deux fois ? Une moisson au printemps en promet une à l'automne. Réjouissons-nous ; l'Amour ne fait pas toujours si bien ! »

Il se mit alors à jouer un air et à rejoindre le cortège ; car il aimait à voir de jeunes mariées. Il aurait fallu être bien soucieux pour ne pas suivre d'un œil content cette double espérance qui courait au plaisir !

Voilà comment ils arrivèrent à l'église. Une corbeille de fleurs, posée devant l'autel, n'aurait pas fait monter au ciel des parfums plus purs que leurs vœux. Rose ne cachait point sa joie ; elle brillait sans contrainte dans ses traits animés. On la devinait seulement dans l'ivresse plus sérieuse de Lucette. L'une rêvait au bonheur, l'autre jouait avec lui. Elles plaisaient toutes deux ; et les habitans se pressaient pour voir ce groupe dont on ne saurait peindre les grâces naïves. Elles émurent jusqu'à la gravité du pasteur qui les bénit, et qui, s'en allant après la prière, leur jeta en souriant des roses éparpillées sur le pied de l'autel. Alexis et Isidore virent bien qu'elles tombaient au fond des collerettes de leurs femmes ; et le vieux pâtre, qui voulait tout voir riait de l'idée du pasteur ; Rose et Lucette, qui se sentaient rougir, embrassèrent leurs mères.

Elles rougirent de même en paraissant à la danse, de même en se regardant le lendemain. Je ne sais pas si elles rougissent encore ; mais il ne faudrait pas les plaindre ; car la rougeur embellit, quand elle est un mélange de pudeur et de joie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Tome 2 · Sarah

J'ai vu à Saint-Barthélemi, île neutre des Antilles, une haute montagne dont le sommet présente une plate-forme immense, couverte d'arbres disposés en allées régulières. La pente qui y mène du côté de la ville est douce et facile, embellie d'espace en espace par des habitations charmantes. Les arbustes variés de ce sol brûlant s'enlacent, forment une longue chaîne, fraîche et unique palissade qui borde cette hauteur prodigieuse, dérobe à l'œil ses progrès, et cause une sorte de ravissement, lorsqu'arrivé sur la plate-forme, on mesure des yeux le chemin que l'on vient de parcourir.

La mer s'offre alors dans toute son étendue avec une majesté qui suspend la respiration. Les rochers qui s'élèvent de son sein semblent se séparer avec respect pour laisser passer plus librement ses flots, et l'on ne voit au loin les vaisseaux qui la couvrent que comme des petits oiseaux entre elle et les nuages. La ville aussi n'a plus l'air que d'un hameau dans une vallée profonde ; ses maisons basses, vertes et rouges, la plupart isolées les unes des autres, ressemblent à des carrés de fleurs au milieu d'une vaste pelouse.

Dès qu'un vent frais annonce que le soleil va se cacher, on se hasarde à traverser l'air qu'il a brûlé durant le jour. D'un pas lent, les femmes créoles se dispersent sur la montagne, promenade choisie par les rares habitans de l'île.

On n'admire pas dans leur parure les voiles de riche dentelle, dont l'usage paraît leur être inconnu, mais de simples madras flottans sur leur tête, qu'elles inclinent mollement et avec grâce.

Les Françaises, dit-on, semblent courir en marchant ; elles ont l'air de jolis papillons qui posent avec dédain leurs petits pieds sur les cailloux ; c'est un essaim qui se presse et ne se heurte jamais. Si l'on regarde au loin cette foule variée et légère qui circule par flots dans Paris, on s'étonne de ne pas la voir s'élever au-dessus de la terre qu'elle effleure à peine.

Les femmes créoles ne savent pas courir ; mais leur taille élégante et souple se déploie avec une simplicité noble : on les suit du cœur dans leurs promenades solitaires ; elles ont, comme les palmiers de cette contrée, un léger balancement qui repose leur marche égale et rêveuse.

La douceur de leur accent, le choix involontaire des expressions tendres qu'elles adressent aux étrangers, portent au fond de l'ame un charme consolant pour ceux qui regrettent une patrie ; je regrettais la mienne, et j'ai senti ce charme. Leur curiosité me parut être de la bienveillance, car elle n'avoit rien de hardi, rien qui pût blesser le malheur même.

L'une d'elles, que le voisinage rendait plus assidue à me voir, venait chaque jour m'apprendre quelques mots de son doux langage, que j'essayais de répéter aux autres pour lui faire honneur. Si je me trompais, elles riaient toutes, mais non pas en se cachant

de moi. Cette précaution, loin d'être polie, serre le cœur de celle qui devine en être l'objet. On voit avec peine une jolie bouche s'enlaidir par un sourire moqueur, se tourmenter pour le laisser entrevoir et le dérober à la fois. Cette contrainte était étrangère à mes jeunes amies ; elles éclataient d'un rire charmant ; je riais avec elles, et toutes se disputaient alors le plaisir de m'instruire.

Un jour, notre petite société, lasse de parler, de chanter et de parcourir la haute montagne, se divisa deux à deux : chacune prit le bras de sa compagne d'affection. Le cœur le plus naïf a son secret, et cherche un cœur confident pour y verser le sentiment qui l'inquiète ou le charme. Je restai par penchant près d'Eugénie ; son âge se liait au mien, elle avait quatorze ans ; son nom appelait ma confiance ; c'étoit le nom de ma sœur.

Notre entretien conserva quelques momens la teinte des jeux dont nous nous reposions. Par degrés l'ombre qui descendait sur les mornes, le bruit monotone des flots qui battaient leur pied, nous rendirent sérieuses. Eugénie voyait que ma pensée la quittait ; et, craignant qu'elle ne s'attristât en mesurant l'espace qui me séparait de mon pays natal, elle essaya de me distraire.

Il est vrai que presqu'à mon insu, je regardais avec une vague frayeur la route longue et dangereuse qui se déployait devant moi, et que j'avais parcourue sans prévoyance et sans crainte, protégée du sourire de ma mère. L'idée de la franchir une fois encore, la certitude de ne plus revoir mon père qu'à ce prix, m'oppressait le cœur, attristait les rêves de mon âge déjà moins heureux que l'enfance. Eugénie le voyait dans mes yeux, et son inquiète prévoyance captiva mon attention par une ruse innocente dont j'ai gardé le souvenir…

« Voyez-vous, me dit-elle, cette habitation qui s'élève au milieu de la montagne ? quand je viens de ce côté, elle me rappelle toujours l'histoire de Sarah. Si vous étiez toute à moi, je vous la raconterais. » Je regardai Eugénie en souriant. Alors elle prit mes deux mains dans les siennes, comme pour enchaîner toutes mes idées devant elle, et me dit :

Un soir que l'air était tranquille comme aujourd'hui, que rien ne troublait le silence du rivage, et que la mer était unie et bleue comme le ciel qu'elle réfléchissait, un enfant de notre île, Edwin Primrose, dont le père lisait sous les palmiers, regardait cette vaste étendue d'eau qui semblait immobile, et cherchait à découvrir au loin un aliment à sa curiosité. Croyant à la fin apercevoir quelque chose s'approcher, il regarda toujours, jusqu'à ce qu'il reconnut une pirogue que la mer portait doucement. Un nègre ramait sans effort, et voyageait ainsi dans cet arbre creux, avec un autre enfant paisiblement endormi. Edwin n'osant parler, de peur de troubler son père, tendit en silence les bras vers la pirogue, et, les agitant avec vivacité, il semblait l'appeler à lui. Le nègre, qui l'aperçut, le regarda long-temps d'un air craintif ; et, cédant enfin à l'invitation muette du petit habitant, se dirigea vers lui. Il aborda au pied du rocher, prit avec précaution la petite Sarah qui sommeillait encore ; et, l'ayant couchée sur la mousse marine, il enleva sa pirogue légère, pour qu'elle ne fût pas entraînée par le flot ; alors, reprenant l'enfant sur la mousse, il gravit la montagne, et parvint à cette habitation où la Providence paroissait le conduire.

Le petit blanc, curieux, suivait tous les mouvemens du nègre avec inquiétude. Quand il le voyait s'incliner en heurtant quelque pierre, il s'inclinait de même. Dès qu'il l'aperçut enfin sur un ter-

rain uni, à quelques pas de lui, il mit une main sur sa bouche, et leva l'autre en signe de victoire. Son père, qui l'observait en feignant de lire, attendait avec quelque intérêt la fin de cette petite aventure.

Il vit son fils s'avancer sur la pointe des pieds, sourire à Sarah que ses caresses réveillaient, et qui lui souriait à son tour, on eût cru voir deux anges se rencontrer sur la terre et se saluer avec joie. Le bon nègre, sérieux et réfléchi, semblait méditer profondément. Cette scène muette fut interrompue tout-à-coup par la voix éclatante du jeune Edwin, qui s'écria : « Regarde ! regarde, mon père ! donne-moi ce petit enfant si beau, donne-moi ce bon nègre qui me l'apporte. Je les veux ; ô mon père, qu'ils ne s'en aillent jamais ! » et, plein d'impatience, il courait à l'enfant, qu'il voulait prendre dans ses bras, puis sautait sur les genoux de son père, qui, l'embrassant avec bonté, fit signe au nègre de s'approcher. « Quel est ton maître, lui demanda-t-il ? — Je suis libre, dit tristement le noir ; » et il tira de son sein le gage de sa liberté.

M. Primrose le lut avec attention. L'air pensif du nègre, la blancheur de l'enfant qu'il portait dans ses bras, l'étonnaient et le touchaient à son tour. « Où vas-tu donc ? — Me vendre, répliqua l'affranchi : le prix de ma liberté doit nourrir la petite Sarah, qui n'a jamais connu son père, et que sa mère mourante a laissée au pauvre Arsène. Je cherche un asile pour elle, et un maître pour moi. » Des larmes roulaient dans ses yeux ; elles émurent l'ame compatissante de M. Primrose. Le petit Edwin le regardait lui-même en pleurant, les mains jointes, ne pouvant plus parler. « Ne pleurez-pas, mon fils, lui dit son père ; vous savez que j'ai du plaisir à vous rendre heureux. Toi, bon nègre, ne vas pas plus loin chercher un asile pour cette enfant ; je l'accueille ainsi que

toi ; elle grandira sous tes yeux. Sois au nombre de mes serviteurs ; je ne les appelle pas mes esclaves, car j'ai besoin d'en être aimé. »

Arsène se prosterna. Ses regards éloquens parlèrent, tandis qu'il bégayait dans sa joie des mots sans ordre ; et le petit Edwin sautait, poussait des cris, dansait autour de Sarah, comme un jeune chevreuil sur l'herbe des collines.

M. Primrose appela Silvain, le régisseur de l'habitation ; remit Arsène à ses soins, et l'instruisit en peu de mots de sa volonté. Silvain écouta sans répondre, regardant si le nègre était jeune et fort. Arsène était dans la fleur de l'âge et de la santé. Silvain, l'ayant observé, ne blâma pas son maître d'avoir été trop charitable ; et la grâce enfantine de Sarah fit presque naître un sourire sur sa bouche sévère.

Voilà comment cette petite orpheline fut recueillie chez le plus riche Anglais de notre colonie. Sans savoir ce qu'elle lui devait de reconnoissance, elle la lui témoigna bientôt par mille gentilles actions, charmant la solitude du père et les jeux d'Edwin, dont elle partagea bientôt l'éducation et les premiers penchans. Par degrés moins vive et moins bruyante que lui, elle écoutait avec attention les leçons de M. Primrose, qui se plaisait à les instruire, à distraire l'ennui de son veuvage et le deuil où ses esprits étaient plongés par la perte récente d'une jeune femme bien-aimée. Tout ce qu'il pouvait dérober à ses rêveries solitaires, aux regrets d'un bonheur perdu, à l'impatient espoir d'un avenir qui devait lui rendre son adorée Jenny, il le donnait à son fils qu'il aimait, qui lui faisait supporter une vie désenchantée par la mort, comme il l'avait écrit lui-même au tombeau de sa femme. Ce tombeau s'élève dans une petite île que vous voyez à l'autre rive, et qui est

consacrée aux tristes monumens. L'abattement de son ame le rendait insouciant sur sa fortune et ses propriétés. Silvain le représentait partout ; et, comme il arrive souvent aux serviteurs investis de l'autorité de leurs maîtres, il s'enrichissait et faisait redouter, quand son maître se faisait plaindre et chérir.

Cette autorité, dont il abusait quelquefois jusqu'à la barbarie, et que les esclaves, effrayés de sa puissance, n'osaient révéler, s'étendit bientôt sur Arsène. D'abord il lui avait demandé le secret de Sarah ; il finit par l'exiger. Choqué de son refus, il le menaça d'obtenir par la rigueur ce secret dont il croyait son maître instruit ; Cette idée allarmait sa jalouse ambition. Un secret de son maître, dont il n'était pas possesseur, lui semblait un trésor qu'il brûlait d'acquérir. La constante fermeté du nègre à lui résister irritait son orgueil, et l'excitait à se venger en secret par de durs traitemens. Arsène ne se plaignait pas ; mais, malgré les promesses et la bonté de M. Primrose, il sentait trop qu'il était esclave. L'espoir consolant d'avoir acquis un protecteur à Sarah le soutenait dans sa captivité volontaire. C'était en la regardant de loin courir librement avec Edwin, qu'il retrouvait son courage, au milieu des tristes pensées que la servitude traîne après elle. Leurs jeux, leur âge, les éclats d'une innocente gaîté que n'osait troubler le farouche Silvain, étaient la seule récompense du nègre, qui, souvent absorbé par la fatigue et la chaleur, s'écartait de ses compagnons pour rêver un moment, pour oser penser à lui-même, à ses parens qu'il avait à peine connus, à son rivage aride, mais libre, dont, malgré ses cris et ses larmes, des blancs, des hommes, l'avaient arraché depuis plus de vingt ans. Ses souvenirs couraient dans sa mémoire, et réveillaient en lui ce qui n'est jamais qu'endormi dans le cœur, l'amour d'une patrie, le besoin de la liberté. Du haut de la montagne, il plongeait ses re-

gards dans l'île où les blancs s'enferment avec tant de soin pour éviter les rayons brûlans du jour. Ses yeux erraient sur les bords de la mer, où quelque nègre, traînant un fardeau à l'ardeur du soleil, paraissait y succomber comme lui, et comme lui, peut-être, envoyer à sa patrie absente un soupir de regret et d'espoir. Il plaignait l'esclave, tous les esclaves ; et s'écriait alors comme sortant d'un sommeil ou d'une léthargie :

Pays des noirs ! berceau du pauvre Arsène,
Ton souvenir vient-il chercher mon cœur ?
Vent de Guinée, est-ce ta douce haleine
Qui me caresse et charme ma douleur ?
M'apportes-tu les baisers de ma mère,
Ou la chanson qui console mon père ?...
Jouez, dansez, beaux petits blancs ;
Pour être bons, restez enfans !
Nègre captif, courbé sur le rivage,
Je te vois rire en songeant à la mort ;
Ton ame libre ira sur un nuage,
Où ta naissance avait fixé ton sort.
Dieu te rendra les baisers d'une mère
Et la chanson que t'apprenait ton père !...
Jouez, dansez, beaux petits blancs ;
Pour être bons, restez enfans !
Pauvre et content, jamais le noir paisible,
Pour vous troubler, n'a traversé les flots ;
Et parmi nous, sous un maître inflexible,
Jamais d'un homme on n'entend les sanglots.
Pour nous ravir aux baisers d'une mère,
Qu'avons-nous fait au dieu de votre père ?...

Jouez, dansez, beaux petits blancs ;
Pour être bons, restez enfans !

Sarah l'aperçut un jour qu'il se plaignait ainsi ; elle crut qu'il chantait gaîment comme elle, et vint pour l'entendre, passant ses petites mains au cou du bon nègre, qu'elle regardait en riant. Il pleurait. C'était la première fois qu'elle voyait ses larmes. « Tu pleures, dit-elle ? eh ! pourquoi pleures-tu ? » Ne voulant ni tromper Sarah, ni se plaindre de Silvain, il lui répondit : « Je pensais à ma mère. — Qu'est-ce qu'une mère, demanda-t-elle vivement ? » Cette question imprévue troubla le pauvre noir ; il resta muet. « Dis-moi donc ce que c'est qu'une mère, reprit-elle encore ? » Arsène, après avoir hésité quelques momens, lui dit : « C'est celle qui nous porte tout petits sur son sein, qui nous suspend à son cou jusqu'à ce que nous puissions marcher, qui chante pour nous endormir quand nous pleurons, qui nous cherche des fruits avant même que nous les demandions, qui oublie d'en manger, pour nous les donner tous, et qui meurt quelquefois de douleur de n'en plus trouver pour nous rendre contens. » Ses yeux se fixèrent sur la petite fille, avec l'expression d'un triste souvenir. « Je t'appellerai donc ma mère, s'écria-t-elle, car tu as fait tout cela pour moi ! » Arsène n'osait plus rien dire ; et Sarah, dont les idées se succédaient avec rapidité, poursuivit :

« Mais toi, qui pleures ta mère, tu as donc été tout petit, bon Arsène ? — Oui, dit-il, et j'étais faible comme un jeune chevreau qui n'a qu'un jour : alors une tendre mère me portait sur son sein, me couvrait de baisers et m'apprenait à marcher. Quand je sus marcher, je courus d'abord autour d'elle, puis je m'aventurai tout seul pour aller chercher moi-même des fruits, afin de lui en

donner à mon tour. Des hommes qui ressemblaient à Silvain abordèrent sur le sable où je courais joyeux ; j'en eus peur d'abord, car ils étaient blancs, et je me mis à fuir. En retournant la tête, je les vis encore près de moi ; ils m'offrirent, par signe, tout ce que je désirais trouver, et plusieurs choses curieuses et jolies, que je voulus porter à ma mère. Quand mes mains furent pleines de leurs présens, ils m'enlevèrent dans leurs bras, et m'emportèrent à leur vaisseau, où je trouvai quelques enfans noirs qu'ils avaient enlevés comme moi. Nous nous mîmes tous à crier après nos mères, que nous voulions revoir, mais les hommes blancs, qui parlaient un autre langage, ne savaient sûrement ce que nous leur demandions, car ils se mirent à rire, et lièrent nos mains que nous tendions vers eux. J'appris depuis que c'était pour nous vendre. Je fus vendu ; je grandis dans les chaînes, où souvent, comme aujourd'hui, je me rappelais mon rivage. Ma mère, peut-être, va tous les jours m'y chercher, en m'appelant à haute voix. Je crois l'entendre quand les flots accourent vers moi, quand le vent balance les palmiers, quand un oiseau de mer vole rapidement sur ma tête. Oui, petite Sarah, tout ce qui est doux et plaintif, tout ce qui forme un murmure à mon oreille, une caresse sur mon front et sur mes joues, tout cela est le souffle et la voix d'une mère… Oh ! que j'aimais sa voix ! »

L'étonnement et la tristesse se peignaient sur la figure de Sarah. Edwin, qui la cherchait partout pour jouer, la trouva, le cœur gonflé des larmes d'Arsène. D'abord, il ne vit qu'elle et son chagrin, dont il voulut connaître la cause. « Il pleure, dit-elle en le montrant. Oh ! Edwin, si tu savais ce que c'est qu'une mère ! le sais-tu ? — Non, dit Edwin, apprends-le moi. » Alors elle lui raconta tout ce qu'elle venait d'entendre. Edwin l'écoutait avec la même surprise. Ce récit d'Arsène, animé de la douce voix et des

regards de sa petite compagne, le pénétrait d'une émotion profonde, il n'avait plus envie de courir, il était triste comme elle. Sa poitrine s'élevait, ses yeux la contemplaient avec une expression nouvelle ; elle cessa de parler. Tous trois se regardèrent en silence, et tous trois tressaillirent en même temps à la voix de Silvain, qui parut tout-à-coup, en rappelant Arsène au travail.

Arsène se leva pour obéir ; Sarah le suivit long-temps des yeux, puis elle ramena ses regards craintifs sur Silvain, qui les observait curieusement. « De quoi se plaint cet esclave, dit-il en grondant ? on le ménage, votre père le protège. — Et je l'aime, repartit Edwin, car il nous a donné Sarah, mais ne dis pas qu'il est esclave, je ne t'aimerais plus. — Silvain ne sait pas qu'il est malheureux, dit Sarah. — Est-ce ma faute, répliqua vivement l'intendant ? — Non, non, reprit-elle, c'est qu'il est loin de sa mère, et qu'il croit l'entendre l'appeler quand les flots accourent vers lui, quand le vent balance les palmiers. » Silvain leva froidement les épaules, et s'éloigna en sifflant. « Il n'en a jamais eu, il ne plaint pas ceux qui les pleurent. — Faut-il souffrir soi-même pour plaindre la souffrance ? ô Sarah ! je trouve Silvain bien dur. Tu n'as jamais eu de mère, et pourtant tu pleurais. — Oui, dit-elle, ce nom m'a toute émue ; ce qu'Arsène raconte des mères est touchant ! Edwin, j'en voudrais une ! — Et je n'en ai pas à te donner, s'écria-t-il ; je n'en ai pas ! hélas ! tu désires ce que je n'ai pas ! »

Dans son agitation, il embrassait Sarah, qui l'embrassait à son tour, et leurs visages se touchèrent comme deux fleurs que le vent rapproche quand le ciel est triste. « Viens avec moi, » dit Edwin, frappé d'une idée soudaine ; il entraîne, en courant, sa petite compagne jusqu'auprès de son père, saisit ses mains d'un

air suppliant, les presse et dit : « Sarah veut une mère ; peux-tu nous en donner une ? »

Ce mot inattendu porta l'atteinte la plus sensible dans l'ame de M. Primrose ; il en pâlit, et cacha quelques momens Edwin sur sa poitrine. « Je voudrais, dit-il enfin, d'une voix émue, je voudrais, mon fils, au prix de mes biens, vous donner... vous rendre une mère ; j'ai souffert seul du coup qui vous en a privé ; car le ciel et votre père vous avaient choisi la plus tendre, la plus aimable mère ! » — Qu'en a-t-on fait, s'écria l'enfant effrayé ?

— Vous le saurez un jour, ajouta M. Primrose, en essayant un ton plus calme. Un jour, Edwin, vous sentirez le mal que m'a fait votre prière. Je n'y puis répondre aujourd'hui ; ne la renouvelez jamais. Que votre enfance ne soit troublée d'aucun nuage : soyez heureux, mon fils, par ma tendresse infinie, et par l'amitié de Sarah. Il n'est pas temps que vous connaissiez la douleur ; votre âge ne lui appartient pas encore. »

Après avoir embrassé son fils d'un air profondément touché, il s'éloigna. Les enfans n'osèrent le suivre, et se perdirent en mille petits raisonnemens qu'ils conclurent par la résolution d'obéir, en gardant avec soin le silence qui leur était ordonné.

Le temps affaiblit l'impression de cette journée ; les jeux revinrent, quand les graves leçons de M. Primrose n'occupaient pas leur attention. Silvain, par prudence peut-être, s'adoucit envers le pauvre Arsène, qui dès lors, plus admis au service intérieur de l'habitation, plus libre d'approcher des petits blancs, de leur parler et de les entendre, se crut heureux, et respira.

Edwin et Sarah grandissaient ; ils s'élevaient comme deux arbrisseaux arrosés d'une eau salutaire. Déjà, pendant leurs leçons,

Edwin, souvent distrait, au lieu d'écouter son père, regardait Sarah ; mais, quand ils étaient seuls, il lui faisait redire tout ce qu'elle avait retenu, et les plus sérieuses instructions se gravaient dans le cœur d'Edwin, comme tout ce qui sortait de la bouche de Sarah. La sécurité et l'innocence rendaient leurs jours aussi beaux qu'eux-mêmes. Dans les jardins, dans les plantations, ou sur la haute montagne, partout où ils couraient ensemble, l'imagination d'Edwin se nourrissait de Sarah ; il trouvait partout le reflet de ses grâces naïves ; tout était l'objet d'une comparaison avec elle.

« Vois, lui disait-il un soir, ces deux ruisseaux qui s'échappent de deux sources cachées, ils se rencontrent dans la vallée des palmiers ; leurs flots se joignent, ils murmurent, ils voyagent ensemble autour de notre île paisible, tu les vois circuler lentement, sans impatience, parce qu'ils ne trouvent en chemin qu'un sable uni et des plantes flexibles. Aucun obstacle ne s'oppose à leur cours innocent ; ils arrivent clairs et purs, au grand rivage où la mer les reçoit dans son sein ; car tu sais, Sarah, mon père le dit, que c'est la destinée de tous les petits ruisseaux ; tu y trouves un miroir pour regarder ta belle image. J'y regarde, et je t'y vois avec moi. Comme eux, nous serons toujours ensemble ; nos années couleront de même à travers des jours calmes et rians ; et tous deux encore nous irons nous jeter dans une autre vie plus belle, plus grande que cette mer si vaste, dont nous ne voyons pas les bornes.

— Oui, répondait Sarah, voilà les promesses que Dieu nous fait dans les leçons de ton père. Mais comment les retiens-tu ? à peine tu les écoutes. Je te devine souvent occupé de nos jeux, car tu me regardes ! tu voudrais que je fusse moins attentive. Tes

pieds brûlent de courir et de m'entraîner avec toi. Je t'entends respirer plus vite comme pour avancer l'heure. Quand nous sommes libres de danser, de courir, tu me demandes tout ce qu'a lu ton père ; et le lendemain tu le lui répètes mieux encore que je n'ai su le retenir.

— Oui, Sarah ! je retiens tout ce que tu dis : tes moindres paroles me jettent dans l'ame une foule d'idées nouvelles qui s'y développent et la remplissent, comme quelques grains jetés au hasard font éclore de la terre qui les recueille mille fois plus qu'elle n'a reçu. Oui ! mes idées naissent des tiennes ; je les attends, mon ame s'ouvre pour s'en nourrir. Oui, Sarah ! parle-moi sans cesse, rappelle-moi les leçons de mon père ; j'apprendrai tout ce qu'il voudra. »

Sarah touchait à sa treizième année, qu'elle ne savait encore si elle devait commander ou obéir un jour. L'ignorance profonde où on la laissait sur son sort en faisait sans doute le charme. Elle était en ce monde pour aimer, voilà ce qu'elle savait d'elle-même ; pour se faire chérir, c'était tout ce qu'elle souhaitait des autres ; et tous ceux qui l'ont connue disent qu'ils l'ont aimée. Ils racontent que son visage ne semblait si beau que parce qu'il était le voile transparent de son ame ; que la blancheur de son teint se confondait avec la mousseline dont elle était toujours vêtue ; qu'un regard céleste animait sa figure angélique, et que les nègres l'appelaient doux Zombi la montagne (le doux génie de la montagne).

Chaque soir, M. Primrose descendait lentement jusqu'au pied des mornes, où l'attendait toujours, à la même heure, un vieux nègre dans sa pirogue, qui le passait en silence à l'île des Tombeaux ; cette heure triste était, depuis quinze ans, la plus belle de

ses longues journées. Il croyait entendre sa Jenny répondre par de douces consolations aux regrets qu'il lui portait dans ces religieux rendez-vous. Il revenait ensuite retrouver le vieux nègre, qui l'attendait dans sa barque, et le repassait à l'autre rive. Demain était le seul mot prononcé dans ces promenades mélancoliques.

Pendant son absence, Edwin, Sarah et le fidèle Arsène, l'attendaient souvent à la porte de l'habitation ; ils y respiraient la fraîcheur d'une brise légère qui agitait les larges feuilles des bananiers sous lesquels ils étaient assis. Un jour, le livre de M. Primrose était resté près d'eux, Edwin l'ouvrit ; bientôt ses yeux et son ame y parurent attachés, comme ils s'attachaient souvent aux regards de Sarah. Surprise de le voir si long-temps enchaîné par sa lecture, elle forçait un peu la voix en chantant, pour distraire son attention, tandis qu'Arsène, à quelque distance, jouait du bamboula, instrument délicieux à l'oreille d'un nègre.

« Que ce livre est beau ! s'écria tout-à-coup Edwin ; qu'il m'apprend de choses ! quelle lumière y est comme répandue ! Écoute, Sarah : Le ciel veut que l'homme ait une compagne, et qu'il lui donne le nom d'épouse ; il devient alors tout pour elle, comme elle est tout pour lui. Quelle joie de t'avoir pour ma compagne, pour mon épouse ! — Et pour ta sœur, ajouta tendrement Sarah. — Tu n'es pas ma sœur, reprit-il avec transport, j'en mourrais de douleur. — Quoi ! ce nom si cher autrefois te ferait mourir aujourd'hui, dit-elle avec surprise ! — Autrefois, Sarah, tu n'étais pas telle que je te vois à présent. Oui ! tu es plus grande, plus belle qu'une sœur ! Écoute, écoute encore ! La compagne de l'homme est pour lui mille fois plus qu'une sœur, qui ne peut ja-

mais en recevoir le doux nom d'épouse. — Oh ! Sarah ! quel bonheur de n'être pas ton frère ! »

Sarah livrait avec un doux étonnement sa main tremblante, que le jeune homme pressait sur son cœur, en relisant tout haut et avec feu cette page qui lui révélait son sort. Arsène ne jouait plus, il écoutait.

Le pur amour se fait entendre des êtres les plus simples, il porte avec lui un charme qui trouble leur indifférence, et les yeux de deux jeunes amans ont un langage dont la douceur pénètre ceux même qui n'ont jamais aimé.

Silvain l'éprouve ; il a vu dans le regard de la jeune Créole un autre amour que l'amour de l'or. Ce regard tendre, qui ne cherche et n'appelle qu'Edwin, a rencontré, par hasard, l'œil inquiet de l'intendant ; il le trouve beau ; la douce expression dont il est rempli porte une espérance passionnée dans son ame. Cette erreur enflamme son sang, il croit aimer ; il calcule rapidement que son intérêt l'engage à plaire. — Mais la naissance mystérieuse de Sarah lui permet-elle d'y prétendre ? N'est-elle qu'une esclave protégée ?... Sa blancheur éclatante semble attester qu'elle est d'un sang libre ; nul mélange n'en altère la pureté ; on le voit courir sur ses joues, comme une rose effeuillée sur la neige. N'est-elle qu'une orpheline étrangère ? Les égards touchans de M. Primrose n'autorisent-ils pas à penser qu'il y tient par quelque lien secret ?... Mais, s'il n'ose l'avouer et la reconnaître, qui la mérite mieux que moi ? Peut-il mieux assurer son bonheur, qu'en me l'accordant avec une riche dot ? Il me récompense ainsi d'avoir veillé si long-temps sur des biens qu'il néglige et que je mérite de partager. Peut-il mieux justifier les bienfaits qu'il lui destine sans doute, qu'en les versant sur elle par les mains d'un

homme qui lui donne un état et son nom, et qui depuis quinze ans se fait haïr pour lui, en le servant avec une infatigable vigilance ?

Ces pensées ne le quittent plus ; elles lui reviennent dans le sommeil ; elles le suivent dans ses tournées, dans la revue qu'il fait trois fois le jour aux plantations, et le rendent plus actif encore ; à châtier et à compter les esclaves, qui peuvent devenir en partie les siens. Ce projet fermente et mûrit dans le silence ; il se hasarde un jour à le laisser entrevoir à son maître ; il le presse avec adresse, lui rappelle ses services, et nomme enfin le prix qu'il ose en attendre.

Aveuglé par son indulgente bonté, soumis, sans s'en douter, à l'ascendant d'un homme vulgaire qui usurpe sa confiance par l'éclat d'un faux zèle dont se contente une ame abattue dans sa vague distraction, M. Primrose ne voit dans ce projet qu'une source de bonheur pour l'orpheline. « Qu'elle y consente, dit-il, et je vous la donne ; car il me semble, Silvain, que vous la méritez. »

Silvain se croit l'époux de Sarah ; il s'éloigne triomphant, la tête haute ; il brûle de la protéger, et s'y prépare avec dignité. Quelle surprise ! quelle reconnaissance il va lire dans les beaux yeux de la jeune fille ! l'impatience qu'il en éprouve lui donne des ailes ; il gravit rapidement la montagne, et semble dire en courant à ceux qu'il rencontre : « Ne m'arrêtez pas, une belle fille m'attend pour me rendre riche. »

Il cherche Sarah, il la voit presque penchée sur le cœur d'Edwin, lisant à ses côtés. Il surprend son regard plus tendrement animé qu'il ne l'avait osé croire pour lui-même ; ses idées se bouleversent ; la jalousie entre dans son ame aussi promptement que

l'espoir. D'une voix forte il appelle Arsène, qu'il ose injurier pour la première fois ; il effraye la timide Sarah, qui demande grâce pour la faute ignorée d'Arsène. L'intendant, irrité, la regarde elle-même avec colère, et ne répond à sa prière touchante qu'en repoussant le nègre stupéfait de cette étrange fureur.

Edwin se lève plein d'émotion ; il commande au nègre de rester. « Silvain ! dit-il, garde-toi de repousser Arsène ; Sarah veut qu'il soit près d'elle ; obéis à Sarah ; elle est ici tout, après mon père ; car elle est ma compagne, et sera mon épouse. Je suis donc son appui contre tous, contre toi ! »

La foudre n'abat pas plus promptement un arbre que ces paroles n'abattent l'audacieuse colère de l'intendant ; il reste pétrifié du ton de maître qui les accompagne.

Sa fureur n'éclate plus que dans ses yeux. Humilié, pour la première fois, par un enfant, il dévore cet affront, d'autant plus amer qu'il a pour témoin Sarah.

Il descend la montagne plus rapidement qu'il ne l'avait montée, et se jette, en frémissant, sur les pas de M. Primrose.

Il peut à peine parler, ses lèvres tremblent. La passion qu'il appelle de l'amour, et qui est déjà de la haine, anime ses gestes et ses discours, que M. Primrose écoute en silence. Il rêve profondément ; son visage, toujours sérieux, prend une teinte de tristesse et d'étonnement. S'il ne partage pas la colère du jaloux Silvain, il est au moins frappé d'une douloureuse surprise. Silvain croit y lire la preuve de ses méchans soupçons sur la naissance de Sarah ; il croit pouvoir insister sur la promesse qu'il a reçue le jour même ; il augmente aux yeux de son maître le danger d'en retarder l'effet ; et la chaleur de ses instances arrache à M. Prim-

rose l'arrêt de l'innocente Sarah. Elle sera malheureuse ; elle sera la femme de Sylvain.

Étonnée encore de ce qui venait de se passer, ne redoutant que pour Arsène l'affreux regard que Silvain avait lancé contre elle, Sarah gardait le silence, de peur d'affliger Edwin, mais Edwin n'est plus un enfant ; il console Arsène, et rassure sa craintive compagne ; elle le quitte pourtant plus rêveuse que de coutume ; il la suit du cœur ; ce soir, il trouve en elle un charme qu'il n'a jamais senti. Il veut la voir long-temps, et ne se décide enfin à chercher le repos que lorsqu'il l'a perdue des yeux sous la longue galerie qui les sépare pendant leur sommeil.

Personne ne dormit cette nuit dans l'habitation. Edwin croyait lire encore auprès de Sarah, et lui donnait mille fois les doux noms que recelait son livre. Sarah croyait les écouter, et les recueillait dans son ame comme un présent d'Edwin. Ils troublaient son sommeil, mais ils l'enchantaient. Silvain, qui ne voyait plus qu'un rival dans son jeune maître, sentait courir son sang de la tête au cœur, avec une effrayante rapidité. M. Primrose, plongé dans une tardive méditation, rêvait aux moyens de remplir sans rigueur ses devoirs de bienfaiteur et de père. Une action louable entraîne souvent après elle de grands sacrifices ; et, pour la première fois, il se sentit effrayé d'avoir été bon. Ses idées flottaient encore incertaines quand le jour parut.

Supposant enfin qu'il s'alarmait peut-être à tort des sentimens de son fils pour Sarah, se flattant que les craintes de Silvain les lui avaient exagérés, et qu'elle était d'ailleurs trop simple pour les comprendre et y répondre, il voulut l'interroger la première, ou plutôt lui annoncer le changement prochain qu'il préparait dans son sort.

L'aurore était levée, et Sarah descendue au petit jardin, où elle nourrissait elle-même quelques oiseaux des îles. Il n'avait jamais si bien vu cette figure ravissante, plus belle encore de l'émotion de la veille ; sa taille légère, ses grâces délicates, ses yeux où le ciel s'était peint lui-même ; il s'arrêta. Un sentiment de justice lui fit penser, peut-être, que celui qui n'avait pas connu Jenny devait aimer cette douce créature. Sarah, qui l'aperçut, courut au-devant de lui, pleine de confiance et d'abandon ; elle tenait dans ses mains des fleurs qu'elle lui offrit, parce qu'elles étaient belles. Jamais le père d'Edwin ne lui avait été si cher que dans ce moment, où il venait déchirer, en l'éclairant, son ame tendre et reconnaissante. Il éloigna doucement les fleurs qu'elle lui offrait, et la fit asseoir près de lui.

« Sarah, dit-il, écoutez-moi. L'intérêt que vous m'inspirez n'a pas attendu jusqu'ici pour préparer votre bonheur, mais il est temps de l'assurer. Douze ans viennent de s'écouler depuis le jour qui vous a fait trouver en moi un refuge, un ami. Ce n'est pas assez pour l'avenir, il peut vous enlever cet ami ; car vous êtes très-jeune, Sarah, et je ne le suis plus. Quelle que soit enfin la cause qui vous en sépare, vous supporterez ce chagrin avec plus de courage auprès d'un époux. »

Au nom d'époux, Sarah se sentit émue, comme si la voix d'Edwin l'eût prononcé. Ne supposant pas que ce nom pût jamais désigner un autre qu'Edwin, elle baissa ses yeux pleins d'amour, et se laissa tomber aux pieds de M. Primrose, avec une expression de tendresse et de joie qui le surprit et le charma.

« Silvain, dit-il, ne s'est donc pas trompé ; vous serez heureuse avec lui, vous chérirez le lien qui va l'unir à vous. »

Sarah, toujours à genoux, regarda M. Primrose, ses yeux ne peignaient plus que le doute et la frayeur ; mais sa frayeur, muette comme sa joie, ne trouva pas un mot ; elle attendait qu'il parlât encore, espérant l'avoir mal entendu.

« Silvain, continua-t-il, mérite son bonheur, car il m'a promis le vôtre. Il m'est doux, chère Sarah, de penser que le ciel, en vous amenant dans cette île, ait voulu que ma maison renfermât pour vous un protecteur en moi, et un époux dans l'homme que j'estime assez pour vous accorder à ses vœux. »

Il se levait déjà et se disposait à s'éloigner, pour épargner à Sarah la réponse qu'il jugeait favorable à ses désirs, lorsqu'elle s'écria d'une voix tremblante : « Je ne suis pas la compagne de Silvain ; ce n'est pas à lui que le ciel m'a donnée ; c'est à vous, qui êtes le père d'Edwin. Je serai la femme d'Edwin, puisqu'il m'a reçue de vous pour sa compagne dès mon plus jeune âge. Eh ! comment Silvain serait-il mon époux ? je n'en veux pas. »

M. Primrose fut interdit du libre aveu de Sarah ; mais il s'échappait de son ame avec tant de candeur, qu'il ne trouva pas le courage de s'en offenser ; il crut pourtant devoir fixer ses idées sur ce qu'elle lui devait de soumission, sur celle qu'il avait le droit d'attendre de son fils, qu'il ne destinait pas à devenir jamais son époux ; et lui dit qu'ayant sur tous deux l'autorité de la raison, ils devaient tous deux lui laisser le soin de leur sort, s'ils ne voulaient pas, en l'offensant, offenser le ciel.

« Je ne saurais croire, reprit-elle tristement, que le ciel, qui m'a bénie par vos bontés, ait voulu me faire tant de mal à la suite. Oh ! non, continua-t-elle, en joignant les mains, vous ne donnerez pas Sarah pour femme à un autre qu'Edwin ; c'est moi que

vous choisirez pour rendre sa vie heureuse comme notre enfance, qui finit à peine. Vous ne donnerez pas ma jeunesse à Silvain, qui me fait peur ; j'aimerais mieux la donner à la mort. »

M. Primrose tressaillit ; ce mot était triste à son ame comme le nom de Jenny. « Sarah, dit-il avec douceur, n'abusez pas des mots : le protecteur de vos premières années ne peut vouloir votre mort. En éclairant votre ame, en vous apprenant la vertu, en éloignant de vous les dangers, la servitude où vous aurait jetée peut-être l'abandon de vos parens, ne les ai-je pas remplacés ? mais pouvez-vous exiger davantage ? est-ce en m'affligeant que vous reconnaîtrez mes soins ? et, parce que j'ai eu le bonheur de vous préserver de mille maux, avez-vous le droit d'attendre le sacrifice de mes volontés, de mes projets, de mes espérances, qui toutes reposent sur mon fils, dont l'avenir doit se séparer du vôtre, de vous, Sarah, qui êtes pour nous une étrangère ?

— Le pensez-vous ! s'écria douloureusement Sarah ; puis-je me croire une étrangère, quand je ne respire que pour vous aimer ? puis-je me créer une ame nouvelle ? quel avenir peut délier mon souvenir d'Edwin et de vous ? puis-je jamais donner à d'autres ce respect, cet amour, dont je paie vos bienfaits ?

— Si d'autres les méritent, seriez-vous assez injuste pour les leur refuser ? mais vous semblez vous plaire aux illusions tristes ; car, je vous le répète, je ne veux changer votre sort que pour le rendre indépendant de moi-même, qui ne vivrai pas toujours. »

Sarah ne répondit plus que par des larmes à tout ce que M. Primrose ajouta pour la convaincre qu'elle allait être heureuse en épousant Silvain. Son silence lui fit penser qu'elle commençait à le croire, et il la quitta plus satisfait.

Qu'aurait-elle répondu ? une triste lumière venait de lui montrer le chemin où elle marchait avec tant de sécurité. Sa réflexion retourna dans le passé ; elle y retrouva des images vagues jusqu'alors, et qui la remplirent de crainte. D'où l'amenait-on, lorsque le petit Edwin se montra devant elle ? c'était de ce jour que datait son premier souvenir. Où l'avait-on prise ? qui l'avait fait naître ? et pourquoi était-elle née, si ce n'était pas pour Edwin ? Mais résister aux ordres de M. Primrose, voir le mécontentement dans ses yeux, le reproche dans sa voix toujours si indulgente pour elle ; oh ! quel saisissement parcourait tout son être à cette idée ! Menacée de la colère de son bienfaiteur, elle l'était de la colère céleste ; et sa tête se penchait dans l'attitude de la soumission. « Il faut donc obéir, dit-elle ; il faut donc lui demander à genoux pardon d'avoir osé penser que la vie est un bonheur ; il faut lui laisser le droit de livrer la mienne aux silencieuses douleurs, à l'autorité de Silvain, la plus redoutable de toutes. Hélas ! si je deviens sa femme, s'il me commande de l'aimer comme j'aime Edwin, que répondrai-je ? sa voix est si dure, si effrayante ! elle n'arrivera jamais à mon cœur, que pour le blesser, que pour y troubler la chère image d'Edwin, cachée au fond de ce cœur, avec des regrets et des larmes. »

Elle rêvait ainsi depuis long-temps, immobile à la même place, lorsque Silvain, qui avait écouté son maître, le voyant descendre au rivage avec son fils, parut tout-à-coup. Sarah ne put se défendre d'un mouvement d'effroi dont l'orgueilleux fut offensé. Il ne l'était que trop déjà de ce qu'il avait entendu ; et le sourire qu'il s'efforçait d'amener sur ses lèvres ne leur donnait qu'une expression plus amère. Les mots d'étrangère et de servitude, prononcés par M. Primerose, en détruisant ses premiers soupçons sur l'origine de Sarah, ne la lui montraient plus que comme une

obscure orpheline, réduite à l'infortune, sans la compassion qu'elle avait inspirée. Il ne se fit alors aucun scrupule de l'affliger, et contenta sa colère, qui demandait à éclater.

« Vous ne voulez donc pas de Silvain, dit-il à Sarah, en l'empêchant de fuir ? vous n'en voulez pas ! il faut posséder deux cents nègres, pour vous plaire, pauvre glorieuse ! mais, je l'avais prévu, voilà le prix des bienfaits jetés au hasard ; voilà l'ordinaire aveuglement des esclaves traités avec trop d'indulgence.

— Des esclaves ! dit Sarah stupéfaite.

— Pensez-vous être autre chose ? poursuivit-il ? Où sont vos parens ? où est votre patrie ? où sont vos biens ? personne ne vous connaît, si ce n'est Arsène ; personne ne vous réclame et ne s'inquiète de votre existence, si ce n'est ce misérable nègre, qui est venu mendier pour vous un asile et une pitié dont vous abusez aujourd'hui, en donnant de l'amour au fils de votre maître, et en l'excitant à la haine contre ceux qu'il devrait respecter.

— Dieu ! dit Sarah, en s'appuyant contre un arbre, l'ai-je bien entendu ! je suis esclave ! je l'ignorais, j'ignore tout !

— Grâce à la faiblesse de M. Primrose, qui vous a épargné la vérité, parce qu'elle est dure ; je la dis, moi, pour vous ouvrir les yeux, et vous ramener à votre devoir, que vous oubliez.

— Oh ! Silvain, que votre courage est grand, de faire tant de mal !

— J'ai dû vous éclairer sur le sort que je vous destinais, et que vous devriez bénir, loin de le dédaigner.

— Oh ! moins que jamais, dit-elle ; moins que jamais j'en sens le prix. Je suis esclave ! c'est de votre bouche que je l'apprends ; mais je ne suis pas la vôtre, Silvain ; et le maître assez généreux pour n'avoir jamais frappé mon cœur de ce nom qui le déchire, le sera peut-être assez pour ne pas m'en donner un tel que vous.

— Je sais, reprit-il avec ironie, que la mort vous effraie moins que moi.

— Oui ! s'écria-t-elle, elle délivre les esclaves. »

Loin d'être touché du triste accent dont elle prononça ces mots, Silvain se félicitait de l'avoir humiliée à son tour, et s'éloigna content.

« Je l'ai punie, pensait-il, et corrigée d'une dangereuse présomption. M. Primrose m'en remerciera. »

C'était toujours ainsi qu'il balançait ce qu'il appelait l'indolence de son maître ; il n'en était d'ailleurs que plus sûr encore d'obtenir Sarah. Son avarice l'emportait sur l'humiliation d'en être haï ; la perte de ses espérances ne pouvait être payée qu'avec de l'or ; et Sarah n'en pouvait avoir pour lui, qu'en devenant sa femme. Il savait de plus que celle d'Edwin était déjà choisie, élevée en Angleterre, où M. Primrose devait retourner avant peu. Il allait donc rester seul responsable des propriétés qu'il convoitait avec tant d'envie. N'en être que le gardien lui paraissait insupportable ; et plus d'une fois il avait tressailli, en pensant qu'il tenait dans ses mains la fortune toute entière de son maître. Il se croyait humble de n'en souhaiter qu'une partie, puisque d'autres à sa place pourraient s'approprier le tout. Ces idées ; qui passaient et repassaient incessamment dans son esprit, n'atten-

daient peut-être qu'une occasion pour étouffer un reste d'honneur et l'entraîner à un crime.

Sarah, demeurée seule et dans l'accablement, répétait encore : « Je suis esclave ! je l'ai su trop tard, et mon abaissement me fait sentir que je suis fière. Arsène ! Arsène ! quand tu pleurais ta liberté, tu pleurais sans doute aussi la mienne. Que ne me le disais-tu, bon Arsène ? j'aurais appris à pleurer comme toi, et comme toi, peut-être, à me résigner à cet esclavage dont le nom seul me remplit d'horreur aujourd'hui. »

Edwin avait passé la journée loin d'elle. Envoyé dans l'île, par son père, qui souhaitait rompre par degrés l'habitude qu'il avait de ne jamais quitter Sarah, il revenait hors d'haleine auprès d'elle, brûlant de lui faire le récit de ses peines, de ses impatiences. Il avait une journée entière à lui raconter. Que de pensées tendres et nouvelles avaient rempli une séparation si longue ! mais quelle fut sa surprise, de ne pas la voir courir au-devant de lui ! de ne l'entendre répondre qu'en tremblant aux démonstrations de sa joie qui éclatait plus encore dans ses traits que dans ses paroles ! Il regardait Sarah, sans la comprendre ; il écartait les boucles de ses cheveux, pour la mieux revoir, et crut d'abord que l'ennui de son absence l'avait rendue malade ; car elle étoit pâle et changée. Il lui fit alors mille sermens de ne la plus quitter. « Puisque le devoir de la femme est de suivre partout son époux, lui dit-il, tu me suivras toujours quand je descendrai dans l'île, et partout où mon père m'enverra. Ne sois donc plus silencieuse et triste, ô Sarah ! c'est assez de l'avoir été un jour, et un jour mille fois plus long que tous les autres jours. »

Il prit alors ses mains, dont elle cachait son visage, et son visage était baigné de larmes. Le cœur d'Edwin cessa de battre,

tant le saisissement qu'il en éprouva fut grand. Enfin, l'accablant de cent questions à la fois, et mêlant déjà la colère à la tendresse, il la pressait, la suppliait, lui commandait de lui apprendre la cause de ses larmes.

Ce mélange d'autorité et de soumission de douceur et de vivacité, troublèrent à tel point Sarah, qu'elle balbutia sans ordre, et à travers des sanglots, les terribles nouvelles qu'elle venait d'apprendre. Edwin, qui croyait rêver en l'écoutant, ne songea pas même à l'arrêter quand elle s'échappa de ses bras, en s'écriant d'une voix brisée : « Je suis esclave ! »

Il resta quelques instants comme anéanti ; mais sa fureur contre Silvain le rendit à lui-même ; il parcourut rapidement toute l'habitation, en demandant, en appelant son père. À peine sut-il le chemin qu'il avait pris, qu'il s'élança pour le rejoindre ; et, rencontrant Silvain sur son passage, il s'écria : « Silvain ! tu paieras ses larmes ! » Silvain, qui l'entendit, courut en toute hâte se venger d'avance sur quelque innocent esclave.

Edwin parcourait le rivage avec tant d'égarement, qu'il croyait voir son père dans tous ceux qu'il apercevait et leur criait de loin : « Ô mon père ! » Personne ne lui répondait, et il recommençait à courir. Enfin, un petit nègre pêcheur lui dit qu'il avait vu M. Primrose passer à l'autre rive, dans la pirogue du vieux rameur. Edwin sauta dans celle du petit nègre, qui le regardait s'éloigner avec surprise.

Oubliant l'ordre qu'il avait reçu de ne jamais suivre son père dans cette promenade mystérieuse, Edwin gagna rapidement l'autre bord ; et, trouvant la mer encore trop lente à le pousser au

gré de son impatience, il n'attendit pas que la nacelle fût sur le sable pour s'y précipiter.

Mais, comme il abordait pour la première fois dans cette petite île déserte, il cherchait des yeux quelqu'habitation, et ne voyait que des tombes et des arbres mélancoliques. Le vieux nègre, couché dans son canot, n'ayant pu lui indiquer où était son maître, et le pauvre Edwin ne rencontrant personne à qui le demander, s'engagea dans un chemin où il crut voir la fraîche empreinte des pas d'un homme ; il s'y perdit bientôt, car le vent dispersait le sable que ces pas avaient foulé. Mourant de tristesse, et haletant de chaleur, Edwin s'arrêta quelques instans pour retrouver la respiration qui lui manquait. Le son vague d'une voix plaintive fut apporté de son côté par la brise ; la lune, qui se levait, le guida dans les petits sentiers et les plantes épineuses dont ils étaient couverts. Il parvint enfin à une place où la terre était unie et dégagée de ronces. L'odeur des acacias et des orangers rafraîchissait l'air, et répandait un souffle de vie dans cet asile de la mort.

M. Primrose était à genoux et priait ; son fils, si plein de sa douleur et du besoin de la répandre, l'oublia et s'oublia lui-même, pour regarder son père avec une crainte religieuse. Il écarta doucement les branches des arbres qui ombrageaient cette place comme un rideau sombre, et contempla long-temps en silence l'ami de sa jeunesse, l'arbitre de son sort, prosterné devant un tombeau, le front penché vers la terre. Entraîné lui-même par le sentiment qui l'oppressait, il se laissa tomber à genoux, et pria pour son père. Le bruit des feuilles froissées par le mouvement qu'il fit en s'agenouillant, attira le regard de M. Primrose, qui vit son fils à l'autre extrémité du tombeau. La lune frappait sur son

visage ; et l'altération de ses traits aussi doux, aussi beaux que ceux de Jenny, l'émut profondément ; il se leva et lui tendit la main sans parler, car sa présence inattendue l'avait beaucoup troublé. Edwin pressa de ses lèvres la main de son père, et la couvrit de larmes, sans oser rompre le silence qui régnait entre eux. Enfin, ne résistant plus à l'émotion qu'il éprouvait, M. Primrose l'entraîna doucement vers lui, et pour la première fois il fondit en pleurs sur le sein de son fils.

« Cher Edwin, lui dit-il, ce moment que j'ai redouté vous associe à mes regrets, dont j'ai porté seul depuis quinze ans le poids douloureux. Il me fallait un ami pour les partager ; devenez-le, mon fils, et prenez la moitié de mes peines. Ce triste présent vous fait une loi de m'en épargner de nouvelles. Je ne mêlerai pas à ma confiance un seul reproche ; mais je vous rappellerai l'ordre que vous avez oublié, de ne jamais me suivre dans cette île, pour prouver que les ordres d'un père ont toujours pour but le repos et le bonheur de ses enfans. Souvenez-vous du jour où vous vîntes me demander une mère ; je ne pouvais, comme aujourd'hui, vous montrer la vôtre que dans son dernier asile, et cet asile n'est pas fait pour l'enfance. Les émotions fortes lui sont quelquefois funestes, quand une sensibilité trop vive les porte jusqu'au fond de l'ame ; et je connais votre ame. J'attendais que votre raison toute entière pût l'aider à soutenir le coup que j'avais à lui porter, pour vous amener moi-même auprès du tombeau d'une mère à qui votre naissance a fait perdre la vie. Jugez si je pouvais trop ménager la vôtre, après ce qu'elle m'a coûté ! quel que soit le motif qui vous a fait tromper aujourd'hui ma tendre prévoyance, allez, mon Edwin, l'offrir à votre mère, avec vos premières larmes ; les miennes l'ont honorée pour vous depuis quinze ans, et votre nom

la pénétré chaque soir sous cette terre qui couvre un modèle d'amour et de vertu. »

Les genoux tremblans d'Edwin ne purent obéir à sa pieuse envie, et il tomba presque sans sentiment aux pieds de son père, qui le releva doucement, et le recueillit sur son cœur, où il demeura long-temps penché. Le dernier mot de M. Primrose s'était arrêté sur les lèvres d'Edwin, et, quand il eut la force de parler, il dit en soupirant :

« Mon père, elle ressemblait donc à Sarah ?

— Ne la comparez à personne, répondit-il. »

Edwin n'osa poursuivre. M. Primrose se tut lui-même quelques instans ; puis il ajouta : « Nos familles étaient unies ; nos fortunes étaient égales ; notre union combla les vœux de ses parens et des miens : c'est ainsi que le mariage est approuvé du monde et de Dieu, mon fils. Le vôtre est arrêté dès long-temps. C'est dans la famille de notre mère ; c'est en Angleterre, où bientôt nous passerons ensemble, que vous trouverez l'aimable fille qui vous est destinée par cette famille qui comme moi pleure encore Jenny, et qui brûle de la revoir en vous. Mais connaissez aussi toute la faiblesse de votre père. J'aurais pu dès long-temps réaliser ma fortune, et retourner en Angleterre, où des relations si chères nous appellent ; et, jusqu'à ce jour, l'idée de m'arracher à ce tombeau, d'abandonner pour toujours ou pour long-temps ce coin de terre qui m'a tenu lieu du monde entier depuis seize ans, a jeté mon ame dans des angoisses inexprimables ; et je n'ai pu trouver encore le courage nécessaire à ce dernier sacrifice. Il le faut pourtant, continua-t-il, en attirant son fils du côté du rivage, et c'est presque un adieu que vous venez d'apporter ici. »

L'étonnement d'Edwin, l'avenir incompréhensible qui se présentait devant lui, les vives émotions qu'il avait successivement éprouvées, lui ôtèrent jusqu'à la force de répondre ; et la cause qui l'avait fait courir si impatiemment demeura cachée au dedans de son ame. Il se laissa conduire et ramener par M. Primrose, en marchant à son côté, silencieux et la tête baissée, dans le plus grand abattement.

Mais, sur le point de rentrer à l'habitation, la voix de Silvain, qu'il entendit au dedans, l'arrêta tout-à-coup ; elle lui rappela les larmes de Sarah ; et, saisissant les mains de son père, il le força de s'arrêter aussi.

« Est-il vrai, lui dit-il, ô mon père ! que Silvain ose l'aimer ? qu'il soit autorisé par vous à lui parler en maître ? Enfin, ajoutait-il avec désespoir, est-il vrai qu'elle soit esclave ? »

M. Primrose, affligé de la vivacité d'Edwin, qui paraissait presqu'en délire, lui répondit doucement, mais avec gravité, « que Sarah n'était esclave que de son devoir, comme ils l'étaient eux-mêmes ; que c'était sans doute un maître sévère, mais si juste, qu'on se trouvait toujours heureux de lui avoir obéi. »

— Hélas ! c'est vous, mon père, qui lui faites un devoir nous quitter ! le malheur est donc un devoir pour elle et pour moi ? mais, pour combler le sien, vous la laissez sous la puissance d'un homme qu'elle craint et que je hais.

— Et pourquoi le haïssez-vous, mon fils ? pourquoi le craint-elle ? Silvain est brusque, mais intègre ; il me sert avec un zèle sans bornes, et sa probité mérite notre confiance.

— Il la fera mourir, le cruel ! il l'a traitée d'esclave !

— Le croyez-vous, Edwin ?

— Oui, je le crois, Sarah me l'a dit. »

Alors il embrassa les genoux de son père avec une ardeur si vive, qu'il lui promit tant de soumission et de respect ; il mêla tant de larmes à ses touchantes prières, que M. Primrose, d'ailleurs mécontent de Silvain, par ce qu'il venait d'apprendre, ne put résister davantage ; il promit de laisser à Sarah le droit de refuser l'intendant, si elle persistait dans son éloignement pour lui.

« Vous le jurez, mon père, demanda tendrement Edwin ?

— Je le promets, mon fils ; et, de votre côté, vous promettez d'obéir : la promesse est le serment des amis, je n'en veux pas d'autre entre nous. »

Edwin, quoiqu'il frémit de cette promesse, se crut trop heureux de ce qu'il venait d'obtenir. Sarah, l'unique objet de ses sollicitudes ; Sarah, du moins, n'était pas esclave ; l'odieux Silvain ne ferait plus couler ses larmes : les siennes se séchèrent enfin ; et, quoique son cœur restât chargé d'affliction pour lui-même, le poids le plus douloureux venait de tomber.

En rentrant il ne vit point Sarah ; elle s'était enfermée. Livrée à une inquiétude que ne calmait aucune espérance, elle tremblait de reparaître aux yeux de M. Primrose ; il ne s'offrait plus à ses idées tel qu'elle l'avait vu la veille encore. Edwin, lui-même, n'était plus son Edwin, c'était un maître ; et, dès qu'elle les entendit rentrer tous les deux, elle courut se cacher dans ses rideaux, aussi effrayée, aussi confuse que s'ils eussent paru devant elle. Ayant long-temps prêté l'oreille, et n'entendant plus, dans un

calme si profond, que les battemens de son cœur qui palpitait à l'étouffer, elle sortit de sa retraite, et découvrit son front brûlant de honte ; il lui semblait que le nom d'esclave y fût écrit. C'était devant Dieu seul qu'elle n'en rougissait pas ; car on ne rougit devant lui que du crime : voilà pourquoi les malheureux le sont moins dans la solitude ;ils pleurent, mais ils n'ont pas de honte.

Cependant la nuit était sans fraîcheur et sans repos. Sarah, qui attendait le sommeil, ne put fermer les yeux ; son agitation lui donna le courage d'en sortir ; elle se leva sans bruit, reprit sa robe légère ; puis, ouvrant ses jalousies, elle franchit facilement la fenêtre qui donnait sur la montagne, et s'avança, priant le ciel de la conduire jusqu'à la petite cabane d'Arsène, qu'elle entr'ouvrit, en l'appelant à voix basse.

Arsène, qui dormait profondément, s'éveillant avec peine, et voyant, à la clarté des étoiles, cette jeune fille vêtue de blanc, se mit sur ses genoux, croisant les mains sur sa tête avec une grande frayeur, car il la prenait, comme il l'avoua lui-même, pour l'ombre d'une jeune femme qu'il avait vue mourir.

« Reconnais-moi, bon Arsène, lui dit la tremblante Sarah, j'ai voulu te parler sans que personne nous entendît : ne crains rien, je suis Sarah. »

Dès qu'Arsène entendit cette voix il n'eut plus de peur, et se leva. Il attendait qu'elle parlât ; mais Sarah ne faisait plus que le regarder avec tristesse, au lieu de l'interroger ; elle s'assit sur une natte de jonc qui servait de lit au nègre, et lui se remit à genoux devant elle.

« J'ai cru que vous dormiez à cette heure, lui dit-il.

— Non, répondit-elle, le sommeil ne veut pas de moi cette nuit ; mais, dis-moi, bon Arsène, songes-tu toujours à ta mère ?

— Toujours, car elle est peut-être encore malheureuse !

— Parle-moi donc de la mienne, je t'en prie !

— La vôtre, petite blanche, reprit-il d'un ton désolé, la vôtre est bien, car elle est au ciel ; c'est là que vont les malheureux.

— Je reverrai donc ma mère, s'écria-t-elle ! » puis elle pleura. Le nègre gardait le silence, et Sarah poursuivit :

« Tu m'as caché bien des choses ! tu craignais sans doute de m'affliger, quand j'étais encore petite et contente, ou trop faible pour savoir de tristes secrets. Donne-moi les miens ; donne, Arsène ! je sais déjà que le bonheur s'en va comme l'enfance ; je sais déjà que je suis esclave.

— Dieu sauveur ! s'écria le nègre, d'où vous vient cette pensée ? n'ai-je pas vendu ma liberté pour sauver la vôtre ?

— Est-il vrai ? dit Sarah, prenant avec vivacité les mains d'Arsène, tu t'es vendu pour moi ! je suis libre ! Silvain m'a trompée ! Dis, oh ! dis-moi tout ce que je te dois ! je mourrai peut-être du mélange de joie et de douleur que je ressens ; mais je te bénis si je meurs libre ; et pourtant si tu m'as épargné l'affreux nom d'esclave, pourrai-je survivre à la douleur de te le voir porter pour moi ?

— Paix ! paix ! dit Arsène, qui mêlait, malgré lui, ses sanglots à ceux de sa jeune maîtresse ; Silvain ne dort pas toujours ; il faut pleurer tout bas.

— Où m'as-tu prise, quand tu m'amenas jouer avec Edwin, reprit-elle en retenant sa voix ? N'hésite plus à me le dire, parle-moi de ma mère !

— Je vous pris dans ses bras quand ils cessèrent de vous serrer sur son cœur qui ne souffrait plus. Vous savez déjà comment je tombai aux mains des blancs. Le maître qui m'acheta de ceux qui m'avaient volé à ma patrie était riche, et, Dieu me pardonne cette vérité, aussi méchant qu'eux ; mais il avait un jeune fils, dont le bon naturel me sauva des châtimens que j'attirais sur moi par l'impatience avec laquelle je supportai d'abord l'esclavage. Je poussais des cris perçans, lorsqu'on m'appelait esclave. Tandis que les coups dont j'étais quelquefois déchiré n'avaient pas le pouvoir de m'arracher une plainte, je regardais couler mon sang d'un œil sec, et je disais : Je suis libre ; ce qui irritait si fort la fureur de mon vieux maître, qu'il augmentait toujours de moitié la terrible punition qu'il m'avait infligée. Son fils en fut si touché, qu'à force de prières, et surtout de promesses de me soumettre à mon sort, on m'abandonna tout-à-fait à son service. Ce jeune homme, par la douceur de ses manières, triompha par degrés de la haine que j'avais contre les blancs. Je fus d'abord si surpris des paroles consolantes qu'il vint m'adresser, un jour que l'on m'avait laissé presque mort au pied d'un arbre, où j'attendais, sans une larme, que mon ame, qui venait déjà sur mes lèvres, s'envolât libre et heureuse en Guinée (car cet espoir nous poursuit dans la captivité, et nous conseille souvent d'en sortir) ; je fus, dis-je, si surpris de cette voix charitable, que ma poitrine se gonfla, et que je le regardai avec douceur. J'examinai curieusement ses traits et ses yeux ; et, comme ils n'avaient rien de menaçant, je le crus d'une autre espèce d'homme que je ne connoissais pas encore. Il obtint bientôt de moi la soumission la plus entière, et gagna telle-

ment mon cœur aigri par l'ennui de ne plus voir ma mère, que je le servis avec amour, sans penser que j'obéissais. J'avais, je crois, quelques années de moins que lui, car je ne sais pas exactement mon âge ; il trouvait du plaisir à éclairer un peu mon ignorance, et se plaisait surtout à me voir gai, parce que tous les esclaves de l'habitation avaient un air triste et morne qui l'affligeait. Je dansais pour lui plaire, mais quand nous étions seuls, car la sévérité de son père s'étendait jusqu'à lui faire un crime des plus innocens loisirs. Je m'aperçus bientôt qu'il devenait rêveur et inquiet ; souvent, d'un air mystérieux, il me disait de le suivre ; puis, quand nous étions hors de tous les yeux, il me faisait l'attendre à la même place ; et j'y restais long-temps seul, à garder des livres, ou des filets, ou des armes, qui servaient de prétexte à nos sorties. Mais, comme nous revenions toujours les mains vides, que la poudre et le plomb ne diminuaient plus, son père conçut de la défiance, et le fit suivre par quelque surveillant moins fidèle que moi. Son rapport perdit mon maître. On sut qu'il avait pris de l'amour pour une jeune créole, libre comme lui, mais dont le père était si pauvre qu'il cultivait lui-même un petit carré de terre qui suffisait à peine à les nourrir, tandis que sa fille gardait leur case, et préparait le riz qu'il recueillait pour tous deux. Mon maître n'avait pu la voir sans la plaindre ; bientôt après il l'aima, et sentit bien que ce n'était pas par pitié ; elle l'aima de même, parce qu'il semblait que Dieu le voulût, quoiqu'il les ait abandonnés depuis, comme vous l'allez voir, Sarah. Le père de mon jeune maître entra dans une grande fureur, en apprenant cette nouvelle ; et l'on crut qu'il mourrait, tant il se mit hors de lui-même. Tout le monde alors trembla pour son fils et pour la jeune fille, car il ne songea pas même à nier qu'il l'aimât, tant il l'aimait. Dès qu'il eut avoué qu'il la voulait pour sa femme, et ne

voulait qu'elle, son père le traita sans pitié, comme il traitait les nègres ; mais, de même qu'il augmentait par ses violences notre amour pour la liberté, il augmenta l'amour de son fils pour la belle Narcisse, qu'il ne pouvait plus aller voir : il en tomba dans une langueur mortelle. Essayant alors de le consoler comme il m'avait consolé moi-même, je lui répétai tout ce qu'il m'avait dit autrefois ; c'était ce que j'avais appris de plus doux et de plus tendre. Il était touché de mes efforts, et je vis bien qu'il m'en aimait davantage ; car il m'envoyait en secret vers Narcisse, qui prit à son tour de la confiance en moi. Je courais furtivement lui dire que mon maître pleurait loin d'elle, et je lui rapportais qu'elle pleurait loin de lui. Je revins un soir avec une nouvelle plus triste encore : le père de cette jeune fille était mort la veille ; et je l'avais trouvée dans une si profonde douleur, que je n'avais plus de jambes pour retourner en instruire mon maître. Ce nouveau malheur le toucha plus que tout le reste ; et, me regardant, peut-être sans me bien reconnaître, il me demanda de le laisser sortir, comme s'il me prenait pour son père. Enfin, malgré la surveillance de ceux qui enchaînaient ses moindres actions, par la crainte d'en être puni, car on l'aimait trop pour lui faire volontairement du mal, il revit sa chère Narcisse, et ils pleurèrent ensemble. Mais ce triste bonheur fut troublé de nouveau, et pour jamais détruit. Mon malheureux maître fut surpris par son père lui-même, qui voulut le tuer aux pieds de cette tendre fille. Elle n'obtint sa grâce qu'en se jetant à genoux, et en jurant de renoncer à lui pour ce monde. Hélas ! elle a tenu son serment ! mais ce cruel père qui ne croyait ni aux sermens, ni à l'amour, les sépara par la violence. Il eut la barbarie de faire conduire son fils, peu de jours après, sur un vaisseau destiné pour l'Europe ; et il le fit si bien garder jusque là, qu'il ne semblait pas moins esclave que

nous. Tout ce qu'il obtint, en quittant pour toujours sa bien-aimée, ce fut ma liberté, que je reçus en pleurant, puisqu'elle me séparait de lui. La nuit qui précéda son départ, je me glissai dans sa chambre ; et, me traînant jusqu'à ses pieds, je le suppliai de m'emmener pour le servir, et pour lui parler tous les jours de Narcisse. Il me regarda d'un air consterné, et me dit : « Arsène, si tu me suis, qui restera près d'elle ? oh ! ne l'abandonne pas, mon fidèle Arsène ! tu m'aimeras en l'aimant, tu me consoleras en consolant ma plus chère moitié ; dis-lui tout ce que tu vois dans mes larmes ; n'y vois-tu pas, Arsène, que je meurs de tristesse, et que je meurs pour elle ? Dis-lui de m'attendre, répéta-t-il cent fois ; et, puisque je ne peux lui redire encore que je l'aime, que je l'aimerai toujours, rapporte-lui que je le jure à toi, devant Dieu qui me juge et m'entend. » Alors (et tout mon sang s'arrête quand j'y songe), il se mit à genoux devant le pauvre Arsène, dont le courage était bien grand, puisqu'il ne mourut pas sur l'heure.

Je le suivis le lendemain jusqu'à l'embarcation ; la force était alors inutile, car on l'y porta mourant ; je poussai malgré moi des cris et des sanglots, en voyant la chaloupe s'éloigner du rivage. Je montai sur un rocher qui bordait la mer, et j'allais m'y précipiter pour suivre mon cher maître à la nage, quand je vis Narcisse, étendue sur le rocher, sans mouvement et sans couleur. Je me souvins alors de la dernière prière de son ami ; et, la voyant toujours immobile, je restai près d'elle jusqu'à la nuit, dans une morne affliction.

Quand le port fut calme et silencieux, je la portai dans mes bras sur la grève déserte ; et, l'ayant posée sur le sable, je jetai de l'eau sur son front, j'en mouillai sa bouche sèche et décolorée ; elle ouvrit les yeux, et les tourna encore vers le vaisseau que l'on

ne voyait plus. Elle semblait changée en pierre sur le rivage que la mer envahissait par degrés, lorsqu'une lame d'eau me couvrit tout-à-coup, et faillit m'entraîner avec elle. Narcisse me regarda, et, par pitié pour moi sans doute, elle s'éloigna lentement, regagna sa case, où je la suivis sans parler. Je me couchai à la porte ; elle m'y retrouva le lendemain. Elle voulut me parler, mais sa poitrine était oppressée ; et je vis ses regards désespérés se porter vers le ciel. Je lui racontai tout ce que m'avait dit mon maître ; je l'avais répété toute la nuit pour n'en pas oublier une parole ; alors elle pleura amèrement, et devint un peu plus tranquille.

Pendant le jour, je cultivais le carré de terre négligé depuis longtemps ; j'y semai de nouveau du riz, et j'allais dans les bois chercher des fruits pour sa nourriture et la mienne ; le soir je la suivais au rocher, où la lune la retrouvait assise et silencieuse, et je demeurais debout et muet devant elle. Une nuit, elle sortit tout-à-coup de la case, et vint à moi « Arsène, me dit-elle, en cachant sa figure sous ses mains ; Arsène, je ne suis plus seule en danger dans cette île : sauve Narcisse et l'enfant de ton maître. Bientôt il me sera impossible de le cacher ; et la fureur de son vieux père arracherait peut-être de mon sein l'image vivante de celui pour qui je vais bientôt mourir. Sauve-moi ! sauve-moi ! » Effrayé comme elle, je la suivis à travers les mornes, dans la partie déserte de l'île, au milieu des halliers et des bois touffus. Je retournai la nuit suivante enlever une pirogue qui avait appartenu à son père, et je l'apportai sur mes épaules, pour que l'on nous crût sauvés de l'île, quoique peut-être on ne s'inquiétât guère de Narcisse, ne soupçonnant rien de son malheur. J'apportai de même tout ce qui pouvait nous servir dans cette retraite, où nous demeurâmes comme ensevelis ; car elle était si cachée, si profonde, que l'on s'y croyait déjà hors de la vie. Je ne me hasardais

pourtant qu'avec précaution, et pendant la nuit, à tendre mes filets dans la mer, qui passait derrière notre solitude ; et je trouvais autour de nous des fruits qui remplaçaient l'eau douce dont nous étions quelquefois privés.

Un soir que je revenais chargé de provisions, j'entendis une voix nouvelle dans la cabane de feuilles que j'avais construite pour Narcisse ; cette voix douce et faible était la vôtre, petite Sarah, et je vis dans les yeux de votre mère le seul rayon de joie qui ait passé près d'elle depuis le départ de mon maître. Elle sembla se ranimer aux soins qu'elle prit de vous, et s'oublier long-temps à contempler sa fille. Mais la Mort la regardait, cette belle Narcisse, quoiqu'elle voulût la tromper alors par amour pour vous. La Mort ne voulait plus se détourner d'elle, et faisait tous les jours un pas pour l'atteindre. Ma jeune maîtresse la voyait devant elle sous l'ombre des arbres et des noirs rochers qui nous entouraient ; quelquefois sa main languissante me faisait signe d'y regarder, et moi je ne voyois que l'ombre, les rochers et les arbres. Alors ses tristes regards retombaient sur vous, et s'y attachaient. Vous jouiez près d'elle quand elle vous disait adieu.

« Le soleil va s'éteindre, me dit-elle un soir, porte-moi sous ses derniers rayons : » je l'y portai. Sa tête pesante se releva ; son corps, anéanti la veille, semblait échapper à mes bras qui l'entouraient ; un sourire courut sur ses lèvres entr'ouvertes ; ce sourire m'arracha des larmes, parce que je voyais bien que c'était le dernier. Son ame, alors tranquille comme le jour qui finissait, se réunit à sa fuyante lumière ; ses yeux s'agrandirent en brillant d'une vive lueur ; tout-à-coup cette lueur s'éteignit ; et je cachai ma tête dans la poussière. »

Un cri sortit du sein de Sarah. Le pauvre Arsène s'arrêta quelques instans ; un souvenir déchirant l'empêchait de poursuivre ; ils pleurèrent. Mais le nègre, songeant tout-à-coup que Silvain pouvait les surprendre avec l'aurore qui se montrait, sortit de sa hutte ; et, s'assurant que personne n'était encore levé dans l'habitation, il y reconduisit Sarah, en promettant de lui dire, dès qu'ils pourraient se parler, tout ce qu'il avait encore à lui apprendre sur elle-même et sur un projet qu'il roulait dans sa tête depuis long-temps. Sarah, lasse et accablée, s'endormit à l'heure où elle s'éveillait chaque jour, et retrouva dans le sommeil toutes les images qu'Arsène venait de faire passer devant son ame.

Tout avait changé dans cette demeure autrefois si paisible. Le calme n'était plus qu'apparent ; le silence y cachait le trouble, les soupçons et la crainte. Edwin, que son père ne quittait plus, attachait sur Sarah des regards si douloureux, si pénétrans, qu'elle ne pouvait les soutenir. Quand ils se parlaient, leurs voix étaient si tremblantes, qu'il semblait que leur ame venait de se dévoiler toute entière ; et des paroles, indifférentes pour les autres, devenaient un échange des plus tristes aveux. M. Primrose voyait tout, et hâtait de tout son pouvoir une séparation qu'il redoutait pourtant ; mais, fidèle à la promesse que son fils avait obtenue de lui, il songeait à la remplir sans en prévoir encore le moyen. Emmener Sarah lui paraissait dangereux pour le repos de tous ; la laisser dans l'île, sans état, sans appui, n'était à ses yeux qu'une action barbare qui révoltait sa raison : ainsi tous trois se taisaient ; et consumaient les jours dans une égale incertitude.

L'intendant, dont l'impatience ne pouvait s'asservir long-temps à la même contrainte, observait son maître avec une

sombre inquiétude ; et, plein d'un brusque chagrin qu'il ne cachait qu'avec peine, il vint un jour réclamer l'entretien dont son sort allait dépendre. M. Primrose, en le lui accordant, était loin de croire que le sien même y fût attaché. Sarah, qui le vit s'éloigner en dirigeant sur elle un regard où son devoir était écrit, se leva pour obéir à cet ordre muet. Seule un moment avec Edwin, elle ne sentit pas comme lui le ravissement qu'il en éprouvait. Elle se retirait, les yeux baissés, la démarche chancelante, lorsqu'Edwin, se plaçant vivement devant elle, l'arrêta et lui dit :

« Te voilà donc, Sarah ! oh ! laisse-moi te regarder ! il y a longtemps que je ne t'ai vue ! »

Sarah, détournant la tête, ne pouvait et ne voulait pas lui répondre.

« Que crains-tu, poursuivit-il en cherchant ses regards ? il n'y a personne ici. — Dieu nous voit, lui dit-elle, laisse-moi m'en aller.

— Non, non, j'ai mille choses à t'apprendre. Silvain t'a trompée, tu n'es pas… oh ! non, tu n'es pas esclave ; de qui pourrais-tu l'être ? tu seras libre, Sarah, libre de refuser tous les époux qui s'offriront à toi. Les haïras-tu ? les refuseras-tu ? »

Elle leva les yeux alors ; ils portèrent sa réponse dans le cœur d'Edwin, qui, revenant à sa douleur, lui révéla toute leur infortune et leur séparation prochaine.

« Je sais tout, répondit-elle en le repoussant d'une main faible, laisse-moi m'en aller.

— Si tu savais tout, Sarah, si tu savais combien je suis malheureux, pourrais-tu de toi-même t'éloigner de moi, de moi qui

t'aime et qui meurs de t'aimer ?

— Je ne t'ai pas entendu, s'écria Sarah, je ne t'ai pas écouté, tu ne m'as rien dit, nous n'avons pas désobéi à ton père ; laisse-moi m'en aller ! »

Ce fut sans doute avec un pénible effort, qu'elle s'enfuit en cet instant, car elle aimait beaucoup Edwin ; et quitter ce qu'on aime quand il pleure, sans oser pleurer avec lui, est peut-être plus difficile que de mourir. Mais son devoir, mais l'exemple de sa mère, lui donnaient la force d'affliger Edwin, en s'arrachant le cœur. M. Primrose, qui l'entendit passer dans la galerie, entr'ouvrit sa porte ; et, voyant que son fils se disposait à la suivre, il lui ordonna sévèrement de l'attendre où il l'avait laissé.

Edwin s'en retourna la mort dans l'ame, se croyant abandonné du ciel, puisqu'il l'était de Sarah ; n'osant accuser son père de cruauté, il proféra contre elle mille plaintes ; il osa même lui faire un crime d'être plus obéissante que lui.

Sarah, toute en pleurs, rencontrant Arsène, lui fit signe de la suivre ; et il entra dans sa chambre avec elle.

« Encore des larmes, dit le bon nègre, en la regardant d'un air attristé. Oh ! méchant Silvain ! ces larmes-là disent du mal de toi. Il est temps, poursuivit-il, en fixant ses yeux à terre, il est temps de demander à Dieu de nouvelles grâces. »

Sarah, le voyant plongé dans une profonde réflexion, l'interrogea sur ce qui l'occupait. « J'ai là bien des choses, dit-il, en montrant son cœur. » Il s'arrêta, craignant d'être entendu ; mais, voyant la porte fermée, il acheva d'instruire Sarah des événemens qu'elle avait voulu connaître.

« Resté seul avec, vous, dans notre solitude, je me trouvai si abattu, que je me crus au moment de suivre votre mère ; mais vous étiez là, petite maîtresse ; vous ne parliez pas encore ; mais vous pleuriez, vous cherchiez des yeux cette mère que vous ne deviez plus revoir ; et l'idée de vous quitter aussi me donna tant d'effroi, que je vous emportai dans mes bras loin de cette cabane si triste alors. En parcourant le bois ; dont je n'osais pas encore sortir, où j'avançais toujours avec crainte, et toujours sans vous, je m'entendis un jour appeler par mon nom : c'était la première fois, depuis deux ans, qu'une voix d'homme frappait mon oreille, et je m'arrêtai saisi de frayeur. Un vieux nègre marron sortit des halliers où je m'étais engagé, et je le reconnus pour l'esclave d'un voisin de mon vieux maître : comme il était presqu'aussi tremblant que moi-même, se croyant poursuivi ; je me rassurai ; et lui dis de ne rien craindre de moi. « Je ne crains rien de toi, me dit-il ; mais, entendant marcher dans les broussailles, je t'ai pris pour un blanc. »

Il me raconta sa fuite et ce qui l'avait causée, se trouvant si heureux dans ce bois, qu'il était résolu d'y mourir plutôt que de retourner au pouvoir des blancs. Je lui dis la même chose ; et j'appris de lui que rien n'avait changé depuis notre départ. On pensait que Narcisse, qui allait tous les soirs sur un rocher, s'était jetée dans la mer ; quelques-uns disaient même l'y avoir vu tomber, et les autres répondaient : C'est dommage. Pour toi, Arsène, les nègres enviaient ton sort ; mais nous disions : Il devait venir se réjouir avec nous avant de quitter l'île. Non, ajoutaient d'autres, il n'aurait pu se réjouir, car nous aurions pleuré de le voir libre.

Voilà tout ce qui s'est passé alors, dit ce pauvre noir ; et je fus content de l'avoir rencontré. Nous nous dîmes adieu ; je courus vous réjoindre où je vous avais laissée endormie, car je tremblais qu'en vous éveillant vos cris ne fussent entendus de l'esclave marron, qui pouvait se lasser bientôt de vivre ainsi tout seul, et retourner à l'habitation, comme je l'avais vu quelquefois faire à d'autres nègres. Ma résolution fut prise au moment même. Je retournai à cette cabane que j'avais abandonnée ; j'y pris tout ce qui pouvait vous servir ; j'entassai dans ma pirogue les provisions qu'elle put contenir, des poissons séchés, des racines et des fruits ; ensuite je me confiai avec vous à la Providence ; et, après quelques jours de voyage dont j'ignorais encore le but et la durée, nous abordâmes au pied de cette montagne où Dieu nous protège et nous cache depuis douze ans. En montrant à M. Primrose un écrit de mon maître, qui me rendait libre d'appartenir à un autre, je lui dis que je le confiais à lui seul au monde, ainsi que vous, pauvre petite orpheline, qui n'aviez plus que moi pour appui. Il promit de vous en servir lui-même. Cette hospitalité qu'il vous donne encore est trop peu payée sans doute par mon travail et ma liberté, mais je n'avais pas autre chose à offrir.

Voyez maintenant si vous êtes esclave ! si les durs traitemens que j'ai souvent endurés de Silvain peuvent jamais s'étendre sur l'enfant de Narcisse ? Ah ! sans la crainte de vous voir tomber dans les mains de celui qui l'a fait mourir si jeune et si belle, je dirais tout ; mais elle m'a fait, jurer de ne vous rendre qu'à mon malheureux maître, s'il revient un jour la chercher. Il reviendra, petite Sarah ; vous connaîtrez votre père ; vous serez heureuse, je l'ai rêvé ; mais, ajouta-t-il mystérieusement, quelque chose qui arrive, priez pour moi, et songez que vous êtes libre. »

Sarah ne put lui répondre ; car ils entendirent Silvain passer près de la porte en grondant. Dès qu'il fut un peu loin, Arsène se jeta dans le corridor, et courut se mêler aux nègres qui revenaient des plantations.

Silvain, furieux, quittait alors son maître. Insensible, en apparence, au refus qu'il venait d'essuyer, il l'emportait dans son cœur comme une offense mortelle ; et, sans avoir combattu ni approuvé d'un mot les sages discours dont M. Primrose avait accompagné ce refus, il s'affermit en lui-même dans la résolution de se venger par la ruine de cet excellent homme. Le moyen s'en offrait si naturellement, qu'il s'y crut autorisé et servi par la justice du sort. M. Primrose ayant enfin fixé son départ prochain pour l'Angleterre, se décidait à faire vendre ses propriétés dans l'île. Silvain, qui se flattait d'en rester le régisseur unique, reçut d'abord cette nouvelle comme la plus funeste, car elle semblait détruire toutes ses espérances à la fois. La réflexion changea promptement sa colère en joie ; car il ne laissa plus sa fortune au hasard, et ne la fit dépendre désormais que de sa volonté. Décidé à fuir dès qu'il aurait recueilli le produit d'une vente si considérable, il y mit tant d'ardeur et d'activité, qu'en peu de jours les biens et l'habitation de M. Primrose, situés dans la plus belle partie de l'île, trouvèrent un nouveau maître.

Le hasard, qui favorisait en tout ce serviteur infidèle, amena de Sainte-Marie un riche Suédois qui revenait avec sa famille se fixer dans notre colonie. Ce fut à lui que Silvain s'adressa de préférence. Il le trouva si bien disposé à seconder ses vues, par l'impatience qu'il avait lui-même, qu'en peu de jours il n'y eut plus qu'à échanger les esclaves et les contrats pour de l'or.

Cette opération si importante et si rapide fut réglée sous les yeux de M. Primrose. Celui qui devait dans peu lui succéder, ayant laissé sa famille et sa fortune à Sainte-Marie, fut forcé d'y retourner aussitôt ; et, devant y rester quelques mois encore, Silvain l'avertit de leur départ prochain pour l'Angleterre, il s'offrit, afin d'éviter tout retard nuisible aux projets de son maître, qui l'écoutait, de se rendre lui-même à Sainte-Marie, chargé du contrat d'acquisition et des pouvoirs de M. Primrose, qui les lui donna tous ; et Silvain partit pour ne plus revenir…

M. Primrose, dont toutes les pensées se tournaient sur son fils, avait cru devoir saisir cette occasion de l'éloigner de Sarah. Silvain seul en étoit prévenu ; et, quoique cette résolution l'eût d'abord troublé, comme un obstacle à son noir projet, il l'applaudit des lèvres, pour ne mêler aucun soupçon à l'imprudente sécurité de son maître. Il prit d'ailleurs si bien ses mesures, que la présence même de M. Primrose n'aurait pu les traverser.

Mais qui pourrait rendre le saisissement d'Edwin, lorsque son père lui-même vint l'éveiller au moment du départ. La présence de Silvain, celle du Suédois, qui venait prendre congé de M. Primrose, et plus encore la surprise, enchaînaient sa langue. Il regardait tout le monde avec égarement.

« Pour quelques jours seulement, mon fils, lui dit M. Primrose, en se penchant sur lui.

— Vous m'éloignez de vous, mon père ! dit Edwin à voix basse ; et puis, vous m'emmenerez à mon retour ! je sentirai donc deux fois ce que j'éprouve ?

— Patience, Edwin, lui répondit son père : ne m'alarmez pas sur votre courage, vous me feriez trembler sur le mien. »

Edwin garda le silence, vaincu par un reproche si tendre ; et sa pâleur fut la seule plainte qui osât répondre à un tel père.

Mais, hélas ! que dit-il à Sarah, quand il la vit à sa fenêtre, sous laquelle il passait pour se rendre au rivage ? il s'arrêta au milieu de ceux qui l'emmenaient ; et, pressant fortement le bras de Silvain, qu'il força de s'arrêter aussi : « Regarde-la, dit-il ; est-ce là une esclave ? »

Il courut alors, sans attendre la réponse de Silvain, jusqu'auprès de Sarah, qui, tremblante, ne savait si elle devait fuir ou rester.

« Ne fuis pas, Sarah, lui dit-il, tu vois bien que c'est moi qui obéis à mon père. Je te pardonne de m'avoir quitté l'autre jour ; tu as dû bien souffrir ! Mon père, s'écria-t-il, ordonnez-lui donc de me dire adieu.

— Adieu, Edwin ! répondit-elle d'une voix faible. » Ses yeux, qui se couvrirent d'un nuage, ne retrouvèrent plus Edwin sur la montagne, quand ils se rouvrirent pour le revoir encore. Appuyée contre la fenêtre, comme une jeune liane qui cherche un appui, elle ne bougeait plus. Toute son ame avait cédé sous le coup qui l'accablait. Edwin était déjà pour elle dans l'éloignement, sur les mers, en Europe. « Voilà donc, dit-elle, comme ils ont emmené mon père ! Arsène, tu me l'as bien raconté. Voyez, ma mère, voyez ! n'est-ce pas ainsi que vous étiez alors ? n'est-ce pas cette douleur que je sens, qui vous a fait mourir ? et mourir sans regret, puisque cette douleur finit avec la vie, et qu'on ne l'emporte pas au ciel, où vous êtes. Que vous êtes bien, ma mère ! ne m'appelez-vous pas ?... »

Elle était encore à la même place, quand M. Primrose repassa devant elle. Il était rêveur ; elle le crut irrité. Il ne l'était pas ; car, dans le courant du jour, il la vit avec tant de pitié dévorer ses larmes, et s'efforcer de lire un livre qu'elle tenait ouvert sans y rien voir, qu'il donna en sa présence, et pour qu'elle l'entendît, l'ordre de tout remettre en place dans l'appartement d'Edwin, qui devait être de retour avant peu. Il entendit tomber le livre de Sarah ; et, se retournant vers elle, il la vit les mains jointes et les yeux attachés sur lui. Elle ne parlait pas ; mais tout disait en elle : vous me rendez la vie !

« Qu'est-ce que la vie sans le bonheur ? pensait M. Primrose, en s'éloignant. Pauvre Sarah ! si timide et si tendre ! ô ma chère famille ! ô serment fait à toi, ma mourante Jenny ! je veux vous obéir ; mais j'ai dit, je dirai encore : pauvre Sarah ! »

Eh ! comment la plaignait-il en la quittant si heureuse ? Assise encore, sans voix, sans forces pour soutenir cette nouvelle, ce rappel à l'existence, son corps était immobile, mais son sang circulait autour de son cœur, et le baignait de joie. Elle n'essaya de se lever enfin, que pour aller regarder sur la montagne. « Par là, dit-elle, il reviendra ; je le verrai encore, et dans peu, et bientôt ! je ne mourrai pas, non, ma mère, je ne veux plus mourir ; il reviendra ! son père a dit : bientôt ; c'est donc demain… c'est ce soir ! » Et, le cherchant des yeux, elle croyait le voir sous les arbres, qu'un vent d'orage faisait ployer sur le chemin.

Le lendemain se passa dans le même ravissement.

« Que je suis aimée de tous les anges ! disait-elle : je l'attends ! »

Trois jours s'écoulèrent encore ; et par degrés cette attente si douce devint un tourment amer : car, si tous les plaisirs de ce monde sont plus passagers que la vie, celui-là, dit-on, change le plus vite de nature : d'abord il satisfait l'ame comme le bonheur qu'il promet ; bientôt il importune tendrement le cœur, et devient enfin cette inquiétude brûlante dont Sarah se sentait dévorée. Des craintes sinistres s'y mêlèrent, lorsque l'ouragan, qui ne faisait que menacer la veille, effraya tout-à-coup l'île entière par sa violence et ses dévastations. Les arbres brisés, les pirogues et les cabanes de nègres emportées par la mer qui battait les rochers, furieuse de ne pouvoir les renverser ; les cris des esclaves sur la grève, qui se transmettaient les ordres de leurs maîtres ; l'agitation du port, où quelques bâtimens essayaient vainement d'entrer : tout cela, que l'on voyait de la montagne, tout cela jetait la terreur dans l'ame ; et Sarah levait au ciel ses mains tremblantes, n'ayant jamais si bien senti l'horreur et la pitié qu'inspire l'approche d'un naufrage.

Ce n'était pas pourtant la première fois qu'elle voyait cette colère de la nature, car elle revient presque chaque année désoler notre île paisible ; et la saison appelée ici l'hivernage, comme elle est la plus brûlante, est aussi la plus désastreuse. La colonie ressent souvent des secousses de tremblement de terre si terribles, que la plupart de nos maisons en sont renversées. Deux fois, depuis que je suis née, j'ai vu la nôtre détruite ainsi. Une de nos calamités la plus redoutable est la sécheresse, qui se prolonge quelquefois deux ou trois mois, entiers ; car nous ne buvons que l'eau du ciel recueillie avec soin dans les citernes. Mais les citernes s'épuisent quelquefois avant qu'une pluie, plus précieuse pour nous que l'or, ne vienne calmer la crainte et souvent le tourment de la soif elle-même. Nos fruits nous soulagent sans doute, mais

ils deviennent à leur tour fort rares, par les ravages des vents qui dessèchent et arrachent tout dans cette saison malheureuse.

Sarah, dont l'ame était aussi agitée que les flots qu'elle voyait rouler au loin, retenait ses soupirs et jusqu'à son souffle, de peur qu'il n'exhalât le nom d'Edwin ; mais la terreur qui était peinte sur son visage ne pouvait échapper au bon M. Primrose ; et jugeant, au mouvement de ses lèvres, qu'elle priait tout bas, il s'approcha d'elle, et lui dit :

« Priez, Sarah, pour ceux qui sont en danger ; mon fils, au moins, n'a rien à craindre ; son court voyage demandait à peine deux jours ; il est donc en sûreté depuis hier matin. Regardez-moi ; vous voyez qu'Edwin est en sûreté, vous voyez que je suis moins troublé que vous.

— Que Dieu bénisse votre pitié, dit Sarah ; » et ses larmes, qu'elle avait retenues, coulèrent en abondance. « Oh ! comme je prierai pour vous, reprit-elle, quand je vous saurai sur cette mer effrayante ! car bientôt, n'est-ce pas, vous y serez avec Edwin ? et moi, je resterai, je regarderai, je prierai ; je n'aurai plus qu'à prier pour vous et pour Edwin. » Elle s'arrêta comme effrayée de sa voix qui avait osé parler d'Edwin devant son père ; et M. Primrose, qui, les yeux humides, la regardait, lui dit avec douceur :

« Vous êtes très-bonne, Sarah ; en vérité, vous êtes une fille très-soumise. »

Quand elle fut retirée le soir dans sa chambre, une réflexion la saisit tout-à-coup. Elle n'avait pas vu de tout le jour Arsène aller et venir dans l'habitation. Ses dernières paroles, quand il l'avait quittée, revinrent confusément dans sa mémoire ; elle fut tentée de l'appeler ; une crainte secrète l'arrêta. Le calme avait succédé

dans l'île à la confusion de la journée. Un profond silence régnait autour d'elle ; mais son inquiétude en éloignait le repos. Pour la seconde fois elle se rendit seule à la cabane d'Arsène, qu'elle trouva renversée par l'ouragan du matin ; Arsène n'y était pas : elle appela doucement et à plusieurs reprises, et n'entendit que les gémissemens des ramiers sauvages, et les cris aigres de quelques oiseaux de mer. Elle se confirma dans l'idée que le bon Arsène avait profité du départ de Silvain, pour hasarder le projet qu'il lui avait à moitié confié. Pour mieux s'en assurer, et comme la lune répandait un peu de lumière, elle descendit entre deux rochers, où elle savait qu'Arsène avait mis sa pirogue à l'abri de tous les mauvais temps, et ne la trouva pas non plus ; elle vit bien alors que son fidèle nègre était parti. N'en pouvant plus douter, elle sentit un grand chagrin de cette nouvelle preuve du dévouement d'Arsène : il lui semblait qu'elle demeurait plus abandonnée, plus menacée de tous les malheurs. Enfin, se flattant encore qu'il pourrait être aux alentours, elle répéta plusieurs fois : Arsène ! Arsène ! elle crut entendre la voix du nègre lui répondre ; puis elle pensa que c'était l'écho, car cette voix était faible et tremblante comme la sienne. Cependant, comme elle cessait d'appeler, et que ce murmure recommençait encore, elle avança timidement jusqu'au pied des rochers d'où il paroissait sortir ; alors elle vit distinctement un petit nègre à genoux auprès d'un homme étendu sur le morne. L'effroi la fit d'abord reculer ; mais l'idée que ce pouvait être quelque malheureux qui avait besoin de secours, l'enhardit jusqu'à demander : « Qui est là-bas ? — Moi, dit le petit nègre. — Qui es-tu, toi ? — Un petit nègre, repartit l'enfant ; et puis un blanc, mon maître, qui dort depuis bien longtemps. N'ayez pas peur, Madame ; il est bon, mon maître ; et moi, je suis le petit Dominique. »

Elle s'approcha davantage ; et, se penchant pour regarder de plus près l'homme blanc qui ne s'éveillait pas, elle le crut évanoui, quoique l'enfant dît qu'il dormait.

« Oh ! depuis quand, je te prie, et d'où venez-vous tous deux ? »

— De la mer, où nous nous sommes jetés pour gagner terre à la nage, car notre navire était cassé. Le flot nous a jetés là : j'y suis tombé aussi tout endormi par la fatigue ; mais mon maître ne se réveille pas, et je l'appelle pourtant bien haut ; j'attends qu'il me réponde.

— Hélas ! puisse-t-il t'entendre ! dit Sarah, en soulevant sur ses genoux la tête du naufragé ; je tremble qu'il ne soit… Il a froid, poursuivit-elle ; souffle ton haleine dans ses mains et dans sa poitrine. Oh ! si nous pouvions le réveiller ! »

Le souffle et les caresses du petit nègre, qui s'agitait pour le réchauffer, rendirent à son maître le sentiment qu'il avait perdu ; il ouvrit les yeux, mais les referma aussitôt, comme épuisé de ce premier effort. Sarah, toute palpitante d'espérance, dit au petit nègre de l'attendre, et qu'elle allait chercher du secours. La pitié lui donnant des aîles, toute l'habitation fut éveillée en peu d'instans ; et M. Primrose, averti qu'elle avait entendu des plaintes au bas des rochers, se leva promptement, fit allumer des flambeaux, et plusieurs esclaves descendirent avec lui vers l'endroit où Sarah les guidait. On y trouva ceux qu'elle venait d'y voir ; et l'infortuné qui ne pouvait se soutenir, quoiqu'il entr'ouvrît de temps en temps les yeux, fut emporté à la maison, où les secours qu'il reçut le rendirent en peu d'heures à la vie.

M. Primrose remercia tendrement Sarah de l'avoir éveillé pour une telle cause, et l'envoya se reposer, tandis qu'il veillerait encore ; mais elle ne dormit guère, occupée tour à tour d'Edwin, de celui qu'elle avait sauvé, et de son pauvre Arsène absent, exposé peut-être, le jour même, aux mêmes dangers pour elle. Plusieurs fois, dans la nuit, elle se leva pour interroger les nègres qui veillaient avec leur maître ; tous lui dirent que l'étranger dormait tranquillement.

Le lendemain, M. Primrose reçut les témoignages de reconnaissance de celui qu'il avait secouru : la civilité de ses manières, son air noble et sérieux, doubla sa joie d'avoir pu lui être utile.

« J'ai cru voir une femme dans ceux qui m'entouraient hier, dit l'étranger ? — Oui, oui, cria le petit nègre, du coin où on l'avoit couché, et belle comme un doux zombi. » Les nègres, qui l'entendirent, lui gardèrent toujours ce nom.

« C'est une jeune fille, répondit M. Primrose, qui la première, avait entendu des plaintes. — Ah ! une jeune fille, » repartit l'étranger. Il passa la main sur son front, comme s'il cherchait à se la rappeler. « Vous appartient-elle, Monsieur ? je voudrais aussi la remercier.

— Elle est ici, et vous l'allez voir tout à l'heure. Dieu, qui voulait s'en servir pour vous sauver, la tenait éveillée tandis que nous dormions tous : c'est une enfant dont l'ame est très-sensible.

— Une enfant ! répéta encore l'étranger. J'avais vu… j'avais cru voir une femme… j'étais troublé. »

Quand Sarah parut devant lui, il la regarda long-temps avec une étrange émotion. « Je vous dois beaucoup, lui dit-il enfin, je

vous dois la vie, et plus peut-être, un moment de bonheur. Que le ciel veille sur vous, Mademoiselle, et vous comble des grâces qu'il accorde rarement aux êtres sensibles ! Votre heureux père dit que vous êtes sensible, et viens de l'éprouver. »

Sarah leva timidement les yeux sur M. Primrose : ce nom de père qu'il ne démentait pas l'avait fait tressaillir et rougir à la fois.

Quelques jours se passèrent sans que l'étranger pût quitter sa chambre. Il était silencieux, ne détournant qu'avec peine ses regards de Sarah, et soupirait souvent. M. Primrose, qui le jugeait atteint des peines de l'ame, se sentait attiré vers lui par un attrait puissant. Quelques discours, vagues pour tout autre, l'avaient instruit qu'un profond chagrin noircissait l'existence de son nouvel ami ; car, sans lui donner tout haut ce titre, c'était ainsi qu'il le nommait quand il en parlait avec lui-même ; et, quoiqu'il sentît le désir de le mieux connaître, il n'avait mêlé aucune question aux soins qu'il lui prodiguait. Seulement, il savait de lui que depuis deux ans il avait été rappelé à la Dominique, par la mort de son père, et que toute sa jeunesse s'était écoulée en Europe. « Mon père, avait-il ajouté, ne m'a laissé que de l'or. Mes plus chères espérances sont mortes ; et je ne les puis racheter avec tout cet or de mon père. Depuis deux ans, je promène ainsi ma vie, qui n'est utile à personne, sans autre but que de m'en distraire, et d'échapper à d'amers souvenirs. » Ce peu de paroles avaient suffi pour disposer M. Primrose à plaindre un sort qui paraissait ressembler au sien.

La fuite d'Arsène, dont il venait d'être instruit, l'affligea. Il regarda ce pauvre noir comme un ingrat, car il l'avait toujours traité avec bonté, et ne soupçonnait pas la secrète rigueur de son in-

tendant. Il fit appeler Sarah, pour l'interroger sur cette étrange fuite ; et Sarah répondit qu'en vérité elle ne savait ce qu'il était devenu, mais qu'elle éprouvait pour lui beaucoup d'inquiétude.

« S'il voulait me quitter, dit M. Primrose, que ne le demandait-il ? je l'aurais laissé partir ; car vous pouvez vous assurer vous-même que je ne le considérais pas comme un esclave, et qu'il n'est pas au nombre de ceux que j'ai vendus avec mes biens. J'ai voulu qu'il fût libre comme il l'était en arrivant chez moi, lorsqu'il y vint avec vous. » Il lui remit en même temps un papier dans les mains.

Sarah, interdite, ne savait que répondre, et parcourait des yeux les noms des esclaves vendus par Silvain.

« Voici le nom d'Arsène, dit-elle, il est avec les autres.

— Sur mon ame, dit M. Primrose étonné, Silvain ne m'a point obéi ; car je le lui avais détendu. J'aurais réparé cette faute, peut-être involontaire. Mais le pauvre Arsène s'est affranchi lui-même ; il l'était par ma parole, et je ne le poursuivrai pas d'un seul reproche ; nous n'en parlerons plus.

Déjà, depuis deux jours, il attendait Edwin ; déjà il dirigeait avec quelqu'impatience sa longue vue du côté où il devait paraître, lorsqu'il crut découvrir une voile à l'horison. Sarah, qui l'observait, le devina à la sérénité de son front, qu'elle vit s'épanouir ; dès qu'il eut quitté la fenêtre, elle y courut elle-même, et n'eut besoin que de son cœur, pour découvrir la voile, le petit navire, et son Edwin, que bientôt elle crut reconnaître et voir au loin lui tendre les bras.

L'étranger, qui jusqu'à ce moment avait vu Sarah pensive, fut frappé de l'éclat de ses yeux et de la vive rougeur de son teint, lorsqu'elle entra dans sa chambre, où était M. Primrose, en criant : « C'est lui ! je l'ai reconnu ; il est tout près ; il touche au port. Venez le voir ! oh ! je l'ai reconnu. » Il pensa qu'elle aimait beaucoup son frère ; et ils retournèrent à la fenêtre, où, malgré le secours de la longue vue, M. Primrose ne put distinguer son fils.

Comme il se disposait à descendre au rivage, l'étranger, qui voulait y descendre avec lui, voyait que Sarah balançait à les suivre, lui prit la main, pour la conduire aux-devant d'un frère qu'elle paraissait tant chérir ; M. Primrose, descendait toujours, ne l'avait pas défendu, et Sarah se laissa conduire sans répondre et sans résistance.

Ils n'étaient pas aux tiers de la montagne, qu'ils virent accourir Edwin, qui, se jetant, pâle et sans haleine, dans les bras de son père, ne put proférer que ces mots : « Où est Sarah ?

— Mon fils, lui dit-il, votre seconde pensée sera du moins pour moi ?

— Ma vie est pour vous, mon père, mais ma crainte est pour elle.

— Quoi ! quelle crainte, cher Edwin ? ne la voyez-vous pas descendre au-devant de vous ?

— Ah ! oui, je la vois, s'écria-t-il, en lui tendant les mains ; » et il retomba dans les bras de son père, qui, surpris d'un tel désordre, « allait le lui reprocher, lorsqu'Edwin reprit vivement :

« Pourquoi Silvain a-t-il quitté Sainte-Marie sans moi ? aviez-vous ordonné qu'il m'y laissât, mon père ? et trompiez-vous mon

obéissance, au moment où, j'y cédais avec tant de respect ?

— Je ne vous entends pas, mon fils ; où est Silvain ?

— Ici, sans doute, répondit Edwin avec frayeur.

— Il n'est pas ici, dit M. Primrose.

— Pas ici ! pas à Sainte-Marie ! il a donc fui, le scélérat !

— Ne dites pas ce mot, Edwin ; s'il est injuste, comment le réparerez-vous ?

— Malédiction sur ce monstre qui vous a trompé, mon père ! Il a fui, vous dis-je ; il a quitté l'île pendant la nuit, emportant avec lui toute votre fortune. Voilà ma haine et les craintes du Suédois justifiées. »

M. Primrose, toujours maître de lui, quoiqu'il fût saisi d'un horrible soupçon, entraîna son fils avec empressement, pour éclaircir sans témoins cet effrayant mystère.

L'étranger, qui ne concevait rien aux exclamations du fils et au trouble du père, n'osa se mêler à la scène de désolation qu'il prévoyait, et rentra chez lui presqu'aussi inquiet que ces trois infortunés.

Les éclaircissemens qui suivirent ne confirmèrent que trop les premières alarmes.

« À peine le perfide intendant s'était-il vu possesseur du trésor qui lui était confié, dit Edwin, que, sous le prétexte d'aller prévenir de leur retour à Saint-Barthélemi celui qui les en avait amenés, il avait disparu avec le petit bâtiment, dont le maître était sans doute le complice de sa trahison. Il avait choisi l'heure où

tout le monde dormait encore ; et moi, qui, l'attendais avec confiance, quoiqu'éveillé toute la nuit par la douce idée de vous revoir, j'appelais ce jour funeste comme l'un des plus beaux de ma vie. Jugez de mon impatience, quand la matinée s'écoula sans ramener Silvain ! Cédant enfin à mon agitation, je courus vers la rade, et mes yeux effrayés cherchèrent en vain le bâtiment qui nous y attendait la veille. Ma première pensée (coupable pensée !) fut que ce traître m'abandonnait par votre ordre, jusqu'au moment où, seul et sans Sarah, vous, viendriez m'y reprendre. Je demeurai suffoqué de douleur, et détestant (oh ! pardonnez-le moi, mon père !) ma confiance dans vos paroles. Je retournai dans la maison du Suédois, ne doutant pas qu'il ne fût instruit de vos desseins. La confusion de mes idées me permit à peine de lui raconter la disparition subite de Silvain, et la douleur dont j'étais pénétré ; mais, au lieu de me dire, comme je l'attendais, qu'il était prévenu par vous ou par lui, sa surprise fut égale à mienne ; et je devinai promptement, à ses discours, que sa méfiance ne s'éveillait que sur des craintes, hélas ! plus réelles pour vous, mais que je rejetai d'abord avec horreur. Les miennes se portaient toutes vers Sarah, que je voyais en butte aux persécutions de cette homme vindicatif ; et, ne pouvant recueillir aucun autre indice sur cette inexplicable fuite, je partis le jour même, aidé du bon Suédois, qui tremble en ce moment pour vous, et déplore votre confiance, dont vous êtes, hélas ! la plus chère, la plus respectable victime. »

M. Primrose avait écouté ces tristes détails avec une morne surprise. Il tomba sur sa chaise, comme un homme frappé de mort, dès qu'Edwin est cessé de parler.

Son Edwin, son unique enfant, était donc dépouillé de son héritage, et il l'était par la faute de son père ! Quel coup pour une ame comme la sienne ! Le désespoir dans les yeux, il avança vers lui ses mains tremblantes, et ne put que lui dire : « Pardonnez-moi, mon cher fils ! »

Les sanglots d'Edwin, ses tendres caresses, les baisers dont il couvrait son front glacé, ne pouvaient l'arracher au profond accablement où il était tombé. « Mon père ! lui répétait-il, mon adorable père ! revenez à vous ; je suis à vos pieds. Si vous voulez que j'y meure de votre tristesse, qui vous consolera ? Oh ! vous n'avez pas tout perdu ! me voici ; je travaillerai, mon père ! mes forces, mon âge, ma vie, tout est à vous ; mais si vous m'aimez, parlez-moi ; ne fixez pas sur moi ce regard qui brise mon courage ! »

M. Primrose, sans lui répondre, jeta ses bras au cou d'Edwin, et le pressa sur sa poitrine avec de sourds gémissemens.

Sarah n'avait rien dit. Sarah n'avait pas mêlé ses larmes et ses caresses aux consolations et aux caresses d'Edwin. Pâle et muette, elle était sortie avec précipitation ; et les avait laissés tous deux abîmés dans les bras l'un de l'autre.

M. Primrose la chercha des yeux avec inquiétude ; son ame, ulcérée par le trait de la plus noire ingratitude, ne put se défendre d'un sentiment amer, en ne voyant plus Sarah. « Quoi ! dit-il, elle s'éloigne dans un tel moment, Sans parler, sans un signe d'intérêt à notre sort ! Arsène déjà s'est enfui. Ô mon Edwin, continua-t-il avec un triste sourire, je ne suis aimé que de vous !

— Mon père ! s'écria vivement Edwin, quelque part qu'elle soit, elle vous aime et elle pleure ! »

Pourtant Sarah ne pleurait pas. L'excès de la douleur arrêtait les larmes dans cette ame timide, mais passionnée. Un vœu l'occupait toute entière. Ces mots d'Edwin : Je travaillerai, mon père ! avaient passé jusqu'à son cœur, pour lui révéler son devoir. Sans réflexion, sans guide que son amour pour le père d'Edwin, elle était sortie comme entraînée par une inspiration soudaine, et s'avançait vers la porte de l'étranger, qui, plongé dans l'obscurité, rêvait seul à ce se passait autour de lui. Il reconnut Sarah, et tressaillit.

« Monsieur, lui dit-elle, en s'approchant de lui d'un air craintif et troublé, je viens vous demander… » Elle s'arrêta, ne sachant plus comment exprimer sa pensée.

« Quoi ? lui demanda-t-il d'une voix qui appelait la confiance. »

Après un moment d'hésitation, Sarah reprit en tremblant : « Monsieur, êtes-vous bien riche ?

— Je le suis trop, répondit l'étranger ; car mes richesses m'ont rendu malheureux.

— Et alors, poursuivit-elle, pouvez-vous, voulez-vous acheter une esclave, une pauvre fille abandonnée, un enfant perdu, qui vous servirait, vous donnerait sa vie, sa triste vie, pour saturer son bienfaiteur, trahi, dépouillé par un méchant ? Monsieur, c'est moi qui suis cette enfant, cette esclave à genoux devant vous ; car je ne suis point la fille de celui qui vous a sauvé. Il vous a sauvé, dit-elle d'un ton céleste : oh ! si vous êtes bien riche, achetez Sarah bien cher, et sauvez à votre tour M. Primrose ; car il est le meilleur des hommes. »

Elle aurait parlé long-temps encore, avant que la surprise et l'émotion de celui qui l'écoutait lui eussent permis de l'interrompre. Cette jeune fille, agenouillée devant lui, sa naïve douleur, sa résolution, si peu d'accord en apparence avec l'élévation de son ame, mais si simple, et selon lui sublime par son motif, le tenaient dans un étonnement que Sarah prit pour un refus.

« Oh ! dit-elle, en cachant ses larmes, je serai donc encore repoussée, même comme esclave !

— Non, s'écria l'étranger, non, vous n'êtes pas repoussée. C'est à présent que je vous remercie de m'avoir sauvé la vie ; elle n'est plus inutile aux autres, elle me devient légère ; votre bienfait sera payé, s'il peut l'être. Oui, Sarah, je suis riche (c'est la première fois que je le pardonne à mon père ; qu'il soit béni !) : oui, en vérité ; je suis riche, s'écria-t-il avec joie, et dès ce jour vous l'êtes. Votre dévouement, Sarah, ne sera pas perdu, car il est beau comme vous-même. Oh ! M. Primrose, ajouta-t-il par réflexion, le plus grand de vos malheurs est de n'être pas le père d'une telle fille !

— Il est le père d'Edwin, dit Sarah ; Edwin restera près de son père ; que peut-on regretter avec lui ! Mais je vous suivrai, Monsieur, je vous servirai, je le promets… Non, je ne pleurerai jamais de ne plus les voir ! » Et ses larmes coulèrent en abondance.

« Et ce frère, belle Sarah, celui du moins que j'ai cru tel, cet Edwin, si digne d'être aimé, vous pourrez donc le quitter pour moi ?

— Je devais le quitter bientôt, répondit-elle ; son père l'avait ordonné ; car je ne suis qu'une pauvre orpheline qu'il pouvait renvoyer. Cette séparation prochaine n'allait être que la preuve

de ma soumission ; grâce à vous, elle le sera de ma reconnaissance ; je la trouve plus facile à présent.

— Et lui, Sarah, vous quittait-il sans peine ?

— Sans peine ! s'écria-t-elle ; … ah ! Monsieur ! … Mais, reprit-elle après un silence, je n'étais pas digne d'être la fille de M. Primrose ; car, sans la tendre pitié qu'il eut de moi, je serais depuis long-temps ce que je vais devenir par ma volonté, et, je puis dire, avec joie. » En effet, son ame était remplie de cette joie triste qui naît d'un grand sacrifice fait à ce qu'on aime.

L'étranger, plus ému qu'il ne le témoignait, lui dit, en s'arrachant avec peine à cet entretien, qu'elle recevrait le lendemain le prix de sa liberté, consacré à M. Primrose. « C'est vous, Sarah, qui, devez le lui offrir ; c'est de vous seule qu'il daignera peut-être le recevoir. »

Alors elle quitta celui qu'elle regardait déjà comme son maître ; et, avant de s'endormir, elle remercia le ciel de ce nom d'esclave qui lui avait inspiré tant d'effroi.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, elle se leva ; l'étranger l'ayant fait demander par le petit Dominique, et la voyant arriver presqu'aussitôt, lui remit, sans parler, une donation de la moitié des immenses richesses qu'il possédait, et qui balançait la perte des biens de M. Primrose. Sarah baissa les yeux en silence, tandis qu'il l'examinait avec l'intérêt le plus tendre.

« Vous ne lisez donc pas, lui dit-il enfin, cet acte qui vous lie à moi pour toujours ? puisse-t-il m'acquitter envers vous, comme il vous acquitte envers M. Primrose !

— Hélas ! dit-elle, en lisant l'acte avec respect, ma vie ne vaut pas ce qu'elle vous coûte. Oh ! Monsieur, que vous êtes heureux, ajouta-t-elle avec un regard plein d'ame, vous donnez tout !

— Et vous vous méconnaissez vous-même, lui répondit-il ; puissent les autres vous apprécier comme moi ! »

Ils cherchèrent alors entr'eux les moyens de forcer M. Primrose à ne pas rejeter ce don si pur ; et l'inquiète Sarah ne voyait qu'un moyen, c'était de partir avant qu'il en eût connaissance. Tous deux rêvaient, encore incertains, quoiqu'agités de pensées bien différentes, lorsqu'Edwin entra précipitamment dans la chambre de son père, qui ne s'était pas couché de la nuit. Edwin, dont l'ame était de nouveau bouleversée par un orage terrible, s'arrêta devant son père, qui le regardait avec frayeur, et n'osait lui demander la cause du renversement de ses traits.

« Enfin, lui dit-il, en rassemblant ses forces, que se passe-t-il encore ? répondez, Edwin, quelle nouvelle ?

— Oh ! affreuse nouvelle, répondit Edwin, dont tout le corps tremblait en parlant ; Sarah ! mon père, Sarah !...

— Eh bien, Sarah ! où est Sarah ?

— Vendue ! vendue pour nous ! esclave ! et perdue à jamais pour moi !

— Mon fils ! dit M. Primrose, en pâlissant, ménagez-moi ! dites que je vous ai mal entendu, ou que notre malheur trouble votre raison !

— Il a troublé la sienne, reprit Edwin ; elle s'est vendue pour nous rendre ce que Silvain nous enlève ! elle a un maître ! s'écria-

t-il, en tombant presque sans vie sur le lit de son père.

— Où est Sarah ! qu'on appelle Sarah ! cria M. Primrose, aussi troublé que son fils. Sarah ! Sarah ! » et le nom de Sarah retentit bientôt dans toute l'habitation alarmée.

Sarah accourut à cette voix puissante et chère. Et, voyant M. Primrose, en désordre, et hors de lui-même pour la première fois de sa vie, elle se précipita à ses pieds, criant : Grâce ! comme si elle eût été coupable.

« Malheureuse enfant ! qu'avez-vous fait ? lui dit M. Primrose, d'une voix étouffée ; savez-vous que l'on peut donner la mort à ceux qu'on aime, en s'immolant pour eux ; qu'avez-vous fait ? expliquez le mystère qui va tuer mon fils. »

Et Sarah, effrayée, cachait sa tête sous ses vêtemens.

« Monsieur, lui dit l'étranger, attiré hors de sa chambre par le bruit qu'il entendait, au nom du ciel, daignez m'écouter seul. Vous effrayez cette enfant ; regardez-la.

— Bonne, bonne et tendre fille, dit M. Primrose, en la soulevant de terre où elle restait anéantie, venez, que je vous regarde. Oui, poursuivit-il avec transport, que je regarde un ange, puisqu'il y en a encore dans ce malheureux monde. Oh ! venez mon enfant, car je vous aime comme Edwin, malgré le mal que vous lui faites. »

Et, l'entraînant dans ses bras jusqu'auprès de son fils, il dit :

« La voilà, Edwin, je vous la donne ; » et il la jeta doucement vers le jeune homme éperdu, dont les yeux se fermèrent en la recevant sur son cœur.

« Monsieur, dit-il alors d'un ton plus calme à l'étranger, qui les regardait avec émotion, jugez si cette jeune fille est esclave, quand je la mets dans les bras de mon fils ? elle en devient inséparable comme de moi-même ; personne ne peut me disputer les droits de père que j'ai sur elle, et dont je prends aujourd'hui le titre devant vous et à la face du ciel.

— Refuserez-vous alors, répondit l'étranger, en saisissant ses mains qu'il pressait fortement dans les siennes, refuserez-vous un témoignage de l'amour de votre enfant ? car, dès ce moment, je jure ainsi que vous, à la face du ciel, qu'elle est riche comme moi-même. En voici la preuve, ajouta-t-il, en prenant des mains de Sarah le papier qu'elle cachait en tremblant ; et ce n'est pas un acte d'esclavage, mais celui d'une reconnaissance légitime ; car je savais, j'augurais au moins que Sarah ne pouvait être esclave. »

Alors, et devant elle, il raconta tout ce qu'elle avait fait la veille. Les yeux de M. Primrose se mouillaient de tendresse, en regardant sa jeune pupille, dont la modeste confusion n'était pas moins touchante que l'ivresse de son fils.

Dans ce premier moment de trouble, il avait oublié qu'il était ruiné ; Sarah l'occupait seule, et il se sentait heureux d'être, pour ainsi dire, forcé de ne la plus quitter. Sorti d'un combat qui avait coûté beaucoup à son cœur, il la remerciait intérieurement de la douce contrainte où il se trouvait d'oublier l'Angleterre et le brillant hymen projeté pour son fils, quand la vue de l'acte qu'il tenait encore fit évanouir cet éclair de joie, et lui rappela sa position tout entière. Le regard qu'il jeta sur Edwin peignait à la fois l'émotion de son ame et l'invincible fierté qui repoussait le bienfait. Edwin l'entendit. Par un mouvement involontaire, il s'éloi-

gna de Sarah, et s'approcha tristement de M. Primrose, qui marchait à grands pas, la tête baissée sur sa poitrine.

« Mon père, lui dit-il d'une voix basse et altérée, je n'aurai pas moins de courage que Sarah ; elle m'a appris à obéir. Ordonnez de mon sort.

— Mon cher enfant, mon digne fils, lui répondit M. Primrose, en s'arrêtant, vous voulez donc répandre quelque douceur sur une blessure profonde et sans doute mortelle ! vous m'accablez, mon Edwin, et je me sens mourir du remords qui crie au fond de ma conscience. Vous êtes tous généreux pour un homme, sur ma parole, moins prudent que cette jeune fille.

— Monsieur, reprit Edwin, en s'adressant à l'étranger, l'erreur d'un honnête homme est-elle donc un crime ? un scélérat nous trompe, et c'est sa victime qui parle de remords ! défendez-le, je vous en prie, contre lui-même ; car, pour moi, je n'ai pas d'empire sur mon père ; je ne sais plus que lui dire, et je suis triste à la mort.

— Votre père, répondit gravement l'étranger, est injuste envers lui, par l'excès de son amour pour vous ; mais il ne peut persister dans un refus qui le rendrait parjure à lui-même. Il adoptait Sarah, il vous l'a donnée, solennellement donnée. Refuser en ce moment la fortune qu'elle possède, c'est la rejeter de son sein ; c'est lui dire : Je préfère la mort à ton bonheur. Un tel choix est impossible ; l'orgueil de la vertu ne va pas si loin. Non, Monsieur, vous ne serez pas cruel ; vous prendrez compassion de deux enfans si rares que le ciel vous a donnés dans son amour ; et si la voix d'un homme malheureux a quelqu'empire sur votre belle ame, ajouta-t-il, en le pressant dans ses bras, je la joins à leurs

pleurs ; je vous demande, par pitié, un beau jour dans cette vie que vous m'avez conservée. »

En ce moment le bon Arsène était entouré, embrassé, questionné à la porte de l'habitation, où il arrivait content ; car il avait appris d'heureux changemens dans l'île de la Dominique ; il revenait pour excuser sa fuite, et pour consoler sa jeune maîtresse. Tous les nègres, qui l'aimaient, étaient venus au-devant de lui en poussant des cris de joie de le revoir. Après les premiers élans de leur amitié naïve, ils lui apprirent les malheurs de M. Primrose, et la méchanceté de Silvain, qu'ils traitaient tous de mazulipatan ; car c'est le nom le plus injurieux imaginé par ces bonnes gens.

Arsène fut très-affecté de ce récit ; mais rien ne peut exprimer la douleur frénétique dont il fut frappé, en apprenant que Sarah s'était vendue la veille, et qu'elle allait partir ; car le petit Dominique l'avait entendu ; et, le cœur tout gros du chagrin de la belle Sarah, il était venu raconter aux nègres que le beau zombi s'était fait esclave de son maître. C'était par lui qu'Edwin l'avait su le matin même ; et cette nouvelle était la conversation de tous les noirs attroupés, lorsqu'Arsène avait reparu au milieu d'eux. Le ciel et la terre bouleversés ensemble auraient produit en lui moins de terreur ; il s'élança tout-à-coup en écartant les conteurs interdits, criant de toute sa force comme un homme qui a perdu le sens. Edwin, effrayé par ses cris, croyant que les nègres se révoltaient entr'eux, sortit précipitamment de chez son père ; et voyant courir Arsène, les bras au ciel, criant toujours, il l'appela de son côté. Le nègre se jeta sur ses pas dans la chambre où ils étaient tous réunis. Il sembla près d'expirer aux genoux de Sarah, tant il eut de peine à articuler ces mots : « Esclave ! non, jamais

esclave ! blanche et libre, libre comme sa mère ! Oh ! méchante petite maîtresse ! vous avez donc oublié ce que vous a dit le pauvre Arsène ? »

Àce nom d'Arsène, l'étranger, qui l'examinait en silence, s'élança vers lui ; et, le relevant avec précipitation, s'écria fortement : « Arsène ! Arsène ! où est Narcisse ? » Ce nom, cette voix, cette apparition subite, faillirent déranger tout-à-fait la raison d'Arsène ; qui, fixant d'un œil éperdu celui qui l'interrogeait, lui dit d'une voix mourante, en montrant Sarah : « Voilà Narcisse ! » et il tomba sans connaissance à leurs pieds.

Ce ne fut pour un moment que trouble et confusion ; tous parlaient à la fois sans se comprendre. L'étranger, plus tremblant que les autres, cherchait à rappeler son nègre à la vie, et dévorait des yeux Sarah, qui pressait sur son cœur les mains glacées d'Arsène.

« Oh ! parlez-moi, lui dit-il enfin avec une anxiété mortelle ; qu'a-t-il voulu dire ? connaissez-vous Narcisse ? vivrait-elle encore ? parlez, où est Narcisse ?

— Elle n'est plus, répondit Sarah ; je ne me souviens pas d'elle ; mais Arsène m'a dit qu'elle était ma mère. »

La douleur, le doute et l'espoir se peignirent à la fois sur la figure de l'étranger ; il n'osait presser encore dans ses bras une fille dont il n'avait pas même supposé l'existence. Arsène pouvait seul détruire ou réaliser le pressentiment de son bonheur, et il l'appelait avec une inquiétude inexprimable.

Le bon nègre, ayant par degrés repris ses sens et sa raison, se croyait aux cieux de se voir ainsi caressé par ceux qu'il avait tant

aimés. Ses premiers transports rendaient ses discours si confus, qu'il était impossible d'y rien démêler qu'une ivresse tumultueuse, et presqu'alarmante pour ceux qui le regardaient. Enfin, quand sa joie fut plus sérieuse et plus calme, il confirma l'impatiente espérance de son maître, par le récit qu'il avait déjà fait à Sarah. Il ne fut pas écouté sans beaucoup de larmes par l'époux de Narcisse ; mais il avoit une fille, et cette fille était le portrait vivant de sa mère.

M. Primrose n'osa plus rien opposer aux instances d'un homme si long-temps malheureux, qui le conjurait de ne pas détruire un bonheur si chèrement acheté. Il céda, sacrifiant l'orgueil à la tendresse ; et, peu de jours après, Sarah leur donnait à tous deux le titre de père, comme elle en recevait le doux nom de fille.

« Et que sont-ils devenus ? demandai-je vivement à Eugénie, qui avait cessé de parler.

— Ils sont tous là-bas, me dit-elle, en montrant de la main l'île des tombeaux. Après avoir vécu long-temps ensemble, ils se reposent de même, pour ne plus se quitter.

— Je les trouve heureux, » lui répondis-je, en regardant de loin cette île calme et mélancolique : c'était la première fois que l'idée de la mort ne m'effrayait pas.

Le son perçant d'un fifre nous tira brusquement de la rêverie où nous étions retombées. Eugénie me saisit par la main, et, reprenant toute sa gaîté, m'entraîna vers la ville d'où sortait cette musique qui annonçait la retraite, qui remontait au fort établi sur un rocher voisin. Je remarquai avec surprise que le musicien était masqué, et courait en dansant au-devant du tambour qui le

suivait. Ce spectacle, nouveau pour moi, me fit oublier à mon tour l'impression sérieuse que j'avais éprouvée, et nous nous mîmes à danser aussi sur l'air éclatant qui semblait nous y inviter.

Toutes les jeunes créoles accoururent se réunir à nous, et se dispersèrent bientôt après de leur côté.

Descendues à l'entrée de l'île, Eugénie, pressée de rejoindre sa mère, me dit adieu, et m'indiqua le chemin le plus sûr pour retrouver la mienne. Elle se perdit alors à mes yeux sur les rochers noirâtres, et je demeurai seule au bord de la mer, presqu'intimidée de l'ombre qui la confondait avec l'horison ; mais la lune, un moment voilée, reparut avec tant d'éclat, que je marchai rapidement et sans frayeur le long du rivage. Je fus tout-à-fait rassurée quand je vis deux personnes assises sur la grève, et je fus en même temps curieuse de deviner ce qu'elles regardaient attentivement et en silence, à demi-penchées sur les flots. Leur attention y paraissait tellement attachée, qu'elles ne s'aperçurent pas de mon approche. J'observai leur maintien, qui me parut triste, et leurs traits, qui me parurent beaux. C'était une très-jeune fille et un homme aussi très-jeune. Ils suivaient des yeux deux couronnes d'acacia blanc, que le mouvement de la mer entraînait vers l'île que je connaissais pour l'asile des morts. Tandis que la jeune fille jetait encore après les couronnes quelques fleurs qu'elle ôtait de son sein, celui qui me paraissait un frère en mêlait d'autres aux cheveux noirs et flottans de sa sœur. Enfin, elle releva ses yeux long-temps baissés sur le jeune homme, alors debout devant elle, et il l'emmena par la main, dans le même silence, vers une habitation que je n'avais pas remarquée encore, à demi-cachée par de vieux tamarins.

Je me retrouvai seule, et mon imagination s'intimida de nouveau. Je jetai malgré moi des regards fréquens et furtifs du côté de cette île inhabitée, où je croyais voir des ombres se promener lentement aux rayons des étoiles. L'épouvantable cri d'un oiseau sauvage acheva de faire envoler toute ma hardiesse, et je me remis à courir sans distractions, me promettant de savoir d'Eugénie quels étaient ces deux êtres charmans qui m'avaient retracé Edwin et Sarah.

Le lendemain, dès l'aube, j'entendis frapper contre ma jalousie. J'y courus, certaine que c'était Eugénie qui, suivant sa coutume, venait m'éveiller pour aller ensemble épier les premiers rayons du soleil, d'où nous le regardions se coucher chaque soir. Là, je lui parlai de ma rencontre de la veille ; elle m'apprit tout ce que j'en désirais savoir. « Mais, me dit-elle en s'interrompant, je ne vous apprendrai donc que des choses tristes de notre île ? vous désirerez alors bien plus d'en sortir ; et j'ai grande envie de me taire.

— Non, non, lui répondis-je en l'embrassant, nous danserons encore au chant de la retraite. » Cette idée lui rit, et j'obtins d'elle le récit d'une autre aventure que je voudrais écrire comme elle la racontait.

Tome 2 · Adrienne

Le jeune homme que vous avez vu si beau, mais si triste, n'est pas le frère de cette petite Georgie qui vous a paru belle, c'est Andréa, qui fut amené dans cette colonie, à l'âge de sept ans, par son frère Arthur. Ils y étaient appelés par un parent riche et vieux, qui lais-

sait de grands biens au petit Andréa, qu'il voulait connaître. Après la mort de ce parent, rien ne semblait ici devoir arrêter Arthur, qui avait entrepris ce voyage dans les intérêts de son jeune frère. Il y fut néanmoins retenu par un intérêt plus tendre encore.

Sa conduite, toujours mystérieuse, n'a permis à personne de le blâmer ni de le plaindre ; car on n'a jamais conçu pourquoi il avait fait le malheur d'une femme qui l'aima peut-être plus qu'elle n'en fut aimée. Dans l'ignorance où je suis de tout ce qui le concerne, je ne vous en parlerais pas, si son souvenir n'était pour toujours lié parmi nous au souvenir d'Adrienne et d'Andréa.

Il venait du nord de l'Angleterre, et ne tarda pas à se faire distinguer par les grâces et en même temps par la singularité de son caractère. Tout le monde en parlait, tout le monde l'aimait. Vous jugez qu'il est facile à un étranger, jeune, spirituel et beau, de fixer les regards et l'intérêt du petit nombre d'habitans dont cette île se compose. « Sa figure, dit ma mère, était noble et touchante ; sa gaîté avait quelque chose de si brillant et de si vif, qu'on pouvait l'attribuer au désir de plaire ; elle n'avait peut-être d'autre but que de l'étourdir lui-même sur de fâcheux souvenirs, car souvent au milieu d'une fête, d'une conversation riante et animée, ses yeux distraits perdaient tout-à-coup leur éclat ; l'immobilité de son regard semblait dire à ceux qui l'observaient, qu'il avait quitté notre île par la pensée ; et que sa pensée retrouvait quelqu'objet qu'il s'était vainement efforcé de fuir. Andréa le suivait partout. Nos jeunes et riches créoles essayaient d'attirer l'enfant près d'elles, pour s'attirer peut-être l'attention d'Arthur ; mais ces aimables ruses, loin de le flatter, faisaient naître quelquefois sur sa bouche un léger sourire de dédain, et l'enfant, plus ombrageux encore, restait silencieux auprès de son frère, qu'il ne

quittait jamais. Il y était en vain poursuivi par les plus gaies et les plus audacieuses ; cet inflexible enfant détournait sa figure de leurs baisers, et refusait froidement tous les présens qu'elles lui offraient pour s'en faire aimer. »

Adrienne revint à cette époque de l'île des Vierges, où elle était allée voir sa sœur aînée, s'y était mariée depuis quelque temps. Elle assistait un soir, pour la première fois, à l'une de ces réunions dont le bel Écossais était l'ame et le charme ; mais, soit qu'elle fût encore préoccupée de sa chère Clémentine et du regret de l'avoir quittée, soit qu'elle prît peu garde à l'étranger qui attirait tous les cœurs, elle ne mêla pas son empressement à celui de ses jeunes amies, dont les efforts s'unissaient inutilement pour apprivoiser le joli petit sauvage, qui, plus farouche encore que de coutume, se débattait avec impatience pour échapper à la douce tyrannie dont il était l'objet.

Adrienne, calme et rêveuse, ne quittait pas la place où elle s'était presque cachée en entrant. Un grand chapeau de paille noire couvrait sa figure, et la simplicité de son vêtement annonçait qu'elle ne devait prendre aucune part à la danse, que la jeunesse aime ici avec passion.

Andréa se trouva par surprise et tout-à-coup mêlé dans un groupe qui jouissait, avec une joyeuse malice, des peines qu'il se donnait pour rompre le cercle fermé autour de lui. Arthur, comme s'il eût pris plaisir à voir s'augmenter l'éloignement de son jeune frère pour les petites séductions dont on l'entourait, le laissait se débattre seul en l'observant de loin ; à l'étonnement de tous, l'enfant, au lieu d'accourir vers lui, après qu'il eut rassemblé toutes ses forces pour recouvrer sa liberté, courut se réfugier dans le sein d'Adrienne, qu'il regardait depuis long-temps. Elle le

reçut dans ses bras avec une douce surprise, et il passa les siens autour d'elle avec tant de vivacité et d'ardeur, qu'il fut impossible de l'en détacher. Loin de l'étourdir de ses caresses bruyantes, elle le cacha en silence sous son voile, où l'enfant, heureux d'obtenir l'asile qu'il s'était choisi ; par un mouvement décidé de son cœur, s'endormit paisiblement.

Cette circonstance, légère en elle-même, décida peut-être du sort entier d'Adrienne ; car elle attira sur elle les yeux d'Arthur : et il y a des yeux qui recèlent notre destinée dans un seul regard.

On crut voir, lorsqu'il s'approcha d'elle, qu'il l'observait avec une vive émotion. Adrienne en fut frappée au point qu'elle s'offrit à lui rendre son jeune frère ; mais il s'éloigna lentement sans lui répondre, et rentra dans la foule, avec une préoccupation si grande, qu'il ne paya plus, même d'un sourire, les soins que l'on prit pour rappeler sa gaîté entièrement effacée. Lorsqu'il reprit enfin son cher Andréa, qui dormait dans les bras d'Adrienne, pour le mettre à ceux d'un esclave, il la regarda long-temps encore avec une expression singulière de reproche et de tristesse, qui la laissa presque confuse et affligée de l'innocente préférence qu'elle avait obtenue sur ses compagnes et sur lui-même.

Dès ce moment il changea ; il s'éloigna du monde dont il faisait l'entretien et les regrets ; notre île parut lui déplaire ; pourtant il y restait ; et, sans chercher jamais la présence d'Adrienne, on le voyait errer dans les savannes qui entourent son habitation, ou sur cette même montagne qui la domine. Il y demeurait souvent comme enseveli dans une rêverie profonde, et personne n'osa plus l'en distraire ; mais, si la présence d'Adrienne l'avait attristé, pourquoi cherchait-il à l'entrevoir de loin ? Au contraire, sitôt qu'Andréa la voyait paraître, quand elle venait chercher la

fraîcheur sous les tamarins qui ombrageaient sa porte, il jetait un cri, embrassait Arthur, et descendait les rochers avec l'empressement d'un petit cabri qui voit sa mère. Elle le reconnaissait elle-même avec un plaisir qui éclatait d'abord par le sourire le plus tendre ; mais ses yeux, quand elle le pressait sur son cœur, ses yeux semblaient encore attendre et chercher autre chose ; s'ils se levaient timidement vers ces roches escarpées, ils y retrouvaient toujours Arthur immobile, pensif, et les regards, ou plutôt l'âme entière attachée sur Andréa ; car comment aurait-elle osé croire que ce fût sur elle ? Il n'avait jamais rappelé son frère, mais jamais il ne l'avait suivi. Cette remarque fit rêver Adrienne ; elle s'imagina voir dans l'éloignement d'Arthur une affection jalouse de celle d'un enfant. Le bonheur qu'elle en avait ressenti s'évanouit alors ; elle se résolut à le renvoyer le jour même, au moment qu'il accourait vers elle avec transport. Ce fut en tremblant qu'elle lui ferma ses bras, et qu'elle parut insensible à sa naïve tendresse. L'enfant demeura frappé de douleur ; mais, sans songer à retourner sur ses pas, il s'assit tristement aux pieds d'Adrienne, en cachant sa tête sur ses genoux ; elle repoussa doucement cette tête gracieuse, et lui dit que son frère le rappelait. Il se leva vivement pour obéïr, puis il s'arrêta en fixant sur elle ses yeux brillans et pleins de larmes. Elle ne put retenir les siennes ; mais, pour convaincre Arthur qu'elle ne voulait pas s'emparer de cette tendresse dont il paraissait avare, elle prit Andréa par la main, et franchit rapidement avec lui la distance qui les séparait.

Arthur, inexplicable en tout, paraissait hésiter de fuir ou de s'élancer au-devant d'eux, lorsqu'Andréa, ne pouvant contenir le ravissement qui succédait à son chagrin, entraîna la craintive Adrienne avec tant de promptitude, qu'elle respirait à peine en arrivant auprès d'Arthur. Ils restèrent tous deux quelques mo-

ments sans se parler ; et, quand ils se parlèrent, leur voix sembla les confondre mutuellement, car ils ne purent trouver rien de ce qu'il était si simple de dire. Adrienne, toujours timide, mais naturelle et affectueuse, se sentit saisie d'une contrainte si pénible, que tous les mots qu'elle essayait de prononcer mouraient dans sa bouche. On eût dit qu'elle venait s'excuser d'un crime. Toutefois le juge ne paraissait pas moins troublé qu'elle ; enfin, comme si elle eût répondu d'avance à quelque plainte injuste, elle dit au frère d'Andréa : « Ce n'est pas moi qui l'appelle, Monsieur ; il m'a toujours cherchée ; il me cherchera peut-être encore ; et je n'y sais plus d'autre moyen que de me cacher à l'avenir.

— Vous cacher ! lui répondit vivement Arthur : cette île entière disparaîtra donc pour Andréa ; car, depuis qu'il vous a vue, Mademoiselle, il n'y voit que vous. Non ! poursuivit-il plus lentement, ce n'est pas vous qui l'avez appelé ; non ! c'est un charme dangereux répandu sur votre présence : vous l'ignorez peut-être encore ; mais cet enfant ne l'a pas évité. »

Adrienne crut sentir un reproche amer dans cette réponse ; et, levant les yeux avec l'intention de s'en défendre, elle trouva les yeux noirs d'Arthur fixés sur les siens ; mais ce reproche qu'elle tremblait d'y lire avait une douceur si pénétrante, qu'il lui fut impossible d'y rien opposer ; tout ce qu'elle put faire, c'est qu'elle essaya de dégager sa main de celle d'Andréa, qui la serrait fortement. « Hé bien ! reprit-elle, retenez le donc, retenez-le, de grâce ; vous devez avoir beaucoup d'empire sur sa fantaisie. C'est la dernière fois que je m'expose au chagrin de repousser cet aimable enfant, » et elle le regarda d'un air désolé. Leurs mains, sans se chercher, s'étaient réunies par la tendre obstination d'Andréa ; elles semblaient ne devoir plus se quitter qu'avec effort. Ce

fut Arthur qui en eut seul le courage ; il retint celle de son frère qui n'osa pas lui résister. Adrienne devint libre, mais Arthur lui parut presque cruel ; et elle s'éloigna pénétrée d'une tristesse affreuse. Andréa, pensait-elle, ne mérite pas cette rigueur.

En descendant, la tête penchée, inattentive sur elle-même, son pied s'engagea dans quelques racines rampantes ; elle se baissa pour s'en dégager, et cueillit quelques petites fleurs qui parent la mousse des montagnes. Plusieurs vaisseaux se croisaient sur la mer ; les uns s'éloignaient de la côte, d'autres s'en approchaient.

« Ma sœur, dit-elle, ma chère Clémentine, voilà donc le seul chemin qui conduit où tu vis heureuse ? il y a beaucoup d'eau entre nous ! comme elle entraîne ces vaisseaux ! qu'elle va vite ! qu'elle va loin ! au bout du monde !... en Écosse ! » et ses regards attristés tombèrent, en s'y fixant, sur les mâts d'un vaisseau coulé bas et englouti dans le sable, d'où l'on n'avait pû le dégager encore depuis un an ; ces longs mâts sans voiles qui se montraient à fleur d'eau, qui survivaient en quelque sorte aux autres victimes du naufrage, en étaient une indication si mélancolique, un souvenir si lugubre, qu'Adrienne cacha son visage sous ses mains, en jetant loin d'elle les petites fleurs, qui tombèrent en partie dans la mer. Revenue enfin de l'espèce de suffocation qui l'avait saisie, elle disparut aux yeux d'Arthur, et remplit sa promesse en ne s'y montrant plus.

L'heure accoutumée se passa durant bien des jours à l'attendre. Le petit Andréa l'appelait tout haut, lorsqu'Arthur peut-être la redemandait tout bas, car il embrassait son frère sitôt qu'il nommoit Adrienne, quoiqu'il lui défendît doucement d'en reparler encore. Mais comment voulait-il qu'il l'oubliât ? comment voulait-il l'oublier lui-même, en retournant sans cesse où il la sa-

vait cachée par la crainte seule de les revoir ? Il cédait peut-être aux larmes d'Andréa, qui ne vivait plus en son absence. S'il apercevait au loin une jeune fille dont l'aspect lui rappelât Adrienne, il courait après elle en lui tendant les bras, hors d'haleine, ivre de joie. Sitôt qu'il reconnaissait sa méprise, il baissait la tête d'un air triste, et s'enfuyait avec la rapidité de l'éclair, sans répondre à celle qui l'avait involontairement trompé. « Que t'a fait cette jeune fille ? lui demandait Arthur. — Je ne l'aime pas, disait-il, ce n'est pas Adrienne, » et il devenait taciturne et morne, oubliant tous les jeux de l'enfance, dont il avait la beauté, sans en avoir l'inconstance et les goûts.

Absorbé par degrés dans une vague et sombre inquiétude, il repoussa bientôt jusqu'aux alimens nécessaires à la vie, comme si son instinct rejetait cette vie inutile pour lui sans l'objet qu'il ne voyait plus. On ne connaît pas d'exemple d'une affection si grave et si profonde dans un âge où l'ame, dit-on, ressemble à un miroir qui réfléchit tous les objets sans en conserver la trace.

Je ne vous dirai pas si ce fut par pitié pour cette jeune ame si sensible, si différente des autres ; pour cette tendresse exclusive qui prenait un caractère effrayant de mélancolie, qu'Arthur, dont l'humeur devenait aussi plus sombre et plus inquiète, ramena un soir cet enfant malheureux jusque sous les arbres de la maison d'Adrienne. Ils y restèrent quelque temps arrêtés par les sons d'un clavecin, qui soutenaient une voix douce et lente, comme celle d'une personne triste qui chante par distraction.

Arthur ne reconnut peut-être pas sans être ému cette romance écossaise qu'il avait souvent chantée lui-même, à son arrivée dans l'île.

Que cherches-tu, Jenny sur la route isolée ?
Il pleut. Les voyageurs ont une autre saison.
Un nuage est au ciel comme sur ta raison ;
Va-t-en : Dieu te conduise au fond de la vallée !
Les vents endormiront ton ame désolée.
Tu ris, pauvre Jenny !... tu n'entends pas l'orage ;
L'éclair qui m'éblouit passe en vain devant toi,
Et ton dernier sommeil te surprend sans effroi,
Tel un enfant s'endort au milieu d'un naufrage.
Oh ! l'Amour pleurerait, s'il voyait son ouvrage.
Un espoir qui s'éteint, languit dans ton sourire ;
Il donne un triste charme à tes faibles accens ;
Il enchante la mort dans tes traits pâlissans.
Oui, troublé de ta plainte où le reproche expire,
Le méchant se recueille, et la pitié soupire.
Comme le sable au vent, comme le bruit d'un songe,
Comme un serment d'amour sur la neige tracé,
Comme un baiser de feu, par des pleurs effacé,
Ton bonheur s'est perdu. S'il n'est pas un mensonge,
Va Jenny, va l'attendre où sa fuite nous plonge.

Andréa d'abord saisit son frère par le bras d'un air mystérieux et content ; mais à mesure qu'il écoutait cette voix, elle frappait si puissamment sur son cœur, que sa respiration devenait lente et pénible ; ses yeux roulaient des larmes ; tous ses traits altérés décelaient une souffrance qui effraya son frère, et l'arracha sans doute au douloureux prestige qui le troublait lui-même.

Il vit une vieille esclave assise sur le seuil, qui tressait des nattes de jonc. Il lui confia l'enfant, et la pria de le conduire à sa jeune maîtresse.

« Ma maîtresse, dit la vieille Mona, séduite par le charme des paroles d'Arthur, ma maîtresse languit dans sa case. Écoutez comme elle chante ; on dirait qu'elle pleure. Mais ce petit blanc si beau doit porter bonheur : venez, petit blanc, venez lui dire bonjour. »

Alors elle l'emporta dans ses bras jusqu'au près d'Adrienne, où Arthur, rêvant à cette réponse, ne voulut ou n'osa pas le suivre.

L'apparition d'Andréa fit tressaillir Adrienne. Elle n'était point préparée à le voir, car elle en fuyait l'occasion depuis long-temps. Elle fut si peu maîtresse de cette impression, qu'elle lui tendit les mains en pâlissant, et qu'elle le baigna de ses larmes.

« Viens-tu me dire adieu ? » lui demanda-t-elle d'un ton triste. L'enfant, surpris de ce mot, la regardait sans répondre. « Oui, c'est un adieu que tu m'apportes, poursuivit-elle en s'efforçant de sourire. Eh bien ! adieu, petit Andréa, et pour toi… et pour celui qui t'emmène.

— Non ! s'écria-t-il vivement, je viens te dire bonjour. Réponds-moi bonjour, et jamais adieu.

— En effet, ce mot est difficile ; il fait du mal, Andréa !

— Oui, dit-il, on pleure quand on l'entend.

— T'a-t-il déjà fait pleurer, pauvre enfant ?

— Un jour, ma mère me l'a dit, et depuis ce jour, qui étoit triste, je ne vois plus ma mère. Je ne te le dirai jamais, car je ne te verrais plus, et je pleurerais.

— Hélas ! mon petit ami ! suffit-il de craindre les larmes, pour n'en jamais répandre ? Mais, poursuivit-elle, craignant qu'il ne se

fût échappé d'Arthur, pour la venir trouver, tu désobéis donc, pour moi que tu connais à peine, à ton frère, qui t'a défendu sans doute de me chercher ?

— Il m'a conduit à ta porte, dit-il avec joie.

— Il t'a conduit lui-même ! s'écria-t-elle ; et toute sa figure s'éclaira.

— Va ! me crains rien pour moi, reprit l'enfant, il est si bon, Arthur ! jamais il ne me gronde ; jamais il ne me quitte. Juge ! Il ne voulait pas venir, et je l'ai tant prié, qu'il n'a pu le vouloir toujours.

— Ah ! c'est ta prière qui l'a touché !... » et sa rougeur s'effaça comme la pensée qui l'avait fait naître.

« Andréa ! dit-elle après un silence, n'abuse pas de sa bonté, elle tient à son amour pour toi. Ménage-le bien cet amour ! retourne vers lui, afin qu'il t'accorde de venir voir encore quelquefois Adrienne. » Et, s'avançant vers la porte pour rappeler Mona, sa voix s'arrêta tout-à-coup, car elle vit, à peu de distance, sous les arbres, Arthur qui paraissait attendre son frère. Il la salua profondément. La tête d'Adrienne s'inclina ; ses regards éblouis se baissèrent jusqu'à ce qu'elle le crut tout-à-fait loin. Mais il occupait la même place quand elle y reporta les yeux. Quoique la gaîté ne parût pas les avoir rapprochés, un demi-sourire courut dans les traits d'Adrienne, et se réfléchit dans ceux d'Arthur. Ils oublièrent tous deux qu'ils se fuyaient comme ennemis. Ce sourire, après tant d'ennuis causés l'un par l'autre, et dévorés en silence, prouvait trop qu'ils ne parviendraient jamais à se haïr ; et, fatigués des vains efforts qu'ils venaient de s'imposer pour y parvenir, ils se regardèrent en se les pardonnant.

Quel bonheur pour Andréa ! il resta près d'Adrienne plus qu'il n'avait fait encore. Il la revit le lendemain, tous les jours ! Il rapprochait ainsi deux êtres que le ciel ne voulait pas unir. Il serrait, sans le prévoir et sans le craindre, des nœuds qui allaient se briser par un sacrifice éternel. Andréa, comme une jeune plante un moment abattue, renaissait de la présence d'Adrienne. Une fraîcheur nouvelle annonçait son retour à l'existence. Quand elle parlait, la bouche, les yeux et l'ame d'Andréa recueillaient cette voix qui le faisait sourire ou pleurer d'un mot ; il s'en approchait, il respirait son haleine avec avidité, comme si le souffle d'Adrienne eût été l'air de sa vie.

Il n'en était pas ainsi d'Arthur ; moins heureux qu'entraîné par le même ascendant, il renfermait avec une sorte d'obstination les traces d'une sensibilité trop vive, qui ne se révélait que par le feu de ses regards. La froideur de son maintien, la contrainte de ses discours démentaient ces preuves rapides du trouble qui le poursuivait. Même auprès d'Adrienne, il semblait la fuir ; il semblait lui disputer son ame, qu'elle appelait en silence, et lui refuser toutes les facultés tendres qu'elle y réveillait, parce qu'il en avait fait peut-être une épreuve funeste ; enfin il n'était attiré vers elle que pour la repousser avec plus d'effroi. Espérait-il la sauver du danger qu'il redoutait pour lui ? Cette crainte tardive n'avait plus rien à prévenir ; c'en était fait : le mal était sans remède et sans terme. Séduite avec la sécurité de l'innocence, elle écoutait Arthur, dont l'accent enchanteur lui semblait une révélation de tout ce qu'elle désirait apprendre ; l'expression la plus simple de cette voix aimée renfermait pour elle la réponse au sentiment délicieux et nouveau qui ne se trahissait de même en elle que par le tremblement du cœur et des lèvres où il errait sans cesse.

Vainement Arthur oubliait les qualités brillantes que l'on cultive en Europe avec tant d'éclat et de soins ; vainement il négligeait les talens qui l'avaient fait rechercher et admirer de tous ; il lui restait davantage, car il ne pouvait cacher cette grâce dont on parle encore ; sa douceur, qui était extrême ; ses manières simples et attachantes ; l'attrait unique d'un esprit cultivé, joint aux charmes extérieurs et à la bonté de l'ame. C'était un assemblage si rare, si beau, si doux à contempler ! Adrienne, comme endormie dans une sécurité trompeuse, ne raitdésirait pas même rompre le silence qu'ils gardaient avec une égale réserve sur un sentiment qu'elle croyait partagé. Arthur, il est vrai, ne parlait pas de l'avenir ; mais il ne parlait pas non plus de quitter Adrienne ; et pour elle, l'avenir c'était lui.

Andréa, qui les quittait à peine, fut un jour aperçu par eux sur le penchant du rocher. Il y cherchait quelqu'objet avec une attention extrême, et revint bientôt après tenant une fleur semblable à celles qu'Adrienne avait cueillies et jetées dans les flots.

« Je n'en ai trouvé qu'une, dit-il à son frère, mais elle est belle. Il faut la joindre aux autres ; c'est moi qui te la donne.

— Quoi ! interrompis Adrienne, aimez-vous tant les fleurs, sir Arthur ? où sont-elles donc celles que vous conservez ? »

Le front d'Arthur se colora de confusion ; mais il tourna cette faiblesse en badinage.

« On est enfant avec les enfans, répondit-il. Un jour… un soir… je ne sais, il trouva quelques feurs sur la montagne. Elles étaient fraîchement cueillies ; elles étaient charmantes. Andréa me les donna, et je les ai gardées pour l'amour… d'Andréa.

— Pour l'amour d'Andréa ! montrez-les, répliqua-t-elle d'une voix émue.

— Elles sont là, dit Andréa, en posant sa main sur le cœur d'Arthur. Donnez ! oh ! donnez, mon frère ! vous voyez qu'Adrienne le veut. »

Arthur, cédant aux prières de l'enfant et aux vœux d'Adrienne, tira de son sein les tablettes où il avait recueilli des fleurs séchées qu'elle reconnut en rougissant.

« Je les croyais en chemin pour l'Écosse, dit-elle, comme par réflexion.

— Oh ! pas encore ! répondit Arthur, avec un regard, avec une voix qui semblait repousser l'Écosse aux extrémités de l'univers.

Andréa s'occupait alors de replacer avec précaution les fleurs délicates dans les tablettes de son frère.

« Tiens ! dit-il en les lui rendant, Adrienne est là ; moi j'y suis avec elle : ne va pas nous perdre. »

Arthur se leva d'un air préoccupé, s'approcha d'Adrienne en lui souhaitant le repos de la nuit, et la quitta plus rêveur et plus tôt que de coutume.

« Que les anges vous gardent ! » avait-il dit en s'éloignant ; et le repos du ciel même n'est pas plus doux que le fut le sommeil d'Adrienne.

Le lendemain Andréa vint seul. Elle n'osa lui demander pourquoi il venait seul, mais elle le regardait jouer en s'étonnant qu'il fût aussi paisible, aussi content que la veille. À la fin de cette longue soirée, les pas d'un homme la firent sourire et pâlir tout

ensemble ; mais elle ne vit entrer qu'un esclave, qui venait chercher l'enfant ; il partit joyeux en lui disant : « À demain.

— À demain, » lui répondit-elle en regardant lentement l'esclave, sans l'interroger ; et Mona, sa vieille et fidèle nourrice, fut obligée de lui rappeler, au milieu de la nuit, qu'elle laissait passer l'heure de la prière et du sommeil.

Huit jours ramenèrent le même tourment, accru du tourment de la veille.

Lorsqu'Arthur reparut enfin, sans parler de cette absence si douloureuse, si imprévue, il put voir que des larmes brûlantes avaient effacé le moment de bonheur dont il voulait peut-être se punir avec elle. Oh ! que Dieu préserve les cœurs tendres de tout ce qu'Adrienne a souffert avec Arthur ! Un calme apparent se rétablit entre eux. Nulle plainte, nul reproche n'en troublèrent le retour. Satisfait sans doute du sacrifice qui venait d'expier un moment d'abandon, Arthur paraissait tranquille ; Adrienne le voyait, pouvait-elle se rappeler ou regretter ses larmes !

Un soir que la lune, calme et brillante, était la seule lumière qui les éclairât en frappant ses rayons sur la fenêtre ouverte, la voix tremblante de la vieille Mona interrompait seule le silence de cette belle soirée. Adrienne, que ce ton plaintif tourmentait depuis une heure, prêta l'oreille au refrain monotone qu'il ramenait sans cesse.

Haï ! bon Dieu, prends pitié bon blanc !
Fais-li pas mouri, li trop jeune encore.

« Eh ! ma bonne nourrice, lui dit-elle, que murmurez-vous donc là si tristement ?

— Je chante, petite maîtresse, lui répondit Mona »

— Je ne l'aurais pas pensé : vos chansons, Mona, ressemblent aux plaintes des morts.

— Voici tout-à-l'heure la saison des naufrages, petite blanche, et j'en ai vu plus d'un, qui repasse dans ma mémoire ; et puis, les vieux esclaves ne chantent pas d'une voix gaie.

— Mona, reprit alors doucement Adrienne, en passant sa main sur le front ridé de la vieille négresse, qui s'était approchée de la fenêtre, n'êtes-vous pas heureuse auprès de moi ? et, si vous étiez libre, me quitteriez-vous ?

— On ne quitte pas ceux qu'on aime pour mourir, chère maîtresse.

— Oh ! que cela est vrai ! dit Arthur.

— Oh que cela est doux à croire, » ajouta tendrement Adrienne ; et ils oublièrent Mona, qui les regardait tous deux avec admiration.

Le petit Andréa, durant leur entretien, s'était endormi aux pieds d'Arthur. Adrienne, alors satisfaite et charmée, considérait cet enfant dans son repos céleste.

« Si j'osais troubler son sommeil, dit-elle en souriant, j'embrasserais ce petit ange ! » et elle se pencha vers lui en posant doucement sa bouche sur son front.

Àpeine elle se retirait, qu'Arthur, avec un transport qui trahit toute sa raison, imprima ses lèvres sur ce front charmant qu'elle venait d'effleurer. Ses grands yeux noirs et brûlans attirèrent

ceux d'Adrienne, qu'il enchaînait sur lui, sans qu'elle pût les en détourner.

Cette action si prompte, si passionnée, et comme échappée à l'amour même, fit passer entr'eux une émotion, un saisissement et peut-être une joie si vive, qu'ils demeurèrent longtemps plongés dans le silence. Quel silence ! Tous les aveux retenus, tous les mystères cachés au fond de leurs ames, s'y dévoilèrent l'un à l'autre.

« Il y eut, dit Adrienne, un siècle de bonheur dans ce moment si beau de ma vie. » Il passa pourtant comme l'éclair. Ce fut cette certitude qu'elle obtenait enfin de toute la tendresse d'Arthur, qui fit évanouir le rêve qui les berçait encore.

Pour se soustraire à l'excès de son attendrissement, Adrienne voulut ramener sa pensée sur Andréa.

« Je crois, dit-elle à voix basse que, si elle le voyait ainsi, sa mère serait jalouse.

— Qu'avez-vous dit, s'écria sourdement Arthur ? Que supposez-vous de sa mère ? Il n'en a plus. Elle n'a plus le droit d'en être jalouse. Vous a-t-il parlé d'elle ? La redemande-t-il encore ? » Et une pâleur mortelle se répandit sur ses lèvres tremblantes.

Interdite et effrayée de son imprudente réflexion, Adrienne se tut, mais elle reprit d'un ton timide :

« Il n'en a pas parlé, non ! ni moi, jamais. Pardon, Arthur, je croyais… j'ignorais… Dieu ! que vous me troublez !… Eh bien, quoi ! s'il en est déjà privé, je la remplacerai : je lui en servirai ; ne le voulez-vous pas, Arthur, comme je le veux moi-même ? Cet

enfant m'est cher comme celui de ma sœur, et vous savez qu'il a pour moi une tendresse… »

Elle n'acheva pas. Arthur, dans un trouble affreux, s'avançait vers la porte pour sortir.

« Où allez-vous ? lui dit-elle en l'arrêtant par le bras, n'emmenez-vous pas cet enfant ? le laissez-vous avec moi, quand vous semblez douter… ?

— Douter de vous ! répondit-il, de vous !

— Oui, vous doutez… ; » et ses yeux tristes et caressans demandaient qu'il l'interrompît dans ce reproche qu'elle tremblait d'achever. Il n'y répondit plus que par un profond gémissement, et disparut avec Andréa, qu'il arracha brusquement au sommeil et à sa bien-aimée Adrienne.

Stupéfaite, et s'accusant seule de cette étrange scène, sans savoir ce qu'elle en devait redouter, elle ne put trouver un moment de repos durant cette nuit, qu'elle passa toute entière dans un effroi vague comme la conduite d'Arthur. Elle en était aimée pourtant ! Cette preuve touchante, inattendue, ce baiser qui venait d'unir leurs ames, se retraçait incessamment au milieu des craintes qui l'assaillaient en foule.

L'arrivée de Clémentine, avertie secrètement par sa sœur du besoin qu'elle avait de sa présence et de ses conseils, termina bientôt son incertitude par l'événement le moins pressenti, le plus horrible pour elle.

Arthur était revenu, plus maître de lui, ne paraissant se souvenir que de sa tendre amitié pour Adrienne qu'il tremblait d'avoir affligée.

Dès que sa sœur reparut ici, tout le monde imagina qu'elle venait, comme une mère, présider à un mariage dont personne ne doutait plus. Après avoir étudié pendant quelques jours cet Arthur si digne en effet d'être aimé, elle ne douta pas plus que les autres qu'il ne fût vivement épris d'Adrienne, et qu'un mot ne dût bientôt décider leur union et leur bonheur.

Quelques visites, amenées par son retour, forcèrent Adrienne à sortir de la profonde retraite où elle paraissait se plaire depuis le mariage de sa sœur. Des invitations de fêtes, l'obligation d'y répondre et de s'y rendre, troublèrent une fois encore l'ordre paisible des jours consacrés à la tendresse. Arthur ne témoignait pas qu'il en fut moins heureux ; mais, s'il voyait Adrienne plus parée que de coutume, partant avec sa sœur pour quelque habitation éloignée, il lui souriait, en prenant congé d'elle, avec tant de contrainte, qu'elle emportait partout ce sourire comme une cause de tristesse. Andréa, dans l'entière et heureuse liberté de son ame, disait alors, en saisissant la main d'Adrienne : « Je veux aller avec toi. » Arthur ajoutait avec douceur : « Emmenez-vous cet enfant, Mademoiselle ?... Permettez-vous, Madame, qu'il vous suive chez vos heureux amis ? — Si vous pouvez demeurer seul à l'attendre, répondait Adrienne, je lui sais gré de ce qu'il va perdre pour moi ; une journée sans vous, sir Arthur ! oh ! il la regrettera, j'en suis sûre ; mais, puisqu'il veut bien me suivre, lui, j'accepte le sacrifice ; j'en suis touchée. J'en suis très-touchée, » répétait-elle les larmes aux yeux ; et elle embrassait Andréa, pour les cacher sans doute ; mais l'émotion d'Arthur prouvait qu'il les sentait couler, elle attestait à Clémentine, qui l'observait sans cesse, que, s'il fuyait les froids plaisirs du monde, il y suivait du cœur celle qui n'y voyait que lui.

Au milieu des courses où les entraînaient leurs relations de famille et d'amitié, elles trouvèrent une jeune créole, leur parente, fort vive, fort gaie, qui courut d'abord embrasser Clémentine, avec un bruyant transport de joie.

« Voici Clémentine, cria-t-elle à tout le monde, et voici Adrienne, ajouta-t-elle en lui faisant une profonde révérence.

— Vous ne m'embrassez pas, Nelly ! dit Adrienne étonnée.

— Attendez, laissez-moi auparavant m'expliquer avec Clémentine. Rendez-nous Adrienne, poursuivit-elle ; nous ne la voulons plus telle qu'elle est ; on aimerait autant qu'elle partit pour l'Écosse que d'oublier ainsi ses premiers amis en leur présence.

— Pour l'Écosse ! vous m'envoyez en Écosse ! dit Adrienne en rougissant, qu'ai-je donc fait pour être exilée si loin ? »

Nelly, après un moment d'embarras, reprit en éclatant de rire : « Je ne sais ce que je dis ; mais, depuis que l'on va me marier et m'emmener en Angleterre, je ne rêve que voyage de long cours ; et puis, l'arrivée de Clémentine, le départ prochain d'un vaisseau pour l'Écosse…

— Pour l'Écosse ! interrompit encore Adrienne ; êtes-vous sûre, Nelly ?

— Là bas, devant vous, prêt à partir, vous dis-je, avec nous, ou nous avec lui.

— Il n'emmènera pas ma soœur, dit en souriant Clémentine ; vous n'aurez pas ce plaisir, aux dépens de tout mon bonheur.

— Embrassez-moi donc, reprit étourdiment Nelly ; quoi ! vous restez ? que je suis charmée… pour Clémentine ! Je suis folle,

moi, j'imaginais que ce vaisseau dût vous emmener avec nous ; avec… tous les Écossais qui vont sans doute y retourner : oh bien ! qu'ils y retournent, ceux qui l'empêchent de rire et de chanter comme autrefois ; je voudrais déjà qu'ils fussent bien loin !

— Il se pourrait qu'ils ne partissent pas tous, dit Clémentine en regardant sa sœur d'un air de confiance.

— Comment ! repartit-elle avec vivacité, instruisez-moi ; c'est donc vrai, ce que l'on dit ? — Quoi ? — qu'elle va se marier… au bel Arthur. — Et si cela était, répondit Clémentine en riant à son tour ? — J'en serais très-joyeuse, dit Nelly d'un air boudeur, je danserais à ce mariage avec mon riche prétendu, plus riche, oh ! beaucoup plus qu'Arthur, et qui vient de m'apporter ce bouquet. Je le trouve fort beau, » continua-t-elle, en le broyant dans ses mains sans s'en apercevoir.

Le jeune prétendu, mécontent du sort de son bouquet, touché d'ailleurs de l'embarras où elle jetait Adrienne, en parlant si légèrement d'Arthur, en fit un éloge parfaitement vrai, et se rendit aussi agréable aux deux sœurs qu'insipide à Nelly, qui le regarda toute rouge de colère.

Le soir, en traversant un petit bois d'aliziers qui ramenait à Saint-Barthélemi, Clémentine s'aperçut que sa sœur était silencieuse et préoccupée.

« Adrienne, lui dit-elle, que penses-tu ? je trouve, pour moi, cette Nelly bien enfant, pour devenir une femme et une mère.

— Ah ! ma sœur, qu'elle est jolie ! dit Adrienne avec un soupir involontaire ; que ses cheveux blonds donnent de grâce à sa fi-

gure si gaie ! cette figure a vraiment une expression que je n'avais remarquée encore, surtout… » Elle n'osa, ou ne songea plus à finir sa réflexion, et retomba dans la rêverie. « Oui, reprit-elle, long-temps après, je crois qu'Arthur la trouverait bien ; qu'en pensez-vous, » Clémentine ? Andréa, quelle est la plus belle à tes yeux ?

— Je ne me souviens pas de son visage, dit le petit Andréa ; mais elle a dit un mot qui la rendrait bien laide pour Arthur.

— Quel mot ? demanda vivement Adrienne.

— Je ne dois jamais le prononcer, dit sérieusement l'enfant ; mon frère me l'a défendu. »

Ni les prières ni les caresses ne purent le faire sortir de ses lèvres ; Clémentine, attendrie d'une constance si rare dans un enfant, s'arrêta pour l'embrasser. Quelle fut sa surprise de le voir baigné des larmes !

« Adrienne, dit-elle toute émue, consolez cet enfant, il est en pleurs.

— Andréa, mon Andréa, s'écria-t-elle, pourquoi pleurez-vous ?

— De n'avoir pu t'obéir, » lui dit-il ; et mille baisers d'Adrienne le consolèrent à peine de sa douleur volontaire.

« Mais croyez-vous, ma sœur, qu'Arthur soit instruit du départ de ce vaisseau ?

— Qu'importe ! dit Clémentine ; un autre soin, je crois, l'occupe tout entier ; au reste, laissez-moi celui de le lui apprendre ; c'est un moyen tout simple de le faire s'expliquer sur ses vœux

dont je ne doute pas, ajouta-t-elle avec tendresse ; voyez vous-même s'il vous est permis d'en douter ? »

Arthur en effet parut devant elles ; il se promenait lentement sur le chemin où elles devaient passer.

« Chère Clémentine, dit Adrienne, en l'apercevant, oh que vous me donnez d'espoir !

— Soyez le bien venu, sir Arthur ! interrompit gaîment sa sœur, en acceptant sa main pour regagner leur maison ; venez, venez, que je vous apprenne une heureuse nouvelle qui vous charmera sans doute.

— Je n'en attends pas, répondit-il, qui puissent m'intéresser.

— Je pense le contraire. Si, comme nos amis me l'assurent, rien ne vous arrête à Saint-Barthélemi, vous me remercierez de vous apprendre que nous avons en rade un vaisseau prêt à faire voile pour l'Écosse. Me suis-je trompée ? ajouta-t-elle, en s'apercevant qu'il pâlissait.

— Je vous dois en effet des remercimens, Madame, joignez-les à mes actions de grâces pour ceux qui vous ont priée sans doute de m'en donner avis. »

En prononçant ces mots, Arthur jeta sur Adrienne un regard sombre qu'elle eut beaucoup de mal à soutenir, mais, enhardie par la présence et le sourire de Clémentine, elle insista en souriant elle-même.

« Ma sœur, il est vrai, n'annonce rien qui ne doive plaire, sir Arthur, puisqu'elle vous rappelle dans votre chère Écosse. »

Quoiqu'il fût cruellement blessé de ce qui n'était entr'elles qu'un badinage innocent, il se rendit maître du bouleversement qui avait paru en lui, et répondit avec calme qu'il appréciait l'intérêt qu'on daignait lui témoigner, en l'avertissant que son séjour avait été trop long dans cette colonie ; mais il y avait sous cette tranquillité feinte un ressentiment dont toute l'amertume éclata dans l'adieu qu'il répondit au timide adieu d'Adrienne, lorsqu'elle se trouva seule avec lui en le reconduisant.

« Partirez-vous ? lui dit-elle, avec l'enjouement qu'elle s'efforçait de conserver encore.

— Oui, je pars, répliqua-t-il d'une voix basse et irritée. J'emporte la certitude qu'Adrienne ressemble à touts les femmes ; qu'elle est légère, qu'elle est vaine et trompeuse, et qu'elle sait rire en donnant la mort à celui qui respectait son repos et son innocence. »

En achevant ces mots, qui tuaient la pauvre Adrienne, il repoussa durement sa main qu'il avait saisie d'abord, et s'enfuit dans un courroux égal au triste étonnement de celle qui en était l'objet.

En retournant vers sa sœur, elle chancelait, elle la regardait fixement comme quelqu'un qui rêve et qui ne reconnaît plus rien autour de soi. L'immobilité et la pâleur de ses traits effrayèrent cette aimable sœur, qui la regardait à son tour, en tremblant de l'interroger. Adrienne enfin s'assit auprès d'elle, et, prenant sa main qu'elle pressa sur son front, comme pour y retenir ses idées qui s'enfuyaient, elle lui dit faiblement :

« Je suis perdue, ma sœur ! je me suis trompée »

Dès qu'elle fut en état de lui rendre compte de l'adieu d'Arthur, de cette colère inexplicable contre un être si vrai, si sensible, Clémentine crut n'y démêler qu'un excès d'orgueil qui l'alarma sans doute pour l'avenir d'Adrienne, mais qui n'annonçait ni l'indifférence, ni l'abandon, ni la haine dont elle se croyait menacée. Adrienne écoutait avidement toutes les conjectures et les tendres promesses de Clémentine ; mais elle ne les comprenait pas sans doute, car elle l'interrompait encore en s'écriant : « Je suis perdue, ma sœur ! »

Elle l'était en effet. Le départ d'Arthur était irrévocablement fixé quand elle le revit ; mais sa colère avait fait place à l'abattement et à la douleur. Il l'aborda d'un air confus ; et, reprenant cette main qu'il avait repoussée avec une sorte de fureur, il la mouilla de larmes avec toutes les marques du repentir et de l'amour. L'austérité de cet amour, le mystère dont il s'enveloppait encore, même en gémissant, préparait le cœur d'Adrienne à la sentence qu'elle allait recevoir.

« Malheureux pour toujour, lui dit-il enfin, mais un seul instant injuste, un seul instant, ma chère ! quelle que soit ma vie, Adrienne, ce moment en aura été le plus affreux, et, je le jure ; le plus coupable. Vous devez pardonner beaucoup à qui va beaucoup souffrir, et souffrir pour toi, si bonne, si sincère ! et qui ne voulais pas, oh ! j'en suis sûr, ajouter des malheurs à la cruelle bizarrerie de mon sort ! Le réveil d'un doux songe, mon amie, est quelquefois la mort… Mais, s'il n'est plus temps pour ma vie, il l'est encore pour l'honneur… » Et ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'amertume.

Adrienne, muette, consternée, lui abandonnait ses mains glacées, dont le tremblement seul annonçait qu'elle vivait encore.

« Demain, » poursuivit-il…

Ce mot éveilla la stupeur qui enchaînait l'ame d'Adrienne ; et sa tête se cacha sur le cœur d'Arthur, comme dans son dernier asile. L'affreux sommeil où elle paraissait être tombée fut rompu par une scène plus déchirante encore. Andréa, retenu par quelques esclaves, venait de leur échapper. Il court, il vole sur les bras de son frère. Il résiste à ceux qui l'atteignent dans sa fuite ; il les repousse ; il brave les ordres Arthur ; et, tout couvert de sable, de sueur et de larmes, il se jette dans la chambre où la malheureuse Adrienne vient de perdre, au moins un moment, la conscience de son sort. Cette vue épouvante Andréa, dont les cris perçants rappellent à la fois Adrienne à la vie, et sa sœur, que le retour d'Arthur avait comblée de joie, et qui souriait à la féicité prochaine dont elle se croyait l'heureux auteur !

Arthur pâle et désespéré ; Adrienne renversée dans ses bras, le sourire de la mort sur les lèvres ; Andréa, dont la douleur impétueuse s'exhale en cris et en sanglots ; quel est le plus à plaindre des trois êtres qui s'offrent à elle ? À qui doit-elle du secours et des consolations ?

« C'est toi, mon amour, qui lui fait peur par tes cris, » dit-elle à l'enfant effrayé. Il se tut, et mit ses mains sur sa bouche, pour étouffer les sanglots qu'il ne pouvait retenir. Son frère attendri l'attire doucement à lui ; ses vives et innocentes caresses rouvrent les yeux d'Adrienne. Ils se fixent mourans sur Arthur, dont la vie entière se confond encore avec la sienne dans ce triste et long regard qui dit à la fois : toujours ! et Adieu !

« Regardez-moi aussi, dit Andréa, je suis là ! »

Son frère, averti par cette voix suppliante, lève les yeux au ciel pour y chercher du courage, et les ramène pleins de pleurs sur ce tableau dont il ne peut s'arracher.

« Embrassez Adrienne, dit-il enfin, comme s'il commandait aux autres et à lui-même. Embrassez-la vite, Andréa ; il faut lui dire adieu.

— Pardon, pardon ! Arthur, s'écrie l'enfant, en s'agenouillant devant lui. Faites-moi dire autre chose : oh ! ne me faites pas peur ! »

Et ses cris recommencèrent avec mille tendres promesses d'être soumis à l'avenir. Arthur essayait vainement de l'entraîner ; affaibli par l'émotion qui vient d'abattre ses sens, il ne peut plus résister à cette lutte vraiment terrible ; car les forces d'Andréa, qui l'enchaîne de ses bras, surpassent les forces d'un enfant.

« Eh bien ! écoute, Andréa, mon enfant… mon frère ! écoute ; car tu me fais pitié, pauvre Andréa ! écoute, et réponds-moi sans contrainte. Je pars demain ; le ciel sait qu'il faut que je parte ! veux-tu me suivre ? veux-tu rester ? choisis entr'elle et moi. Je jure par l'honneur que je souscris à ton choix ; mais point de réflexion ; décide à l'instant. »

Une affreuse pâleur se répandit sur les joues d'Andréa. L'irrésolution et l'effroi se peignirent dans ses regards, qu'il fixait alternativement sur Adrienne et sur son frère ; mais il restait frappé de terreur. Ses deux mains étendues vers eux étaient agitées d'un tremblement convulsif. Il ne pouvait parler ; il ne pouvait choisir : la nature choisit pour lui et le précipita, privé de sentiment, aux genoux d'Adrienne.

« Le sacrifice est entier, dit Arthur ; je ne me sauve du danger qu'en y laissant ma vie. Adrienne, garde-moi cet enfant ; si mon retour est jamais permis et possible, retiens-en ce gage. Apprends… non ! n'oublie pas que je n'ai rien en ce monde de plus cher avec toi. »

Alors, couvrant de baisers l'enfant évanoui, le malheureux Arthur se sauva pour ne reparaître jamais. Clémentine le suivit, résolue de s'éclairer sur la cause qui avait amené cette scène de désolation.

« Au nom du ciel ! lui dit-elle, quand ils furent seuls sous les arbres, sir Arthur, expliquez-vous avec moi. Vous me paraissez trop malheureux pour que j'ose vous reprocher ce qui se passe. Mais j'ai le cœur déchiré. Que vais-je devenir ici moi-même ? Que va-t-il résulter de votre départ pour l'Écosse ? Je frémis de le prévoir.

— Pour l'Écosse, dit Arthur avec véhémence ; non, sur mon ame, ce n'est pas en Écosse que je reporte ma triste existence.

— Hélas ! reprit Clémentine, où fuyez-vous ? Inconcevable silence ! poursuivit-elle, après avoir vainement attendu sa réponse. Homme cruel et chéri, faut-il vous plaindre ou vous haïr ?

— Haïssez-moi, Madame, si vous en avez le courage ; mais continua-t-il d'un ton solennel et triste, j'abandonne à votre vertu ce que la mienne doit fuir. J'ai respecté votre sœur, mais je l'adore ; je ne puis plus vivre sans elle, mais je ne l'aurais obtenue que par un crime, et je m'en sépare. Voilà tous mes droits à votre haine… Demain, vous me reverrez, mais seul, au moment… le plus terrible vient de passer. Vous daignerez recevoir avec mon dernier adieu le secret qui tourmente ma vie, et qui mourrait

avec moi, s'il ne devait, en me justifiant dans votre estime, me laisser un juge moins sévère auprès d'Adrienne. Vous le partagerez avec elle, quand sa raison, perdue aujourd'hui comme la mienne, pourra l'apprendre sans danger pour sa vie : car elle m'aime, je le crois ! s'écria-t-il avec un sourire douloureux. Ne le croyez-vous pas aussi, Madame ? »

Clémentine baissa les yeux, après les avoir tournés vers le ciel.

« Et moi, Madame, croyez-vous que je l'aime ? ajouta-t-il du ton de l'égarement. N'appréciez-vous pas la preuve que je vous donne ? l'espoir que je lui laisse, le lien tendre et précieux qui va nous unir quoique absens, le don que je lui fais de mon cher Andréa !... »

Sa voix étouffée s'éteignit dans son sein, et ils se séparèrent pour se revoir à l'aurore, mais à l'insu d'Adrienne plongée dans un état à ne plus rien comprendre de ce qui se passait autour d'elle.

La nouvelle du départ de Victor se répandit bientôt, et consterna ceux qui avaient prédit leur union. Cependant Clémentine, plus maîtresse que sa sœur de composer ses réponses aux demandes de leurs amis, laissa croire que cette absence serait de peu de durée. La vue du petit Andréa, l'idole d'Arthur, confirma ce discours. L'héritage de son vieux parent ; des esclaves nombreux et une habitation immense, confiés à leurs soins, ne laissèrent aucun doute du retour de son frère, parti, non pour l'Écosse, ainsi que l'espérait Nelly, mais sur un navire destiné pour les États-Unis de l'Angleterre.

Clémentine, après quelques jours consacrés aux larmes, voulut emmener avec elle sa sœur et Andréa. Rien n'y put résoudre

Adrienne dont la douleur, plus calme en apparence, s'alimentait en secret du souvenir plus récent d'Arthur.

« Si je quitte cette île, disait-elle à sa sœur, je croirais le quitter à mon tour, et je mourrais plus vite, car il est encore partout où je l'ai vu. Là-haut, ma sœur, dans les arbres de la montagne ; autour de notre maison ; dans les savannes qu'il parcourait pour moi..., pour me chercher..., pour me voir. Regardez, Clémentine, il y est encore ! il y sera jusqu'au moment où mes yeux et mon cœur se fermeront au souvenir d'Arthur. »

Oh ! que le ciel ne m'a-t-il donné la beauté des anges, pour lui plaire, et leur voix, pour le rappeler !... et lui, lui, que ne voyait-il dans mes traits mon ame toute brillante de son image ! il m'aurait trouvée trop belle pour me quitter jamais !

Ses regards erraient alors partout où elle croyait poursuivre l'ombre légère d'Arthur, qu'elle voyait en effet par un reflet de son ame. Une autre fois, il reparaissait tout-à-coup en elle dans l'imitation involontaire de son accent, de ses manières ; dans des mots de lui, des phrases dérobées par sa mémoire, qui la frappaient d'étonnement sitôt qu'elles s'échappaient de sa bouche, et la faisaient fondre en larmes.

C'est alors qu'Andréa redoublait de tendresse pour elle, et qu'il l'écoutait avec plus de ravissement.

« Tu parles comme lui, disait-il ; on dirait que sa voix est unie à la tienne, et qu'elle est restée avec nous. Oh ! s'il fallait paraître !... Quand viendra-t-il, Adrienne ?

— Un jour, » répondait-elle pour tromper l'impatience d'Andréa ; et à force de le lui répéter, elle finissait par s'égarer elle-

même, et se répondre tout bas : Un jour.

Clémentine la laissa livrée à une longue espérance qu'elle entretenait par ses lettres, sachant bien que prolonger l'erreur d'Adrienne, c'était prolonger sa vie ; cette vie donnée à l'amour, qui ne devait plus changer d'objet après avoir rencontré Arthur ; et, sans lui révéler le fatal secret qu'elle a toujours gardé, elle lui écrivait sans cesse : « Attendez, mon Adrienne, attendez, et gardez-vous de croire qu'il vous a trompée.

— Non, lui répondait-elle, non ma sœur, il ne m'a jamais trompée ; vous dites bien, c'est moi, moi seule. J'ai choisi, j'ai fixé mon sort ; quel qu'il soit, pardonnez-le lui ; c'est moi qui l'ai choisi. Je revois maintenant, en souvenir, des témoignages frappans, des preuves à la fois cruelles et touchantes que son ame était combattue et déchirée. Était-ce amour pour moi ?... pour... Quelles tristes lueurs ! Clémentine, quand s'éteindront-elles ? Je repasse en vain tous ses discours mot-à-mot ; je les sais tous. Non, en vérité, il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait. J'ai cru cependant qu'il fallait être ce qu'il était pour le persuader. Je m'obstinais peut-être à le croire, pour avoir le droit de l'aimer avec cette passion sincère dont vous plaignez l'excès. J'ai quelquefois essayé, pour vous, ma sœur, de lui disputer ma vie, qui vous est chère ; mais qui a pu se croire aimée d'Arthur, ô Clémentine, doit mourir du regret de s'être trompée. »

Conduite un soir par Andréa sur cette roche alors si déserte, si aride, où l'enfant croyait souvent apercevoir un vaisseau revenir, mais où elle ne voyait que de l'eau, toujours de l'eau, un affreux tourbillon de vent, et le choc des vagues contre les mornes, lui rappela le chant de Mona. L'effrayante anordie, ce signal des tempêtes, apporta dans son ame une secrète terreur, qui ne

s'était pas encore mêlée aux tourmens qu'elle traînait partout avec elle. La vue de ce bâtiment échoué à la côte, des nuages noirs, et le roulement lointain des flots, lui causèrent une subite horreur qu'elle voulut en vain cacher au jeune frère d'Arthur.

« Andréa ! lui dit-elle avec un regard effrayé.

— Que vois-tu ? lui demanda-t-il, en cherchant des yeux l'objet qui paraissait la frapper.

— Rien, rien ! répondit-elle, en le serrant fortement sur son cœur : Oh ! n'ayez pas peur, Andréa, je n'ai rien vu ; » et, l'entraînant jusqu'à cette petite chapelle gothique que vous voyez non loin de la mer, et consacrée à la Vierge par des matelots espagnols qui s'y sauvèrent autrefois, elle s'appuya contre les piliers à demi-ruinés. Quelques éclairs jetaient une clarté pâle à travers ces lourds nuages qui s'amoncelaient au loin, et rendaient plus horribles à contempler les intervalles d'un calme sombre que nos marins appellent calme de mort, où la nature immobile semble réunir toutes ses forces pour soutenir le choc dont elle est menacée.

Mona, qui vit ses jeunes maîtres se réfugier à la chapelle, vint les y joindre toute tremblante.

« Chère Mona, lui dit tout bas Adrienne, en se cachant dans ses bras, priez avec moi pour les voyageurs ; car voici la saison des naufrages. »

Andréa, ce fidèle enfant dont la pensée toujours fixée au même objet répondait sans cesse à la pensée d'Adrienne par le nom d'Arthur, la surprit le lendemain avec cette question.

« Veux-tu voir Arthur ? » lui demanda-t-il d'un ton de confidence. Elle tressaillit et l'écouta : « Couche-toi sur ton cœur, quand tu t'endors ; j'avais entendu raconter que, pour voir en rêve ceux qu'on aime, il fallait se coucher sur le cœur, où passe tout notre sang avec leur souvenir : il s'y arrête alors et nous console. Je l'ai fait pour revoir mon frère ; j'en ai bien de la joie, car je l'ai vu long-temps cette nuit, et je viens te le dire. »

Adrienne pleura ; les jours, les mois n'amenaient aucune nouvelle d'Arthur ; le peu d'amis que n'avait pas éloignés la tristesse d'Adrienne gardaient sur cet être adoré un silence qui lui devenait odieux.

« Nommez-le mille fois dans vos lettres, écrivait-elle à sa sœur : car il semble que ce nom soit effacé de tous les souvenirs ; vous seule, et Andréa, ce fidèle écho de mon cœur, vous seule, vous n'avez pas perdu la mémoire. Eh quoi ! j'existe encore, et personne ne parle plus d'Arthur. Arthur est-il donc autre chose que moi-même ? ne voyent-ils en moi qu'Adrienne, pour ne me parler jamais que d'Adrienne ? oh ! s'ils voyaient mon ame, ils n'oseraient rien dire qui ne fût pour Arthur. Mais lui, Clémentine, cet ami tendre, cet autre moi, plus aimé mille fois que moi-même, est-ce lui qui me pénètre d'un sentiment si triste ?... En repassant ces jours mille fois heureux, mille fois trompeurs, puis-je me résoudre à croire que celui qui les a fait naître pour moi, soit encore celui dont le silence et l'oubli me déchirent aujourd'hui ? quel retour douloureux sur une félicité charmante, détruite, non par la force des événemens ; non par l'ordre du ciel qui brise à son gré nos liens les plus chers, nos espérances les plus riantes, sans que nous ayons le droit de nous plaindre autrement que par des pleurs : mais par la volonté d'un seul, dont l'unique bonheur

était de me plaire !... je le croyais ! et l'univers est entre nous ! et c'est lui qui l'a voulu !... qui le veut encore !

Mais Clémentine, si je parvenais à détacher mon cœur de cet Arthur, qui m'a repris avec le sien tout le charme de ma vie, comment oublier l'autre Arthur, le plus aimable, le plus tendre des hommes ! qui trouvait sa joie dans mes regards, qui vivait par moi, comme je vivais par lui... Il est affreux de n'avoir pour espérance que l'orgueil... Ah ! je ne l'écoute pas ; laissez-moi donc, laissez-moi toute entière à ces regrets tendres, qui absorbent, qui accablent, qui dévorent l'ame ! Mais de la colère, mais du ressentiment, non ! je n'en ai pas ; je ne saurais : il m'a aimée... Vous me l'avez dit, Clémentine... Hélas ! que les plaintes d'un cœur blessé sont vaines ! qu'elles soulagent peu l'oppression qui le fatigue ! mais je crois que mon cœur m'a quittée pour le suivre, et qu'il me manque pour respirer... que tout ce que je vous écris est inutile ! car ce ne sont plus les larmes qui peuvent me guérir ; j'en ai répandu trop pour en sentir encore le besoin... Mais ce profond abattement, cet ennui de moi-même, et de tout... voilà l'état qu'un cœur vraiment touché ne peut ni supporter, ni décrire. Je suis si malheureuse de dire : C'est lui qui me rend malheureuse ! je ne le dirai plus ; je ne voulais pas vous le rappeler ; je ne voulais... pourrez-vous le croire en lisant cette lettre ? je ne voulais vous parler que d'Andréa ; et comment vous entretenir de cet enfant sans retourner d'où je viens ! il m'y ramènerait si je pouvais m'en arracher long-temps. Sa mémoire, ses prières, ses espérances, tout prend le nom d'Arthur ; il va chaque jour revoir la chambre qu'il occupait avec lui. C'est là qu'il écoute, plus docile, les maîtres que je lui ai conservés avec le vieux intendant de ses biens, choisi par son frère. Les livres favoris d'Arthur sont ceux qui l'intéressent et l'instruisent le mieux. Je les lis moi-même

quand il m'est possible ; je le force doucement à me suivre dans ce monde qui l'effarouche encore. J'y retourne pour lui ; je n'en repousse aucune occasion ; par cet effort, jugez de ma tendresse pour Andréa ! Mais il me demande sans cesse s'il faut encore attendre long-temps Arthur ? Je ne sais que lui répondre… Et vous, Clémentine, que lui répondriez-vous ? »

Pour la première fois, sa sœur, quand elle répondit, parlait beaucoup plus de sa famille, de ses projets de retour à Saint-Barthélemi, que d'Arthur, dont Adrienne cherchait le nom à chaque ligne. Elle l'informait que son mari cédait à ses instances, et consentait à fixer leur retour auprès d'elle avant un an. Enfin, elle répétait ce que tant de fois elle avait déjà dit, et plus tendrement peut-être. « Attends ! attends toujours. Tu le reverras, ô ma chère Adrienne ; » mais il paraissait que des larmes étaient tombées sur ces mots.

L'arrivée d'un vaisseau marchand conduisit dans cette île quelques navigateurs qui ne tardèrent pas à se trouver en relation avec nos premières maisons de commerce. Adrienne y rencontra l'un d'eux revenant du Bengale, où il avait séjourné deux ans. Ses différens voyages sur mer étaient curieux à entendre raconter. Il parlait de naufrages, de prises par les corsaires, de combats dont les images effrayantes et vraies éveillent si naturellement la crainte dans les cœurs.

Adrienne, et Andréa surtout, l'écoutaient avec une émotion profonde ; à les voir, on ne pouvait douter qu'ils n'eussent tous deux des affections relatives aux sombres tableaux retracés devant eux. Quand il s'arrêtait de parler, ils le regardaient encore, et ne regardaient que lui, comme s'ils en eussent attendu d'autres récits, les seuls capables de les captiver et de les émouvoir. C'était

la première fois depuis deux ans qu'Adrienne écoutait autrement que par complaisance ; et le narrateur, charmé sans doute de l'intérêt qu'il faisait naître, retrouvait toujours de quoi satisfaire ses auditeurs attentifs.

« Le sort, poursuivit-il, qui nous a conduit si heureusement dans ce port, nous en avait violemment repoussés. Il y a deux ans… oui ! deux ans, le vaisseau que je dirigeai sur cette île, en quittant l'Angleterre, fut tout-à-coup arrêté par un calme plat, qui nous fixa douze jours sur le même point, et ne présageait rien d'heureux pour la suite. Ce présage ne fut pas trompeur ; car nous fûmes bientôt après jetés et poussés par les vents au hasards des écueils, sans plus pouvoir tenir une route réglée dans cette tourmente affreuse. Nous trouvâmes des compagnons d'infortune, aussi déroutés que nous ; mais qui, plus maltraités encore par la perte de leurs voiles et de leurs cordages, nous hélèrent, et nous firent des signes de détresse que nous comprîmes par la nôtre, mieux que par leurs plaintes à moitié perdues dans le bruit des vagues. Nous les jugeâmes à tel point désespérés et hors de salut, que nous jetâmes nos chaloupes à la mer, pour aller à leur secours. Les leurs s'éloignaient déjà remplies par l'équipage, qui fit de vains efforts pour nous rejoindre. Nous les recommandâmes à la Providence, en luttant nous-mêmes contre un danger que nous venions d'accroître inutilement pour les sauver, lorsqu'une lame d'eau couvrit notre chaloupe toute entière ; un homme fut amené brusquement par elle si près de nous, que nous eûmes le bonheur de le saisir par ses vêtemens, et de le recueillir évanoui dans nos bras. Nous ne pouvions lui donner aucun secours, et nous avions peur de ne jamais rejoindre notre vaisseau dont nous étions toujours repoussés au moment de l'atteindre ; cependant, après quelques heures d'une affreuse inquié-

tude, nous parvînmes à nous en rapprocher, et à saisir les cables qu'on nous jeta pour y remonter ; la mer n'était plus que houleuse, et nous donnait l'espoir d'une tranquillité prochaine. Nous transportâmes l'infortuné dont j'ai parlé, tout évanoui qu'il était encore ; une blessure profonde qu'il avait reçue à la tête nous laissa peu d'espoir de le rappeler à la vie. Épuisé par la perte de son sang et par les efforts qu'il avait opposés long-temps aux flots, il n'ouvrit en effet les yeux que pour retomber dans un accablement que nous jugeâmes mortel. Il nous regarda pourtant encore ; mais sa vue se voilait pour toujours. Il voulut nous parler, et ne put que proférer d'une voix lente et coupée les noms d'Adrienne et d'Andréa, que nous prîmes le soin d'écrire. Après quelques sanglots, il expira au milieu de tout l'équipage consterné d'une fin si prématurée ; car il était jeune et d'une figure admirable, quoique décolorée par la mort.

Tous les yeux se tournèrent à la fois sur Adrienne, dont les regards fixés et ternes restaient attachés sur le conteur, qui venait de dévoiler le sort d'Arthur.

Un silence morne régna quelques instans ; personne n'osait le rompre. On attendait avec inquiétude l'effet d'une nouvelle si désastreuse que l'on n'avait pu prévenir. Mais pas une plainte ne sortit de ce cœur frappé à mort. C'était comme une blessure refermée aussitôt que reçue, et d'où ne peut s'échapper une goutte de sang. Pas une larme ne tomba de ses yeux arides ; on l'emporta, non privée de la vie, mais dans un état effrayant d'insensibilité, qui semblait n'appeler aucun secours, aucune vaine consolation. Andréa la suivit dans le même silence, et l'on crut que, pour lui du moins, cette révélation serait moins funeste. Mona, désolée, gémit inutilement aux pieds d'Adrienne, qui ne répondait

rien à ses questions et à ses larmes qu'elle regardait couler sur ses mains avec une froide surprise.

Une voix déchirante brisa tout-à-coup cette longue et triste veille ; elle semblait venir du haut de la montagne, et, dans la nuit, l'écho la rendait plus déchirante encore : « Andréa ! criait cette voix lamentable ; et Adrienne se leva vivement.

— Mona, dit-elle, entendez-vous ? on appelle Andréa. Mais Mona effrayée ne bougeait pas.

— Où est Andréa ? qui l'appelle à cette heure ?... je crois qu'il fait nuit.

— Il dort, dit Mona, couchez-vous, chère maîtresse.

— Il dort ! s'écrie-t-elle, et qui pourrait dormir ici ! je veux voir cet enfant. » Elle court dans la chambre d'Andréa ; mais ses bras qu'elle étend sur son lit ne l'y trouvent pas.

— « Mon Dieu ! poursuit-elle, on m'a pris Andréa, on l'emmène... Écoutez ! écoutez, comme on l'appelle ! » Et le rivage répétait au loin : Andréa !

Égarée, mais forte par l'excès même de la frayeur, Adrienne, demi-nue, s'échappe des bras tremblans de Mona, et s'élance comme une ombre sur les rochers d'où la voix semblait descendre.

C'était le pauvre petit Andréa lui-même, qu'une fièvre ardente avait fait sortir de son lit. Frappé du récit affreux de la soirée, il étendait les bras en les agitant vers la mer, et criait : Andréa ! Andréa !

Adrienne le saisit avec l'énergie du désespoir ; et l'enfant se laissa prendre par elle et ramener sans résistance jusqu'à l'habitation. La lumière qui brûlait dans la chambre éclaira ses traits pâles et renversés. Ses cheveux étaient hérissés sur son front découvert ; ses yeux étincelaient ainsi que deux étoiles ardentes. Il était beau, beau comme Arthur le jour de ses adieux ; et Adrienne, qui retenait ses mains sèches et brûlantes, le baigna de ses larmes, en disant : « Pauvre petit misérable ! »

— Pauvre petit misérable ! répéta-t-il, en imitant l'accent plaintif de son amie.

Une maladie grave suivit ces tristes symptômes. Adrienne, assise ou à genoux près de son lit, semblait avoir oublié que c'était à elle à mourir. Ses soins, ses vœux, ses veilles, ses pleurs, tout était pour Andréa, qui ne reconnaissait qu'elle, qui n'obéissait qu'à sa voix, durant l'affreux délire qui bouleversait sa raison ; souvent, tourmenté par des rêves lugubres, il se levait tout-à-coup, et voulait s'échapper. Il se débattait alors contre Adrienne elle-même, et s'obstinait à s'enfuir, dans un silence qui la glaçait d'épouvante.

— C'est moi, disait-elle, veux-tu me quitter ? veux-tu quitter Adrienne ? » et l'enfant, terrassé par de longs efforts, retombait sur sa couche, en répétant : « Pauvre petit misérable ! » Il n'avait plus dans sa mémoire d'autres paroles pour exprimer son impatience et les douleurs aiguës de la fièvre qui le dévorait.

Après un mois d'une mortelle inquiétude, il parut plus calme. Le sommeil vint par intervalles rafraîchir son sang, et réparer le désordre de son imagination, que l'on croyait à jamais troublée ; il ne lui resta bientôt de cette crise violente qu'une extrême fai-

blesse qui se dissipa pourtant, et une mélancolie qui ne se dissipera jamais ; car il semble que tous les malheurs se soient réunis pour l'augmenter, et la faire pour ainsi dire croître avec son ame.

Il avait, à cette époque, à peine dix ans accomplis ; mais sa taille élevée, ses traits formés et d'une beauté sérieuse, le faisaient paraître déjà ce qu'il est aujourd'hui.

Le passage subit d'une douleur à une autre douleur avait prolongé la vie d'Adrienne ; mais elle retrouva le pressentiment de sa fin prochaine aussitôt qu'elle cessa de trembler pour la vie d'Andréa. Elle rêvait souvent, dans sa tendre sollicitude, à lui préparer un lien assez cher pour le consoler, ou du moins pour lui adoucir sa perte. Elle voulait voir Georgie, la fille de sa sœur, qu'elle rappelait dans chacune de ses lettres. « Venez, venez, lui écrivait-elle, ô Clémentine ! il est temps. » Elle vint en effet retrouver Adrienne, sa chère Adrienne, méconnaissable pour ceux qui ne l'avaient pas suivie dans le progrès de ses longues douleurs. Clémentine fut navrée ; en la pressant dans ses bras, elle sentit qu'elle n'y tenait déjà plus qu'une ombre prête à lui échapper, et elles se regardèrent dans un silence qui disait tout.

Georgie, que sa mère amenait avec elle, était une charmante créature, plus jeune qu'Andréa d'une année : le rire ne quittait pas ses joues rondes et fraîches. Volage comme un jeune oiseau des champs, elle sautait plutôt qu'elle ne marchait. Aussi vive que caressante, elle interrompait une chanson, pour venir donner un baiser à sa mère. Adrienne se plut à contempler ses grâces légères, et voulut la parer elle-même de ses mains défaillantes. — Il l'aimera, dit-elle à sa mère. Vous le voulez, n'est-ce pas Clémentine ? » — Tu le veux, ma sœur ! » ajouta-t-elle en lui serrant for-

tement la main ; et sa sœur n'eut pas plus de peine à la deviner, qu'à souscrire d'avance à son dernier désir.

— Écoute ! dit-elle à Georgie, tu vas avoir un frère, un petit ami beau comme toi, mais plus triste. »

— C'est Andréa ! répondit Géorgie. Oh ! que je voudrais le voir ! toujours, ma mère en a parlé. Viendra-t-il bientôt ? »

— Bientôt. Et tu l'accueilleras comme un frère ? et tu l'aimeras pour l'amour de moi ? » Géorgie promit de l'aimer, et courut se placer sur la porte, heureuse de l'idée d'avoir un frère, et de porter à son cou un collier de corail noir qu'Adrienne venait d'y attacher.

Alors elle instruisit sa sœur que dès le matin elle avait envoyé quelques nègres au-devant d'elle, mais en leur ordonnant de prendre un long détour, afin de prolonger l'absence d'Andréa, qui ne s'était décidé qu'avec peine à les accompagner. « J'ai voulu, poursuivit-elle, te voir seule… te parler… mais je ne le puis. » Et sa tête se pencha sur le sein de Clémentine.

— Adrienne ! lui demanda-t-elle, n'es-tu pas charmée de nous voir enfin réunies ? » — Charmée, en vérité, ma sœur, lui répondit Adrienne, d'une voix faible. Oh ! oui ! charmée de sentir votre main dans la mienne… Retenez-la encore, Clémentine, car, je ne sais où je vais, mais il me semble qu'une main invisible m'attire loin d'Andréa… loin de tout !… Pardonnez-moi de dire une telle chose, mais vous me regardez, ma sœur, et vous voyez bien qu'il était temps ! » Clémentine la regardait en effet, mais elle n'avait plus la force de lui répondre ; et elle la laissa tomber par degrés dans un sommeil qui la préparait doucement à l'éternel repos.

Mona, qui guettait de loin le retour d'Andréa, vint les avertir qu'elle croyait l'apercevoir. — Elle croit l'apercevoir, répéta Géorgie toute radieuse. » Adrienne s'éveilla, et, rassemblant ses forces, elle sortit seule pour aller à sa rencontre.

— Je n'ai rien vu, dit-il en courant auprès d'elle. Tu les aimes donc beaucoup pour me les envoyer chercher si loin ? Il y a près d'un jour que je les attends. Oh ! que les heures sont lentes sans toi ! »

— Et s'il fallait nous quitter pour… long-temps, que ferais-tu donc, Andréa ? » Il garda le silence ; puis en relevant sur elle ses yeux chargés de tristesse : — Tu m'éprouves ? » lui dit-il.

— Je t'interroge, Andréa, je voudrais… »

— Moi je voudrais aller mourir comme lui. Oh ! Adrienne ! Tu sais que je mourrais ! »

— Eh bien ! non, répliqua-t-elle en détournant son visage pour cacher ses larmes, n'en parlons pas. Je veux seulement te donner aujourd'hui une preuve singulière de ma tendresse our toi ; ne la refuse pas, Andréa, car elle assurera le bonheur de ta vie. »

— Donne-moi cette preuve, dit-il, d'un air rêveur, mais ne m'éprouve plus. »

Il la suivit alors avec inquiétude dans la chambre où étaient Clémentine et Géorgie. Dès qu'il les aperçut, il s'arrêta sur la porte. Géorgie, dans sa joie naïve, s'avança vers lui, en le saluant par son nom, comme si elle l'eût déjà vu, et lui prit la main avec familiarité ; il l'examina sans répondre, et ne parut remarquer en elle que le collier d'Adrienne, sur lequel il attacha les yeux.

— Me trouves-tu bien ainsi ? » lui dit-elle ; et Andréa, retirant doucement sa main, s'avança vers Clémentine, qu'il reconnut avec quelque plaisir. Elle ne put regarder sans émotion cette belle et vivante image du malheureux Arthur. Adrienne se pencha vers elle en lui disant tout bas : — Il ne s'en ira jamais, lui ! »

Le lendemain elle se leva moins faible ; sa voix était animée, son teint plus vif, elle parlait fréquemment. — Venez, dit-elle, aux deux enfans, je veux aussi me parer aujourd'hui ; je veux que vous m'aidiez à cueillir ces fleurs qui sèchent si vite... Voyez ! la roche en est couverte, allons-y tous trois. J'en mettrai sur ma tête, sur mon cœur ; j'en remplirai mes mains ; nous en répandrons partout pour l'arrivée de Georgie. » — Pour Adrienne, s'écria vivement Andréa ; une couronne pour Adrienne. » — Oui ! pour toutes les jeunes filles, reprit-elle ; c'est demain la fête des jeunes filles. » — Allons, dit gaîment Georgie, allons faire des couronnes. » Tout trois y montèrent ensemble, et dépouillèrent les murtilles et la mousse de leur richesse passagère.

Cette journée fut belle : Adrienne avait souri long-temps ; sa figure se colorait de plus en plus ; ses cheveux noirs et bouclés s'échappaient de sa couronne, et la rendaient charmante. Clémentine l'observait avec un mélange d'espérance et d'étonnement ; Andréa surtout la contemplait avec une expression plus passionnée et plus rêveuse. Pour elle, dont les regards effleuraient tout sans se fixer sur rien, elle respirait plus vite ; il y avait dans tous ses mouvemens quelque chose d'empressé qui leur faisait lui demander à chaque instant : « Que veux-tu ? » elle ne répondait pas, et semblait partager leur joie.

— Andréa, dit-elle enfin, en lui montrant Géorgie qui caressait sa mère, vois qu'elle est douce et belle ! vois comme ces fleurs lui

vont bien ! »

— Oh ! oui ! répondit-il, mais en ne regardant qu'Adrienne, elle est douce et belles, et ces fleurs lui vont bien. »

— Va donc le lui dire. »

— Laisse-moi te regarder ! »

— Mais, reprit-il bientôt, tu m'as promis hier le bonheur de ma vie, t'en souviens-tu, ma chère Adrienne ? »

— Tiens, dit-elle en attirant Géorgie auprès de lui, je l'ai demandée à sa mère pour toi ; je te la donne : embrassez-moi, et soyez unis toute la vie, comme je vous unis en ce moment. »

— Il ne faut pas être triste, Andréa, lui dit Géorgie en passant son bras autour du sien ; il faut répondre comme j'ai répondu hier lorsqu'on m'a commandé de t'aimer ; j'ai dit que je t'aimerais : fais de même, et sois mon frère »

Àce nom de frère, Andréa pleura, mais il ne répondit pas.

— Non, reprit Adrienne en devinant sa pensée, appelle-le toujours ton ami ; tu lui donneras un jour un nom plus tendre encore ; un jour Andréa sera ton époux, et c'est votre mariage… »

— Que dis-tu ! s'écria-t-il avec effroi, le mariage ! ce mot odieux qui faisait frémir Arthur, et qu'il voulait oublier. »

— Oublier ! s'écria vivement Adrienne, en pâlissant. Ma sœur ! ô ma sœur ! avez-vous entendu ?… »

— Paix, paix ! mon cher Andréa, interrompit soudain Clémentine : Adrienne ne veut que ton bonheur, et ton frère l'approuverait lui-même. »

— Je ne veux rien, dit-il avec force, je n'aime que toi, et puisque tu ne veux plus d'Andréa, puisque tu me donnes, puisque tu me repousses, je refuse tout : je fuirai tous ceux qui voudront m'appeler leur ami. »

Il s'échappa de leurs mains en finissant ces mots. Adrienne, agitée d'un tremblement mortel, lui tendit les bras, mais ses bras retombèrent sans force ; elle put à peine proférer d'une voix éteinte : — Ô ma sœur ! l'avez-vous entendu ? Arthur était donc… Je meurs ! » et elle perdit connaissance dans les bras de Clémentine.

Le lendemain, la vieille et triste Mona vint demander à l'intendant de l'habitation d'Andréa s'il n'avait point vu son jeune maître ? Il l'assura qu'il était enfermé dans la chambre de son frère. — Empêchez-le de sortir jusqu'à ce soir, dit-elle. Oh ! pour l'amour du ciel, qu'il ne vienne pas jusque-là ! » Il le promit ; elle s'en alla, et il lui vit prendre le chemin de l'église catholique ; dont les cloches sonnèrent quelques momens après.

Vers le soir, André, qui était resté tout le jour dans un triste abattement, sortit de sa chambre et descendit lentement sur le rivage. Il aperçut au loin un cortège de jeunes filles voilées et couronnées de fleurs, qui se dirigeaient sur le bord de mer. Alors il se rappela que c'était la fête des jeunes filles. Adrienne l'avait dit la veille. « Adrienne, ô ma chère Adrienne ! » dit-il, et il s'avança, comme entraîné, vers sa demeure. Mais au moment d'entrer, un saisissement affreux l'arrêta. Son sang se glaça dans ses veines ; on l'aurait dit pour toujours pétrifié devant l'objet de sa terreur ; c'était une petite croix de paille déposée à l'entrée de la porte, comme on fait dans toutes nos maisons pour annoncer que la Mort y a passé récemment. Les genoux d'Andréa se ployèrent

sous lui ; un nuage couvrit sa vue ; cette croix sembla disparaître et s'effacer comme un rêve ; alors, sans jeter un cri, sans savoir peut-être où il était lui-même, il franchit le seuil et courut au lit d'Adrienne… Elle n'y était plus. Toute la chambre était jonchée de roseaux, d'acacia blanc, et remplie des parfums de la myrrhe qu'on y avait brûlée.

Géorgie, seule, couverte de ses longs cheveux en désordre, les yeux gonflés d'avoir pleuré, était penchée sur cette couche tendue de blanc, et gémissait. Ce murmure triste et doux frappa enfin Andréa, qui, dans un muet désespoir, devinait et n'osait demander ce qu'il avait perdu ; il arrêta ses yeux sur Géorgie, qu'il avait vue naguères si riante et si vive. Elle était défaillante, sans mouvement, sans couleur ; sa voix ne formait que des sons inarticulés et plaintifs. Il prit sa main, et lui dit, après l'avoir long-temps regardée : — Tu sauras donc pleurer avec moi ! » Géorgie ne put rien lui répondre ; et sa mère, qui les regardait tous deux, les pressa contre son cœur brisé.

Trois ans ont passé sur ce jour de désolation, et l'esprit d'Andréa n'est pas encore guéri de l'impression terrible qu'il reçut alors. Quand le ciel se charge de vapeurs, que la mer s'élance contre les rochers avec un bruit sourd, que l'ouragan fait balancer jusque dans la rade les vaisseaux à l'ancre, on ne tarde pas à voir ce jeune homme errer seul à grands pas, gravir les plus hautes falaises, s'arrêter sur leur cime élevée, se pencher vers l'Océan, et redire d'une voix qui fait peur et pitié : Andréa ! comme s'il criait à ceux qu'il aima qu'il les attend encore.

Autrefois c'était toujours Adrienne qui parvenait à lui faire abandonner cette roche dangereuse, où nul autre qu'elle n'a jamais osé le suivre depuis. Après cet égarement passager de sa rai-

son, il tombe dans un profond assoupissement, dont il se réveille, sans se rappeler peut-être ce qui l'a causé ; alors il redevient, doux et paisible jusqu'au premier orage qui le bouleverse de nouveau. Les parens de Géorgie, dont il est adoré, lui laissent une liberté qui convient à son caractère ; il s'en éloigne peu, et revient toujours le premier vers la petite Géorgie, dont l'amitié, plus timide, s'augmente à mesure qu'elle apprend à la cacher. Cette tristesse qui voile son front, sa rougeur quand il lui parle, et le tremblement de sa voix quand elle lui répond, tout prouve qu'elle ne l'aime déjà plus comme une enfant ; et Clémentine laisse au temps et au ciel à remplir la dernière espérance d'Adrienne.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Veill%C3%A9es_des_Antilles. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.